horizons du FANTASTIQUE

LA SCIENCE-FICTION

BERGIER

BARJAVEL

WUL

HENNEBERG

STERNBERG

horizons du FANTASTIQUE

Collection trimestrielle

Editions EKLA

153, bd Voltaire - 92 - Asnières-sur-Seine

Publicité

Au journal (ou tél. 733-39-87, le matin)



une croix dans ce carré vous indique que votre abonnement se termine avec ce numéro

bulletin d'abonnement

NOM .... Prénom ....

Profession .... Age ....

Adresse ....

Je souscris un abonnement pour (noircir le rond correspondant)

France	Autres Pays
O 6 N°ˢ, 40 F	O 6 N°ˢ, 46 F français
O 12 N°ˢ, 72 F	O 12 N°ˢ, 78 F français

A compter du N° (les N°ˢ 1 et 2 sont épuisés)

Que je règle par

O chèque bancaire. ou postal O mandat-poste. O mandat international. (envoyer les 3 volets).

Aux « Editions EKLA », 153, bd Voltaire, 92 - Asnières-sur-Seine, France

De votre part,
nous voudrions contacter
les personnes dont
vous nous communiquerez,
ci-dessous,
les adresses.
Merci.

Nom .... Prénom ....

Profession ....

Adresse ....

Nom .... Prénom ....

Profession

Adresse ....

Nom .... Prénom ....

Profession

Adresse ....

sommaire

horizons du FANTASTIQUE

11

LA SCIENCE-FICTION

Les savants et les artistes travaillent par profession à la frontière du mystère. »

Oppenheimer.

Si Lovecraft affirme qu'il n'y a pas de différence entre les images qui naissent des objets réels et celles qui naissent de nos rêves intimes, c'est pour privilégier ces derniers en tant que mode de saisie de la vérité.

Il nous apparaît très clairement que Verne par exemple procède de la première catégorie : la Science de son temps lui donne une vision approximative de ce qu'elle sera. Il ressent ses virtualités et ses réalisations possibles. Comparé à Wells qui ne tente de dire que ce qu'il perçoit en lui-même, que ce qu'il VOIT, Verne s'avère actuellement moins proche de la réalité interplanétaire qui est nôtre.

Ainsi, pas plus que le Réalisme Fantastique n'est une synthèse du Réalisme et du Fantastique, la Science-Fiction n'est un judicieux mélange de Fiction et de Science, mais une activité visionnaire précédant la Science.

« Rêver, déclare E. Morin, c'est déjà penser à l'échelle cosmique. » — Vision qui peut être effectivement déclenchée par quelques réalités, découvertes, scientifiques ou autres — par le fait que notre entrée dans l'âge interplanétaire ne peut pas ne pas susciter de nouveaux rêves — mais peut tout aussi bien venir d'une information sans rapport aucun avec le concret.

Tel est du reste, me semble-t-il, le caractère-même de la Science-Fiction, la première catégorie pour qui les images naissent des objets réels étant celle de l'anticipation scientifique. Autant Verne invente, autant Wells crée et découvre. Verne, pour les « spécialistes » ne fut qu'un imaginatif ; Wells, un halluciné.

Pourquoi en ce qui concerne la Science-Fiction ne pas risquer le terme de « méta-science » ? Puisque, à l'encontre de la Science, la Science-Fiction ne se mesure pas, fait appel à un processus de préconnaissance, intuitif, cognitif et précognitif : sorte d'expérience mystique n'appartenant certes pas à un ordre absolument différent de la réalité, mais ne se référant d'aucune manière à l'existant.

Novalis, cité par Bachelard, écrit : « le préjugé le plus arbitraire est de penser que l'homme ne possède pas la faculté d'exister hors de soi, de se placer avec conscience au-delà des sens. L'homme peut à chaque instant être un être suprasensible, sans cela il ne serait pas un citoyen du monde, il serait un animal. »

En d'autres termes, la qualité de l'imagination se transmute ici. De douce démente, elle passe à « donatrice de Réel ».

La Science-Fiction, de même que le Psychédélisme authentique, n'est pas une fuite, mais à l'inverse, une pénétration toujours plus profonde de la Vie et du Cosmos. L'Art ne crée pas une œuvre ou des mondes, mais il crée de l'Univers ou ce dernier se crée à travers lui.

— « Songe-t-on qu'avec des existences probables de milliards et de milliards de siècles, les myriades d'étoiles et de soleil soumis pourtant aux lois universelles de la naissance et de la mort, ont sans doute un commencement et une fin mais se transforment, se remplacent, se renouvellent sans cesse, sans trêve... » Comment ne pas rapprocher cette illumination d'Hugo des découvertes d'un Fred Hoyle qui écrit : « L'univers est infini dans l'espace comme dans le temps, la matière est en état de création continue. Les galaxies atteignent la vitesse de la lumière et suivant les lois Einsteiniennes, la masse infinie, en d'autres termes le Néant. Cependant que rien ne change. Une galaxie de perdue, une de retrouvée. La création continue, répare les vides de l'évasion ininterrompue. Celle qui disparaît doit être automatiquement remplacée. Comment ? Par création d'atomes nouveaux. D'où viennent-ils ? De nulle part. Ils

EST UNE META-SCIENCE

apparaissent. Ils reconstituent le monde dans la mesure où ils se détruisent. Tous les personnages seront différents, mais le tableau restera le même. »

Et c'est encore Hugo qui déc'are « la Science arrivée aux derniers abîmes, rencontre l'imagination » — cette imagination qui est à un certain niveau plus loin que la Science, une « surscience ».

Il est monnaie courante, de nos jours, d'entendre dire que **la Nébuleuse d'Andromède** d'Efrémov, ou les livres de Jules Verne, ont suscité la vocation de tel ou tel cosmonaute, mais ce n'est pas ainsi que les choses se passent. Il n'y a pas de filiation directe entre telle œuvre de Science-Fiction et tel évènement spatial. Il se trouve que « le Réel » vient à la rencontre de ce qui n'était tenu jusqu'alors que comme relevant de la pure utopie. Telle œuvre peut en effet inspirer la Science, la pousser à aller au-delà d'elle-même, la remettre en question et la relancer vers une prospection de l'Inconnu toujours plus vaste et plus profonde, mais l'inconcevable est que, même ignorant les plus folles hypothèses de la Science-Fiction, la Science ne peut que les recouper plus ou moins approximativement et à son tour être prise de vertige.

Il reste à fonder toute une métaphysique de l'Imaginaire.

« Le rêve, dit Jung, est une petite porte cachée dans les replis les plus profonds de la psyché. Elle ouvre sur cette nuit cosmique qui était déjà psyché bien avant qu'apparaisse la moindre conscience de soi. » C'est à ce niveau d'infra et d'ultra-conscience qu'abordent les auteurs de Science-Fiction et malgré ce que prétend Kœstler dans « **Le cri d'Archimède** » « bien que ni Freud, ni Jung n'aient grand'chose à dire pour expliquer comment les processus inconscients aboutissent à des découvertes ».

Tous les auteurs de Science-Fiction ne sont certes pas traversés par des visions où s'insinuent les images de régions ou de réalités existantes et malgré qu'invisibles en ce moment à nos yeux. Tous ne connaissent pas les noces de la Psyché et de l'impersonnel, l'identité entre les tréfonds humains et le non-humain ; d'aucuns cherchent leur sujet, recourent à l'invention, adoptent un genre, etc... Mais c'est en ce domaine de la Science-Fiction que paraît se manifester le plus d'activité prophétique, que s'opère une ontologie directe dispensatrice d'être.

Avec la Science-Fiction, on peut se poser cette question : Ne recevons-nous des images que lorsque, de réalités latentes qu'elles sont, elles s'apprêtent à passer au concret, puisque la Science qui ne s'en inspire pas plus que c'est le cas inversement, les découvre fort peu de temps après ?

La Science étant devenue quasiment une expérience religieuse portant sur les structures de la Vie, de l'espace, du temps et de cette conscience même, interfère désormais les mondes des Wells, Williamson, Efremov, Clarke, Bradbury, Lovecraft, Dunsany, W.H. Hodgson, M.R. James, A, Blackwood, J.S. Cobb, L. Cline, C.A. Smith, Machen, Merritt, Campbell, Lem, Asimov, Stapledon, Van Vogt, etc...

Preuve, s'il en fallait une, qu'il y eut, qu'il y aura toujours précession des mondes intérieurs sur la Science et par eux, une activité transrationnelle, voire extra-sensorielle, faute d'un langage plus adéquat, et pouvant rendre compte de ce qui perçoit et de ce qui est perçu, celui-ci se trouvant aux frontières de l'incommunicable.

Comme le pressentait W. James : « Par-delà les limites de notre esprit s'étendent des régions infinies dont les murmures se mêlent aux opérations de notre raison... »

La Science-Fiction est une méta-Science.

PAR ROGER OTAHI

SCIENCE-FICTION

APPROCHE ET ESSAI DE DEFINITION DU GENRE

j.-c. de repper

La Science-Fiction s'est répandue en France vers 1950, venant des U.S.A. Avec plus ou moins de mal, elle s'est faite une place parmi les différents « genres » de littérature proposés au public français. Les premiers lecteurs et amateurs étaient souvent maudits et brocardés, d'abord par leurs proches, puis par leur entourage, et il fallait ignorer le sourire méprisant et ironique de son voisin, dans le métro ou ailleurs, quand il nous voyait avec un livre à couverture bariolée parlant de fusées et de martiens à peau ordinairement verte. Situation qui était somme toute très normale en France, le français ayant toujours des choses qu'il ne connaît pas, la désagréable habitude de se moquer. Or, à l'heure actuelle, les dernières expériences spatiales américaines et russes, de nombreuses émissions de radio et de télévision, le souci de certaines collections de poche à gros tirage à l'inclure dans leur production, quelques livres hors-collection d'auteurs connus du grand public, semblent donner un regain d'intérêt à la Science-Fiction, S.F. pour les amateurs.

On s'est aperçu que des savants, spécialistes de toutes disciplines, certains écrivains étrangers, célèbres dans d'autres genres, non seulement ne la dédaignaient pas mais la prenaient, au contraire, très au sérieux ; que même, et c'est remarquable pour la France, des écrivains dits « populaires et connus », n'hésitaient pas à mettre toute leur technique littéraire et leur vocabulaire le plus rationaliste et le plus « cartésien » possible au service de ce genre et retrouver parfois une imagination créatrice qu'ils avaient sans doute oubliée ou perdue depuis leur enfance.

La Science-Fiction semble avoir acquis droit de cité et d'existence et devenir la littérature vivante de l'avenir, mais est-elle pour autant connue, définie, et comprise ?

D'abord son nom ! Définissons le terme « Science-Fiction » :

Fiction veut dire à peu près imaginaire, non-réel. Il y a aux U.S.A. les romans fiction et non-fiction, soit qu'il s'agisse d'œuvres réelles, romans vécus et romans non réels, imaginatifs. On a rajouté Science devant, et cela a donné un terme que les Français prononcent et se rappellent bien.

D'autres appellations ont été proposées :
Anticipation scientifique, qui est trop vague, restrictif.
Humour scientifique, qui est trop vague.
Science romancée, qui n'est pas exacte.

Des spécialistes de la question comme Pierre Versins, par exemple, nous parle de « littératures conjecturales », et Jacques Bergier l'annexe à ses « littératures différentes ». On peut dire aussi « littératures parallèles » ou « Fiction spéculative », terme forgé par Damon Knight, le spécialiste de la question aux U.S.A. Cette dernière définition illustrant l'art et la manière de parler d'une chose simple de la façon la plus compliquée possible afin de la garder pour soi.

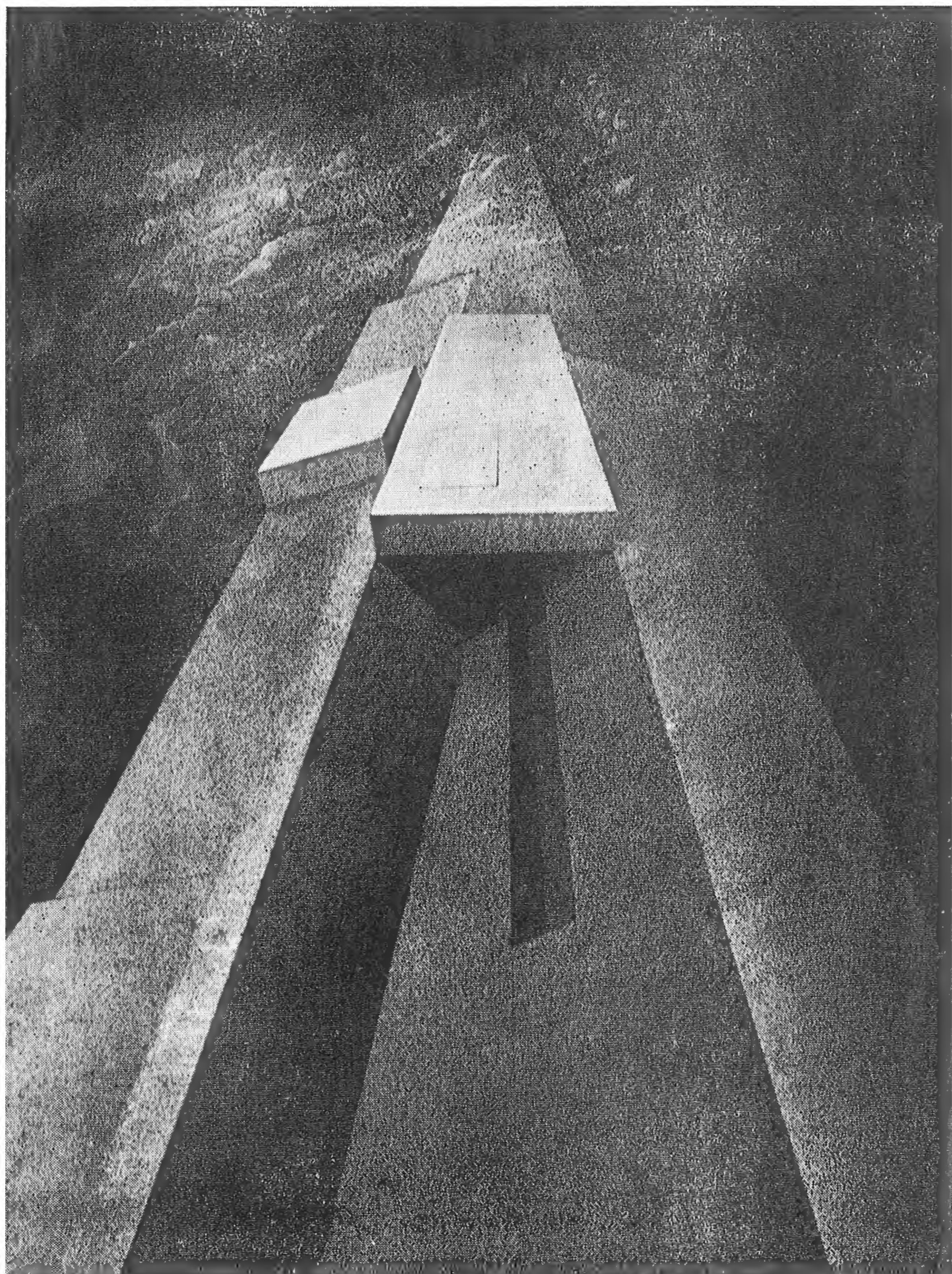
D'une manière générale, Science et Fiction ne semblent pas destinées à former un couple inséparable. Si la science est un moyen de connaissance qui utilise le raisonnement rigoureux et précis, la fiction est créée gratuitement par l'imagination.

Mais que voyons-nous ? Un genre littéraire bien vivant et d'une vitalité exceptionnelle, nommé, faute de mieux, Science-Fiction, qui a ses revues, ses romans, ses magazines, ses articles de critique littéraire, parfois dans la grande presse, ses expositions, ses illustrateurs, son cinéma, ses bandes dessinées, ses amateurs appelés « fans » et, pourquoi pas, ses détracteurs.

Que se passe-t-il ? Les auteurs de Science-Fiction sont souvent des scientifiques qui, dans leurs œuvres, vont plus loin que leurs connaissances. Beaucoup sont des visionnaires au sens le plus fort du terme, allant au-delà du problème à résoudre d'urgence, en le voyant déjà au jour comme un arbre qui donne ses fruits avant la saison normale. Quant aux autres, ces doux rêveurs lucides, qui s'attèlent à ce genre sans aucune connaissance scientifique, ils cultivent ainsi de façon optimale, le « n'importe où hors de ce monde... » cher à Barrès, et je rajouterai, hors de ce monde pourri, pour le faire plus actuel.

Un amusement de salon des amateurs de Science-Fiction consiste à repousser le plus loin possible dans le temps les origines du genre.

On pourrait citer en vrac : « Neferkephta », ce scribe d'un Pharaon, Ptolémée, parti sous terre à la recherche du livre de la Sagesse, dont les aventures s'achèvent en une apothéose érotico-fantastique ; ce mandarin chinois lassé de la terre et désireux de rejoindre le céleste domaine et qui fit attacher à son fauteuil une triple rangée de pétards, alluma et ne revint jamais ; le « Popol Vuh » des Mayas ; l'épopée mésopotamienne de Gilgamesh ; l'Histoire véritable (hum !) du Grec Lucien de Samosate au 2e siècle de notre ère, qui conte d'une façon



Gravure de Roland Cat

comique le premier voyage interplanétaire dans et sur la Lune, et bien entendu, les vingt lignes de Platon, faisant allusion à un continent perdu, dans lequel bien des gens ont cru reconnaître l'Atlantide. Ce jeu est une erreur. Tous ces récits rappellent la SF moderne, mais ils ne font pas partie du genre. L'imagination humaine a fonctionné à toutes les époques, il a pu arriver qu'elle utilise les données offertes par la Science ou la Technique, ou ce qui en tenait lieu alors, mais il ne s'agissait que d'occasions fortuites et non d'une recherche voulue et systématique. On peut retrouver dans le passé, plusieurs genres littéraires que la SF semble perpétuer de nos jours dans un esprit différent. Ce sont les contes, les mythes, les légendes.

L'imagination est la grande affaire de l'esprit humain. A chaque époque, elle a lutté contre le sens commun et l'abrutissement, se manifestant dans tous les domaines artistiques, dont la littérature où elle donne naissance à certains thèmes que nous retrouverons en Science-Fiction :

— Le thème mythique ou surnaturel.
— Le thème social de l'utopie et ses délires farfelus.
— Les thèmes populaires et folkloriques.
— Les thèmes merveilleux, contes bleus, noirs ou roses et les voyages imaginaires.

L'imagination bâtit de grandes œuvres en se basant sur les croyances religieuses. Ce sont les mythes, les épopées surnaturelles. On y entend déjà parler d'un autre monde et ce n'est pas celui-ci. Ainsi les visions de St-Jean ou d'Ezéchiel ont de quoi rendre modeste plus d'un auteur de Science-Fiction. Parmi ceux ayant employé ce thème, je citerai, Henneberg et sa « Naissance des Dieux », « Le livre de Ptah » de Van Vogt, et plus près de nous l'œuvre actuelle de Philip José Farmer.

L'au-delà n'est pas nécessairement divin. Il peut aussi être démoniaque : les histoires de goules, de stryges et de vampires pullulent dans toutes les traditions littéraires, ainsi que les descriptions d'animaux fabuleux, et les phénomènes extra-ordinaires attribués à l'activité de Satan et de ses dévots. La magie est une manifestation du Malin, c'est la noire, ou du Divin, c'est la blanche, source également d'une riche littérature qui se rapproche souvent de la SF par ses aspects matérialistes et techniques. Les thèmes principaux de l'Alchimie hantent encore nos consciences. Voir sur ce sujet les travaux de Serge Hutin et de Roland Villeneuve. En Science-Fiction, lire par exemple « La lutte avec la nuit » de Sloane, « Plus noir que vous ne pensez » de Williamson, « Je suis une légende » de Matheson, et dernièrement « Faust Aleph Zéro » de Blish.

Tous ces produits de l'imagination d'inspiration surnaturelle exigent l'adhésion du lecteur et correspondent à un besoin chez l'homme de croire à une réalité transcendante. De même que pour les contes et les légendes, il s'agit toujours de rêver pour se distraire et s'évader.

Les contes s'adressent avant tout aux enfants, mais les adultes les lisent et les relisent avec plaisir. Ils font partie des traditions, du patrimoine héréditaire d'un peuple, et pourtant quelques-uns ont dépassé leurs frontières et sont connus du monde entier. Disons qu'ils sont un des « moments » de l'humanité. Certains sont hautement initiatiques et symboliques.

L'épopée se rattache aux voyages extraordinaires, surtout ceux des siècles passés, où, n'ayant pas la photo pour ramener des témoignages réels, les participants à ces conquêtes, souvent épiques, brodaient et affabulaient. Par exemple dans « Huon de Bordeaux » on cite le cas d'automates gardant les portes d'une ville en battant le sol à une vitesse telle que même une hirondelle ne pouvait passer.

L'utopie invente de toutes pièces une société qui répond aux exigences morales de l'auteur. Cela n'existe pas ou n'existera pas ; exemple : « La République imaginaire » de Platon. Vers le 17e siècle, cela prend un caractère d'anticipation : non pas ce qui devrait être, mais ce qui sera.

On a appelé la Science-Fiction : Utopie moderne, jeu de mots construit par Gérard Klein, basé sur celui d'Utopie dans son sens étymologique : ou-topos, lieu qui n'existe pas, sens auquel l'entendait d'ailleurs Rabelais.

Et nous arrivons à la littérature dite populaire d'imagination qui est souvent morale, et dans la littérature actuelle, adorablement amorale. La critique de la société dont elle est le pur et instinctif reflet, le miroir en quelque sorte, y tient une grande place. Il y a déjà une ligne de démarcation très nette entre le folklore, les contes et légendes, et cette littérature.

En général le style et le contenu intellectuel sont pauvres : personnages stéréotypés aux réactions toujours connues d'avance et toujours identiques, héros stupides, traîtres méchants sans grande envergure, belle éplorée toujours prête à se donner au plus fort ou au plus riche. En bref, les trois quarts de notre littérature dans ce genre ne sont que cela, et hélas, bien des œuvres de mauvaise Science-Fiction ; mais puisque telle est la vox populi et qu'elle en redemande, pourquoi ne pas continuer ainsi cette faillite et cette pauvreté de l'esprit ?

Et nous arrivons à la Science-Fiction proprement dite. La SF a débuté vers 1925 aux U.S.A. lorsque toutes les tendances de la fiction se sont vues annexées par l'imagination scientifique.

La Science a fécondé la Fiction. Reportez-vous en arrière quand elle promettait toute cette science. Le savant avait les pouvoirs du mage ou du mauvais démiurge. La science s'attaquait aux mythes et voulait tout expliquer, conclure et rationaliser. La SF moderne, par contre, les ressuscite et les tranforme. La science a ses débuts, fut généralement assimilée aux forces surnaturelles. On connaissait mal les mystères de la nature, et même encore, à l'heure actuelle, certains nous dépassent. Souvenez-vous de cette phrase de Claude Bernard : « Qu'est-ce que l'Electricité ? Je ne sais pas ! Elle est ; servez-vous en ! ».

La Science promet, permet l'utopie, mais plutôt qu'exalter les promesses du futur, elle met en garde contre ses dangers. Un exemple littéraire frappant est le fameux « 1984 » de

Georges Orwell, sorte d'anti-Utopie ou Utopie négative. Il faut dire également pour ou contre ce livre qu'il est aussi à base politique.

Les thèmes inspirés par la conquête de l'espace fournissent d'ailleurs aux utopistes de nombreuses occasions d'exprimer leurs opinions morales ou politiques. L'arrivée de l'homme sur d'autres planètes remet en question le pénible problème de la colonisation ; mieux encore, les pionniers de l'espace rencontrent au cours de leurs voyages des sociétés organisées. La description de ces systèmes de vie est un bon prétexte pour critiquer la nôtre. On peut noter, et on le lui a souvent reproché, ce qui, à mon avis est pure lucidité, le pessimisme de la SF occidentale. Toutes ces sociétés sont merveilleuses, extraordinaires. Le bonheur et l'harmonie y règnent, alors que sur terre, l'anticipation ne nous promet que cauchemars, horreurs et totalitarisme.

Les réalisations les plus voyantes et les ambitions immédiates de la technique ont vivement impressionné l'esprit des masses. Il est donc normal de voir maintenant dans la littérature populaire les traces et les échos de ce bouleversement moderne. Ce sont tous les récits inspirés jadis et maintenant par la conquête spatiale.

Mais peut-on encore intituler SF un récit populaire dont le héros est un astronaute ? La réalité dépassera-t-elle vraiment la Fiction, alors que la Lune va devenir la proche banlieue de la Terre, que Mars, Vénus nous ouvrent bientôt leurs portes, que déjà Clarke aidé par Kubrick nous montre le visage mécanique et aseptisé de l'an 2001 ? Ces récits seront-ils vraiment dépassés par d'autres aux conclusions encore plus étonnantes, allant dans les mondes de l'hyper-espace, de la quatrième ou xième dimension, ou retournant interroger de nouveau les origines de l'homme et le passé de la terre, cherchant de nouvelles techniques et de nouvelles sciences, arrivant peut-être un jour à la Science Spirituelle, puisqu'un écrit mystique dit que la Science et la Technique nous furent données, comme par un père qui offre des jouets à ses enfants : pour qu'ils apprennent à vivre et deviennent des hommes ? Je pense que c'est aux auteurs présents et futurs de nous le dire. Les limites du genre SF sont mal définies. La Science est venue apporter des thèmes et des personnages à nos romans populaires actuels et ceux-ci sont en passe de rentrer dans la littérature courante. Nous pouvons dire que nous voyons peut-être mieux la Science-Fiction : un genre littéraire inspiré par la Science qui a repris tous les thèmes de l'esthétique, le fond et le but de la littérature d'imagination. Mais est-ce bien une définition précise ? Comme de toutes choses où l'on n'a que des mots pour s'exprimer, mieux vaut agir que parler. Les futurs récits, que nous lirons demain, donneront une nouvelle dimension à ce genre appelé Science-Fiction. Comme me le disait récemment un auteur parlant de son œuvre passée : « Si quelque chose que j'ai imaginé s'est réalisé, c'est que je manquais vraiment d'imagination à ce moment-là ». Je crois que de ce côté-çi, rien n'est perdu et que la Science-Fiction nous étonnera encore, à condition que nous gardions intacts en nous cette faculté de rêver et de s'émerveiller toujours.

ORIGINE ET HISTOIRE DE LA SCIENCE-FICTION

On a choisi arbitrairement et parce qu'il fallait bien commencer quelque part, une date ou un « moment » dans ce mouvement littéraire. Ceci peut donner aussi une sorte de définition de la SF.

Ainsi on peut dire que Verne et Wells sont les pères d'une partie de la Science-Fiction qui devait se développer et prendre sa forme définitive aux U.S.A. vers 1930.

Il est courant d'associer Jules Verne et H.G. Wells. Or ces deux hommes n'ont rien en commun. Ils sont peut-être les plus célèbres et les plus connus parmi les premiers écrivains de SF.

La différence vient du fait que Wells ne se souciait guère de la science dans ses récits. Jules Verne disait de lui « J'utilise la Physique, lui il l'invente ».

Wells ne fut pas uniquement écrivain de Science-Fiction. Socialiste militant, une bonne partie de son œuvre est purement philosophique et politique. On retrouve ces préoccupations dans nombre de ses œuvres de SF, exemple « La Guerre des Mondes », sa plus célèbre œuvre et la plus connue, et sa suite, un peu ignorée « L'enfant des étoiles ». Sa vision de la société est franchement pessimiste et souvent pertinente, voir « L'île du Docteur Moreau », « La Machine à explorer le Temps », ou « Quand le dormeur s'éveillera ». Il utilisera en fantaisiste certaines données de la Science, par exemple dans « l'homme invisible », ou « Place aux géants ». L'anticipation perd sa rigueur scientifique et se base sur l'intuition pure. Ce n'est qu'un prétexte chez lui pour développer des thèmes fantastiques modernes, que l'on retrouvera dans de nombreuses moutures de dernière zone inspirées par ses récits. Mais lui, au moins savait écrire, et ses « Premiers hommes dans la lune » servent encore de modèle classique du genre.

Ecrivain très fécond, ses quarante et quelques livres l'ayant fait connaître du monde entier, Jules Verne est l'auteur le plus traduit, au 6e rang derrière Lénine, la Bible, Tolstoï, Gorki et Dickens. Il fut victime du préjugé de son époque qui veut qu'une œuvre d'anticipation n'ait aucune valeur littéraire et soit tout juste bonne pour les enfants. Il écrira donc pour eux, et les adultes le lisent encore souvent. Il voulait être compris de tous et instruire par la même occasion. C'est là, la mission d'un vulgarisateur. Aussi, pas de pessimisme chez lui, ni de mystères troublants ou irrationnels. Il n'imaginera pas, par exemple, la radio-activité ou l'électronique, vu leurs développements dangereux, mais suggerera bien des inventions modernes en visionnaire prophétique accentuant chez elles uniquement le côté bénéfique. La Science moderne s'est vite chargée de nous montrer en premier lieu le contraire de ces visions.

Les années qui virent le succès de Jules Verne

et l'érection de la tour Eiffel engendrèrent une fermentation d'idées favorables à l'éclosion de la Science-Fiction. Une foule d'auteurs ont sans doute écrit pour ce genre, malheureusement dédaignés des critiques, et paraissant dans de sporadiques maisons d'édition populaires à petits tirages ; toutes leurs œuvres restent la plupart du temps inconnues et n'attirent l'attention que de seuls et rares spécialistes comme Pierre Versins ou Jacques Bergier qui constatent que tout est à faire en ce domaine, et rêvent parfois d'un catalogue complet de toute la littérature d'anticipation française des origines à nos jours et plus particulièrement de la période s'étendant du début du siècle à 1939. La même chose est à faire en ce qui concerne les illustrateurs de Science-Fiction. Je citerai l'un des premiers et peut-être le plus doué : Albert Robida qui se lança dans la parodie ; exemple : ses « Voyages très extraordinaires de Saturnin Farandoul dans les mondes connus et inconnus... même de Monsieur Verne », paru en 1879. Citons aussi de lui « La vie électrique » et « Un voyage de fiançailles au 20e siècle », ouvrages où il crée le sous-marin de plaisance, la télé en relief, un 6e continent fait de madrépores, le divorce-éclair, la police aérienne armée de pistolets à microbes, et bien d'autres choses.

Nous eûmes en France d'autres écrivains de Science-Fiction, certains ayant un très grand public et une audience littéraire appréciable, remis au goût du jour actuellement : Maurice Renard, Gaston Leroux, Maurice Leblanc, Ernest Pérochon, Nœlle Roger, André Armandy, etc... Signalons en passant que le premier Prix Goncourt décerné le fut à un écrivain de Science-Fiction : J.F. Nau pour son roman « Force ennemie ». Mais la guerre de 14-18 fit des coupes sombres et jeta un froid sur ses imaginations fougueuses. En 1930 ne restait plus qu'un seul écrivain de Science-Fiction français connu : Jacques Spitz à la production inégale. De l'avant-guerre de 14, ne sont connus et encore partiellement, que les prophéties stellaires de Camille Flammarion et les œuvres de J.H. Rosny Ainé, ce dernier remis à la mode depuis quelques années.

Le Symbolisme a produit en France de nombreux contes et récits de couleur fantastique, mais ce courant existait aux U.S.A. depuis le 19e siècle, représenté par les histoires morbides de Nathaniel Hawthorne « La lettre écarlate », le symbolisme mystique d'un Herman Melville « Mardi » et toute l'œuvre d'Edgar Allan Poë. L'esthétique ainsi créée, utilisée par Henry James sur le plan psychologique dans « L'image dans le tapis » et surtout « le tour d'écrou », allait favoriser l'éclosion du récit fantastique d'inspiration scientifique vers 1925.

Poë a renouvelé le récit d'imagination en utilisant le raisonnement implacable des mathématiciens. Il aborda froidement et rigoureusement les énigmes les plus troublantes offertes par la Nature ou le comportement humain. Ce mélange de la logique et du fantastique, du rationnel et de l'inconcevable, produit chez le lecteur une émotion de qualité nouvelle. Ainsi Poë annonçait toute une partie de la littérature moderne : Science-Fiction, humour noir, suspense, histoire d'horreur et roman policier.

Fitz James O'Brien fut un des premiers à le suivre. Tué pendant la Guerre de Sécession, son œuvre fut courte mais saisissante : « Qu'était-ce ? » parue chez Losfeld.

Ambrose Bierce (1842-1913) est bien connu en France où une grande partie de son œuvre fut traduite ! « Histoires impossibles », « Morts violentes », etc... Il eut un très grand succès en Amérique vers 1890. Son livre le plus connu semble avoir été là-bas son « Dictionnaire du Diable » groupant une série de définitions dans une forme d'humour très particulière et typiquement américaine où s'illustrera dans un autre genre son compatriote O'Henry.

Remis à la mode actuellement, son œuvre étant maintenant entièrement traduite en France et un énorme cahier de l'Herne lui ayant été consacré dernièrement (avec plus ou moins de valeur dans les critiques sur son œuvre, mais avec des témoignages sur sa vie relativement exacts), H.P. Lovecraft (1890-1937) est le meilleur représentant du courant littéraire américain appelé « Gothisme ». Ce terme désigne certaines nouvelles fantastiques d'inspiration médiévale et ésotérique. Passionné d'orientalisme et d'archéologie, Howard Philips Lovecraft est un spécialiste de l'angoisse, se complaisant à décrire la déroute de la raison dans un monde de cauchemar et d'épouvante fourmillant d'êtres surnaturels, cadavres vivants et entités de dieux anciens ou venus d'ailleurs. La majeure partie de son œuvre, surtout des nouvelles, fut écrite avant 1925 et publiée dans des magazines de Science-Fiction, bien que cela n'en soit pas.

Il ne faut pas oublier, Arthur Machen, qui fut découvert et traduit en France par P.J. Toulet. Son œuvre la plus marquante est « Le grand Dieu Pan » et récemment est parue une suite de nouvelles groupée sous le titre « Le cachet noir ». On le compare souvent à Lovecraft. Ce qui est faux. Si l'un va vers les profondeurs de l'inconscient et y pénètre en entier, quitte a être détruit et reconstruit, tant bien que mal, parfois tout autre, le temps de sa création littéraire, Machen y fait des intrusions fugitives, y ramenant d'étranges objets avec lesquels il va prouver son récit. Si l'un va en enfer dans le monde astral, l'autre attire l'enfer sur terre et l'humanise, le divinise en quelque sorte.

Toute cette littérature d'imagination, soumise en majeure partie à l'influence de Poë, allait aboutir à la Science-Fiction et la faire devenir un genre très populaire aux U.S.A. et par répercussion en Europe.

Quelques nouvelles parurent en 1915 dans des publications enfantines ou d'avant-garde. En 1917, la revue « Argosy all Story » présentait sous la rubrique « Une histoire différente », des œuvres jugées inclassifiables puisque le mot Science-Fiction n'existait pas encore.

En 1923 naquit la revue « Weird Tales » (contes étranges), qui découvrit des auteurs comme Lovecraft, Bradbury et Ackermann. C'est au mois d'Avril 1926 qu'Hugo Gernsback, éditeur spécialisé dans la vulgarisation scientifique créa « Amazing Stories » (Histoires stupéfiantes). Il désigna le nouveau genre littéraire



Gravure de J. de Maximy

sous le nom de Scientifiction, qui se transforma en Science-Fiction l'année suivante par la création d' « Astounding Science-Fiction ». Les premiers magazines américains furent destinés à un public de savants et de techniciens. Tout n'y fut pas parfait ; les bonnes histoires s'y mélaient aux mauvaises.

Il fallut attendre 1937 lorsque John Campbell, physicien atomiste, devint rédacteur en chef d' « Astounding SF » pour que la revue devienne meilleure. Il s'entoura d'auteurs dont les noms sont maintenant des étoiles au firmament de la Science-Fiction : Robert A. Heinlein, A.E. Van Vogt, Clifford Simak, Isaac Asimov, Anthony Boucher, Alfred Bester, et améliora ainsi la revue. Signalons qu'en plus du vieil « Astounding », il créa vers 1939 deux autres revues : Unknown (Inconnu) et Beyond (Au-delà) qui ne devaient durer que quelques années, faute d'un public assez grand.

Les années 1939-1945 sont les meilleures de la Science-Fiction américaine, mais le genre reste avant tout populaire.

Lors de la deuxième guerre mondiale, la Science fit un bond en avant. La Science-Fiction n'en ressentit le contre-coup que 5 ans plus tard. Les auteurs alors sous les drapeaux, ou scientifiques, soumis au secret, se remirent à écrire de plus belle. Mais deux réactions se firent sentir : d'une part, la guerre moderne et plus particulièrement la bombe atomique avait discrédité la science parmi les intellectuels américains ; d'autre part, l'accroissement des connaissances scientifiques chez les lecteurs, les poussa à dédaigner toute une partie jugée puérile de la Science-Fiction.

Les écrivains de SF se scindèrent alors en deux écoles. La petite histoire raconte que la querelle eut lieu au sujet de l'écrivain Van Vogt, les uns comme Bradbury et Sturgeon lui reprochèrent l'aridité de son style, la pauvreté de ses analyses psychologiques, les autres jugèrent ses élucubrations peu scientifiques et inintéressantes. Damon Knight et James Blish furent parmi ceux-là. Les scientifiques finirent par l'emporter et imprimèrent leur marque à une bonne partie de la Science-Fiction connue actuellement en France, avec un bon retard d'environ dix ans, faute de traducteurs et d'éditeurs valables. Cependant, les partisans de la psychologie ne capitulèrent pas et suivant l'exemple du plus célèbre en France, Ray Bradbury, créèrent une SF lyrique et poétique. Et il semble aux dernières nouvelles, parmi les auteurs dits de la nouvelle vague, que cette tendance s'affirme de plus en plus.

De nombreux magazines avaient disparu pendant la guerre. « Astounding SF » prit le nom d' « Analog Science-Fiction » et devint la plus importante revue.

Depuis la guerre deux nouveaux magazines apparurent aux U.S.A. en 1951 « Galaxy » et « Fantasy and SF » qui se distinguèrent tous deux immédiatement par leur haut niveau littéraire. En 1953 apparut sur le marché français, la revue Fiction et le premier Galaxie (correspondant de Fantasy and SF). L'Angleterre, l'Australie, le Japon, l'Italie, l'Allemagne, la Belgique. étaient envahis également par la SF vers la même époque.

La Science-Fiction est un genre littéraire reconnu à part entière aux U.S.A. où il a ses ouvrages de critiques, ses thèses très sérieuses par d'éminents spécialistes, ses chaires de Science-Fiction dans les principales universités, ses bibliothèques, et d'innombrables clubs privés d'amateurs. Les auteurs y sont reçus à bras ouverts, vivent décemment de leur plume, écrivent ce qu'ils veulent sans limitation de lignes ou d'édition. On ne peut pas en dire autant de la France, bien que certaines tentatives en ce sens s'avèrent prometteuses et porteuses d'avenir meilleur. Par exemple, le premier club de Science-Fiction français s'est créé à Rouen dernièrement. Il groupe une vingtaine de membres et va éditer un journal. Un autre doit se créer, parait-il en Avignon. Ironie du sort, Paris, notre sublime capitale, où, quand on éternue, la France entière se mouche, n'en a même pas l'ombre d'un. L'académie de Paris au Bac 69 a donné un sujet SF a ses candidats, sujet qu'a repris dernièrement et développé l'actuelle revue Galaxie. Quelques éditeurs semblent redonner un certain regain à des collections. Quelques nouveaux auteurs français apparaissent, mais sont encore bien limités. Les anciens depuis bien longtemps dans l'ombre, reviennent au jour.

Le succès de librairie du dernier livre de Barjavel « La Nuit des Temps », un million de lecteurs, semblent les faire réfléchir.

Est-ce vraiment cette conquète spatiale qui en Amérique n'est pas un vain mot, qui redonnera à la Science-Fiction française ses lettres de noblesse et la fera sortir de nouveau de son ghetto ?

Depuis environ une cinquantaine d'années, la Science-Fiction leur décrit des mondes fantastiques. On comprend qu'ils veulent en avoir le cœur net et désirent les voir de plus près.

Et je concluerai en conséquence par cette phrase de K.E. Tsiolkovski, théoricien russe des fusées et père de l'Astronautique moderne : ... On a toujours dit que notre terre était considérée comme le berceau de l'humanité. Dites, à votre avis, est-ce que l'homme est fait pour rester éternellement dans un berceau ?...

Jean-Claude DE REPPER

Sources et références qui m'ont données la matière de cet article, et pour ceux qui désirent en savoir plus.

La littérature française d'imagination scientifique par Jean-Jacques Bridenne Ed. Dassonville 1958

Une succursale du fantastique nommée Science-Fiction par Jacques Sternberg Ed. Le terrain vague 1958.

La Science-Fiction par Gérard Diffloth Ed. Promo.

L'univers de la Science-Fiction par Kingley Amis. Petite collection Payot 1962.

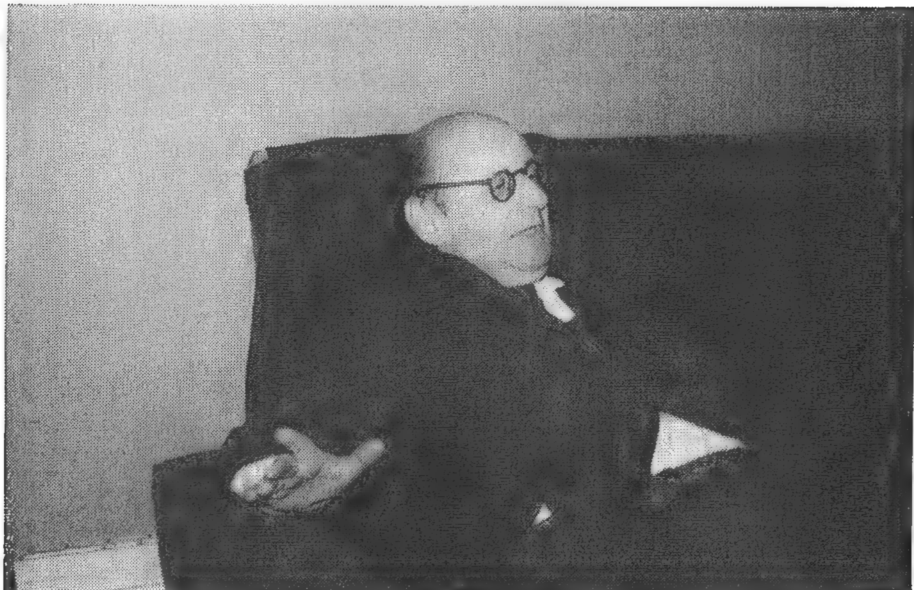
Une cinquantaine d'articles et numéros spéciaux de revues ex. Cahiers du Sud Janv. 1953, Esprit Mai 1953, Europe Juillet 1957, etc...

Un bon millier de romans, nouvelles, revues, etc... anciens et modernes de Science-Fiction et de Fantastique.

Et environ vingt ans de lecture.

JACQUES BERGIER :

La richesse de la S.F. est fonction du développement scientifique de chaque pays



HDF — Jacques Bergier, quelle est votre définition de la Science-Fiction ?

J.B. — Une branche du Fantastique. Je ne fais aucune différence entre le Fantastique et la Science-Fiction.

HDF — Quel est le premier livre de SF que vous ayiez lu ?

J.B. — « Les mangeurs de feu » de Louis-Jacques Ollioure, en traduction russe et à l'âge de quatre ans.

HDF — Et quel est le livre de SF le plus sensationnel que l'on pourrait recommander à un profane ?

J.B. — « Le Gouffre de la lune » d'Abraham Merritt.

HDF — Tout ce qui se passe actuellement semble en littérature SF avoir été prévu depuis longtemps. Est-ce que cela vous étonne ou trouvez-vous cela normal ?

J.B. — C'est assez normal. Néanmoins les prédictions mettent beaucoup de temps à se réaliser. Par exemple, Wells prévoit que les premiers explorateurs de la lune transmettent des messages par T.S.F. en 1898 et ça se passe en 1969. D'une manière générale, donner des dates en SF est très imprudent.

LA S.F. AMERICAINE TRAVERSE UN AGE D'OR

HDF — Parlez-nous de la SF américaine ?

J.B. — La SF américaine actuellement traverse un âge d'or, grâce à l'invention du livre de poche ; environ 100 millions d'exemplaires ont été vendus et les sujets les plus audacieux sur le plan scientifique sont abordés. On trouve aussi une audace extraordinaire sur le plan politique, par exemple « Le navire d'esclaves » de Frédérik Pohl où non seulement les vietnamiens gagnent leur guerre contre les américains, mais ils deviennent tous caodaïstes ; ils se répandent dans le monde et prêchent partout l'évangile de Victor Hugo, par le fer, le feu et la bombe H.

HDF — Entre 1939 et 1945, la science américaine évolua beaucoup. Les auteurs de SF ne ressentirent le contre-coup que 5 ans plus tard. On observa deux réactions et deux écoles différentes : 1) une SF scientifique représentée par Asimov, Van Vogt, Bester et 2) une SF lyrique et poétique représentée par Bradbury, Sturgeon, Sprague de Camp, Blish. Il semble qu'en Amérique, les scientifiques l'emportèrent et qu'iro-

niquement des auteurs lyriques comme Sturgeon, Bradbury, L. Brackett, soient plus connus en France que chez eux ? Qu'en pensez-vous ?

J.B. — Ce que s'est passé, c'est ceci : les grands auteurs comme Heinlein, Sprague de Camp, Asimov avaient été mobilisés dans l'armée et ils ont été délivrés de leur obligation de secret que 4 ou 5 ans après ; c'est seulement ensuite qu'ils se sont mis à écrire.

HDF — Et la SF soviétique ?

J.B. — C'est une phase de très grand développement qui est caractérisée par le fait que la SF soviétique critique le régime et elle est d'une audace sur ce plan-là tout à fait extraordinaire.

HDF — Quelle différence y-a-t-il entre la SF américaine et la SF soviétique ?

J.B. — Il n'y en a aucune. Cependant la grande culture des gens en U.R.S.S. permet de prendre des thèmes beaucoup plus audacieux qu'en Amérique.

HDF — La SF soviétique est très optimiste. L'homme n'y est pas oublié. Il y joue un rôle important, alors que dans la SF américaine, ce sont très souvent des civilisations de machines, l'homme n'est plus qu'une sorte de robot.

J.B. — Ce sont quand même de rares exceptions. La SF américaine a aussi son énorme élan d'optimisme. Il y a certains livres où il est difficile de dire s'ils ont été écrit par un soviétique ou un américain. Il est probable que si un jour une fusion quelconque de la Russie soviétique et des Etats-Unis a lieu, la SF y aura joué un grand rôle.

HDF — Y-a-t-il des échanges commerciaux au point de vue littérature SF ?

J.B. — Ils sont assez considérables sous cette réserve que les soviétiques, pour le moment, se bornent à la SF d'un type classique et au Fantastique, c'est-à-dire qu'ils traduisent A. Clarke, Eric Temple Bell ou John Campbell ; ils ne traduisent pas Lovecraft. Par contre les américains sont très friands des histoires russes, débordant un peu sur le Fantastique.

IL N'Y A PAS DE S.F. FRANÇAISE MODERNE

HDF — Parlez-nous de la SF française, si peu connue ?

J.B. — Il n'y a pas de SF française moderne ; il y en a eu probablement beaucoup par le passé, mais on ne possède aucune information là-dessus. On trouve parfois par hasard des livres d'écrivains souvent remarquables comme André Armandy, Jean D'Agreves, Jean de la Hire, Ernest Perochon ou René Thévenin. Une seule revue a publié systématiquement de la SF, c'était l'hebdomadaire « Sciences et Voyages », mais à part cela, il faut faire la pêche à la ligne. Je ne crois pas qu'on connaisse plus de deux pour cent de la SF française.

HDF — A cause des éditeurs qui ont disparu, du public...

J.B. — ... et de la critique qui n'en a jamais parlé. Des chefs-d'œuvre aussi indiscutables comme « L'autre côté » de Claude Farrère sont jamais mentionnés par aucun critique.

HDF — Vous semblez préférer le style gothic en SF à tout autre genre...

J.B. — Cela dépend. J'aime bien le style gothic dans Lovecraft, Clark Ashton Smith, mais ce que je préfère plutôt, c'est la SF avec énormément de technique, d'invention et de gadgets, celle qui n'est pas traduite en français comme la série des « Gardiens de la Galaxie » de Edward Delmer Smith qui est en France totalement inconnu.

HDF — Est-ce que vous pouvez nous donner brièvement les différents genres de SF ?

J.B. — Il y a en Amérique beaucoup d'auteurs qui s'exercent à des genres différents. Un Leiber écrira aussi bien de la théologie-fiction comme « A l'aube des ténèbres », de la SF pure comme « Le Vagabond », de l'aventure héroïque, de la SF érotique et des histoires de terreur.

HDF — Il s'agit donc d'auteurs complets qui peuvent aborder n'importe quel genre de SF ?

J.B. — Pratiquement ; seulement il faut dire aussi qu'on voit de plus en plus en SF le scientifique qui ne peut s'exprimer que par la SF parce que ses idées ne sont pas assez au point pour qu'il fasse une communication scientifique. L'exemple très frappant, c'est Fred Hoyle, qui est considéré à juste titre comme le successeur d'Einstein, qui s'exprime dans la SF comme « Le nuage noir », « Le premier octobre est arrivé trop tard », plus récemment « L'élément 79 » et qui ne dédaigne pas d'écrire des livres tellement populaires qu'ils peuvent paraître au « Fleuve Noir » comme la série d'Andromède avec John Elliot. C'est un phénomène social d'une importance capitale ; c'est comme si Einstein avait écrit dans les anciens Tallandier. Des auteurs de ce genre sont nombreux dans les pays anglo-saxons et l'U.R.S.S. Exemples : Isaac Asimov est professeur de biochimie à Harvard, le professeur Feldmann, prix Nobel de physique, le professeur Richardson, directeur de l'observatoire du mont Palomar : des gens de ce genre, très occupés, écrivent peu de SF. Les livres qu'ils publient sont d'énormes mines d'idées que d'autres utilisent. C'est ce qu'on appelle des œuvres séminales. C'est le cas en U.R.S.S. du Professeur Efrémov.

BRADBURY ? DE L'ANTI S.F.

HDF — Est-ce que la fiction doit s'accomoder de la science pour être valable ? Je pense à des auteurs comme Bradbury, dont les récits font très rarement appel à des descriptions scientifiques.

J.B. — Ce n'est pas de la SF. Bradbury, comme Huxley, c'est de l'anti-SF ; c'est-à-dire de la fiction dirigée contre la science, contre le progrès, contre l'amélioration de la vie des gens. En Amérique, ce genre trouve une clientèle de vieilles filles qui n'a le plus souvent rien à voir avec la clientèle habituelle de SF. Cela dit, il faut préciser que c'est dans les pays où la science est en pleine expansion que la SF est la plus développée : Amérique, U.R.S.S., Allemagne. Le cas de l'Allemagne est très frappant : ils ont une série hebdomadaire de SF, « les aventures de Perry Rhodan », qui vendent 50.000 exemplaires par semaine, soit 200.000 par mois ; ils en sont au 400ᵉ volume alors que les

premiers sont réimprimés, et 7 films. Mais un succès comme celui-là va avec ce qu'on a appelé « le miracle allemand », le développement prodigieux des sciences et des techniques. En France, prenez le plus grand auteur de l'entre deux guerres : Rosny Aîné ; je l'ai bien connu, il était un ami de Langevin, de Borel, de Perrin, des grands savants qui existaient à l'époque comme il n'y en a plus maintenant. Si on n'a pas de savants capables de donner des tuyaux aux auteurs de SF, si on n'a pas de chercheurs capables d'en lire, il n'y a pas de SF ; il n'y a ni matière première, ni débouché.

HDF — Ces auteurs français ont-ils eu réellement beaucoup de succès ?

J.B. — Absolument ; des écrivains comme Armandy faisait 200 à 300.000 exemplaires. Rosny Aîné certainement beaucoup plus ; « La guerre du feu » a dépassé le million et demi.

HDF — Parlez-nous de la collection que vous dirigez actuellement aux éditions « Rencontre ».

J.B. — C'est une collection qui a pour but de sortir les grands classiques de tous les genres, qu'ils soient connus ou peu connus. Je vais l'élargir un peu vers le Fantastique. En même temps, je fais trois collections chez Christian Bourgois, une collection d'épouvante prolongeant Lovecraft, une collection de grands classiques où il y aura Talbot Mundy et Merritt en particulier, et une collection de SF érotique qui s'appellera Eros-Fiction.

HDF — Vous venez de sortir un livre : « Admirations », consacré à 10 auteurs qui semblent essentiels pour vous : John Buchan, Abraham Merritt, Arthur Machen, Efremof, John Campbell, Tolkien, Lewis, Stanislas Lem, Robert Howard, Talbot Mundy. Pouvez-vous nous parler de ces auteurs, surtout des inconnus pour le public français : Tolkien et Mundy ?

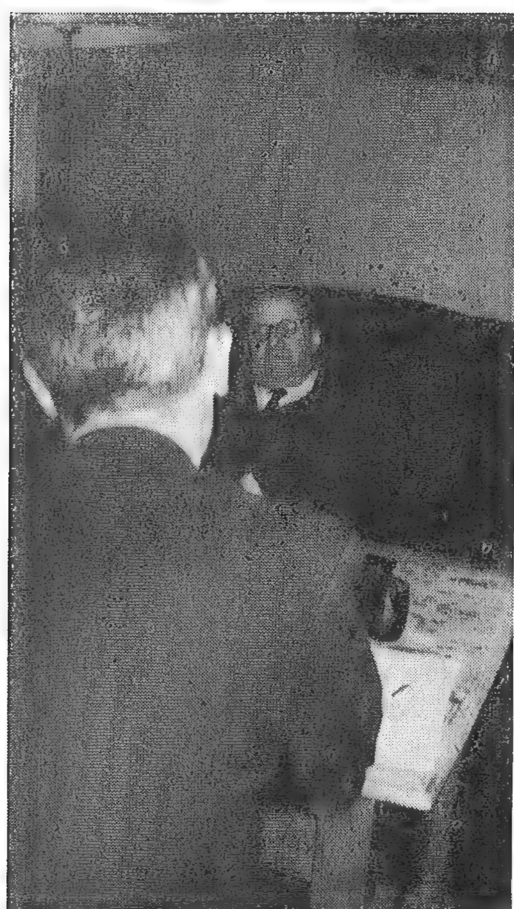
J.B. — Tolkien est un linguiste de Cambridge qui a créé un espèce d'immense univers, l'univers du monde des Anneaux, qui est d'une grande beauté poétique, d'une grande cohérence et surtout d'un détachement entier. Lisez les trois volumes du « Seigneur des Anneaux » et vous n'entendrez jamais parler des hommes et de la terre. C'est réellement de la création. T. Mundy est un écrivain mort en 1940, qui est parti de l'idée que des civilisations plus avancées que la nôtre ont existé en Orient et qu'il en reste des traces, et qui a construit des livres tout à fait remarquables.

HDF — Arthur Machen reste peu connu...

J.B. — C'est un anglais qui a surtout écrit à la fin du 19 ° siècle et qui a une vision du monde où nous vivons très différente de celle de la science. Pour lui, la grande réalité, c'est le diabolisme et l'action constante des puissances mauvaises des sacrements du Mal.

HDF — On situe souvent Machen comme un disciple de Lovecraft...

J.B. — Non ; Lovecraft s'est beaucoup inspiré de Machen, de Chambers et de Bierce, mais tous les trois sont de la fin du 19e siècle, c'est-à-dire la génération d'avant Lovecraft. Ils sont d'ailleurs supérieurs à Lovecraft par la qualité littéraire, par la cohérence et par l'imagination. Mais par contre, ce sont des réactionnaires, profondément opposés à la science, tandis que Lovecraft est essentiellement un auteur scientifique écrivant en termes de science présentant ce qu'il écrit comme on présente des comptes-rendus aux académies scientifiques, et on pourrait dire qu'alors que Bierce. Chambers ou Machen sont des écrivains éternels, Lovecraft est le premier écrivain moderne.



HDF — On a dit qu'il était antisémite...

J.B. — C'est vrai. C'était l'attitude typique de l'anglo-saxon du 19e siècle qu'avait été son père.

HDF — Vous avez correspondu avec Lovecraft ?

J.B. — Oui.

HDF — Reste-t-il des écrits de lui non publiés ?

J.B. — Non, avec la parution de Dagon, c'est pratiquement fini.

ON NE PEUT DISTINGUER LA S.F. DU FANTASTIQUE

HDF — Il n'y a pas d'impossible et de possible en SF. C'est-à-dire que la SF est fantastique, le Fantastique, souvent de la SF...

J.B. — Il faut être extrêmement imbu de soi-même et vaniteux pour prétendre faire la distinction entre la SF et le Fantastique. Cela implique à dire qu'on sait tout ce qui est possible et tout ce qui est impossible, c'est-à-dire qu'on

connaît toutes les lois naturelles, toute la science présente et future. Le monde réel est évidemment tout différent. Par exemple, on dit souvent et arbitrairement que les histoires de vampires, c'est du Fantastique et les histoires de voyages dans le temps, de la SF. Or il existe un petit matériel expérimental assez solide sur l'existence des vampires. Il n'existe aucun matériel scientifique qui permettrait de conclure qu'on peut construire la bicyclette de Wells ou la motocyclette de Poul Anderson pour voyager dans le temps. La conclusion logique serait donc, à rebours de ce qu'on dit, que le vampirisme est de la SF et que les histoires de voyages dans le temps sont du Fantastique. En réalité, il ne faut pas faire de distinction. Il faut être humble devant l'univers. Nous ne savons absolument rien. Un récit nous paraît fantastique, disons qu'il est fantastique. Mais essayer de le définir comme de la SF ou du Fantastique est simplement une plaisanterie.

HDF — Pouvez-vous nous citer quelques énigmes pas encore résolues, quelques faits maudits dont personne, sauf vous, connaît et parle ?

J.B. — C'est assez difficile car pratiquement tout le monde en a parlé. Il y a de nombreux livres sur les faits dits maudits. Ce qui préoccupe surtout en ce moment la communauté scientifique, c'est ce qu'on appelle les pulsars, c'est-à-dire des objets dans le ciel extrêmement lumineux, émettant beaucoup d'énergie et qui paraissent être manipulés artificiellement. Si cela est confirmé, c'est qu'il existe quelque part dans l'univers des êtres capables d'allumer et d'éteindre les étoiles à volonté et ceci 8 fois par seconde et avec une précision dépassant les 100 milliardièmes. Si c'est vrai, je crois que la meilleure terminologie pour ces êtres seraient des les appeler Dieux.

HDF — Et l'énigme de l'Atlantide ?

J.B. — L'Atlantide, c'est réglé ; il n'y a plus d'énigme. C'était l'île de Théra, près de Crète qui a été détruite par l'explosion du volcan Santorin et où Galanopoulos et Bacon viennent de retrouver la ville concentrique de l'Atlantide telle que l'a décrite Platon.

HDF — Et les extra-terrestres ?

J.B. — Pour le moment, dans ce secteur-là, la situation est sombre. L'exploration directe de la lune, celle de Vénus et de Mars par des sondes robots ont montré qu'il n'y a aucune espèce de vie sur ces trois astres ; il semble bien qu'il n'y en ait pas dans le système solaire, de sorte qu'à l'heure actuelle, il est difficile d'y croire.

HDF — Vous ne croyez pas aux soucoupes volantes ?

J.B. — Non. Il est absolument démontré qu'il n'y a pas de soucoupes volantes. La question est tout à fait tranchée.

HDF — Pensez-vous qu'il sera possible pour l'homme de voyager dans les galaxies ?

J.B. — Le problème n'est pas insoluble. Avant un siècle, on disposera probablement de véhicules interstellaires et galactiques.

HDF — Croyez-vous qu'il ne puisse y avoir comme vie organisée et intelligente que nous dans l'univers ?

J.B. — Ça, c'est très improbable. A ce sujet, on peut se poser la question : pourquoi n'a-t-on pas été visités ? Mais ce qui est possible, c'est que notre vie soit d'un type stable, c'est-à-dire que les grands galactiques soient des hommes et des femmes mais utilisant cent pour cent de leur cerveau alors que nous n'en utilisons que 10 pour cent. Ce qui fait qu'ils pourraient visiter la terre et être parmi nous sans qu'on se doute de quoi que ce soit. Ils viendraient sur la terre par des portes s'entrouvrant sur l'espace et le temps, sans aucune espèce de véhicule et ils repartiraient de la même façon ; on ne saurait jamais qu'on a été visités. Hoyle pense que la vraie vie n'est pas dans les planètes, qu'elle est dans l'espace, dans « les nuages noirs » de l'espace.

Tout cela évolue. Il y a encore 10 ans, tout le monde pensait que l'homme était la vie la plus intelligente sur la terre. Maintenant, on ne le pense plus. Il y a les dauphins qui sont plus intelligents que nous. D'abord leur langage,

qu'on a enregistré, est un langage beaucoup plus complexe que le nôtre et ensuite leur cerveau est plus grand et a plus de circonvolutions. D'autre part, ils apprennent notre langue en moins d'une heure ; nous n'arrivons pas à apprendre la leur. Ils apprennent instantanément à téléphoner alors qu'un gosse de cinq ans met des mois pour y arriver. Mais savoir où ils fondent leur intelligence, nous n'en avons pas la moindre idée. Et tout à l'heure, nous nous posions la question : pourquoi n'avons-nous pas été visités ? Mais peut-être que ce sont les dauphins qui ont été visité, pas nous. A. Clarke pense que dès qu'on aura pu établir la communication, il faudra explorer à fond le folklore des dauphins pour voir s'ils ont des souvenirs ou des légendes d'une visite. On ne sait pas s'ils n'ont pas fondé une civilisation. Ils construisent peut-être dans l'eau des édifices hauts de 10 kilomètres, qui ne sont pas détectables par nos instruments ; n'ayant pas de mains, ils agissent peut-être par télékinésie. Ils communiquent peut-être avec les planètes ; ils vont et viennent peut-être entre nos océans et ceux des autres planètes. Après tous les efforts qui ont été faits, on a mis au point un gros ordinateur qui a enregistré 800 mots pour communiquer avec les dauphins, mais ce sont nos mots à nous, pas les leurs. On peut jeter une douzaine d'objets dans l'eau, et un dauphin consentira très vite à aller ramasser parmi ces objets juste un chapeau, quel qu'il soit ; on lui demande ce que c'est ; il émet un signal très compliqué qu'on enregistre et on dit arbitrairement que ça veut dire chapeau. Mais on n'en sait rien ; ça veut peut-être dire en langage dauphin « couvre-chef bizarre porté par des bipèdes crétins ». On sait que les dauphins, par un acte de volonté, peuvent modifier la surface de leur peau et aller plus vite ; ils doivent donc avoir un concept mental de vitesse ; mais on ne peut pas l'isoler.

L'histoire des dauphins repose le problème : nous sommes peut-être un accident, nous nous détruirons peut-être dans une guerre atomique, et les dauphins qui, étant la vraie chance de l'évolution, n'étant pas atteints par les retombées radioactives, prendraient ensuite notre place. La création est peut-être orientée vers les dauphins et pas vers nous.

HDF — Est-ce le seul animal qui soit plus intelligent que l'homme ?

J.B. — Jusqu'à présent, oui. On n'a pas encore pu communiquer avec les termites. Peut-être sont-ils intelligents ? Il est possible qu'il y ait aussi d'autres créatures sur terre plus intelligentes que nous ? Glenn et Titov ont vu des espèces de mouches lumineuses qui avaient l'air de suivre les astronefs ; on n'a pas su ce que c'était.

HDF — Est-ce que vous pensez qu'il y a eu plusieurs cataclysmes sur la terre ?

J.B. — Très probablement.

HDF — Et cela va continuer ?

J.B. — Non, ce n'est pas évident. Il semble que les cataclysmes aient été causés par les chutes successives des débris de la cinquième planète, Phaéton, celle qui a sauté entre Mars et Jupiter et que le gros de ces débris soit tombé. Ils sont tombés en plusieurs paquets répartis à peu près par 100 millions d'années qui ont fait les cratères de la lune, de Mars et ont probablement démoli successivement des civilisations supérieures sur terre. Maintenant, il ne semble plus y en avoir. Notre civilisation va conquérir les galaxies ou se massacrera. L'une des raisons qu'on donne à l'exploration inter-planétaire et galactique, c'est que c'est une prime d'assurance. Si on se massacre ici, d'autres se trouvant dans l'espace ou sur les planètes survivront : c'est l'admirable « Caillou du ciel » d'Asimov et la série des « Fondation ».

(Propos recueillis par Jean-Claude De Repper.)

HUGO GERNSBACK 154 WEST 14TH STREET NEW YORK 11, N.Y. CABLE ADDRESS "GERNSBACK" NEW

PUBLISHER OF RADIO-ELECTRONICS MAGAZINE · GERNSBACK LIBRARY · GERNSBACK PUBLICATIONS, INC. · GERNSBACK LIBRARY INC. · CHAIRMAN OF THE BOARD · POPULAR BOOK CORPORATION PRESIDENT · ALGONQUIN 5-7755

URK ... DE



In Würdig ... um die Verbreitung des
Scienc ... rche ist dem Schriftsteller
CL ... ON
für sei ...
DIE ... ZEN UNS
meine ...
Der K ... des
der S ...
zum b ... nnt
Diese Auszeichnung ist
eine symbolische Verleihung des „HUGO" für 1956

Hugo Gernsback †

VATER DER SCIENCE-FICTION
NEW YORK 8-3-'57

HUGO GERNSBACK

ou la naissance de la Science-Fiction

Depuis la Convention Mondiale **(worldcon)** de la science-fiction qui se tint à Philadelphie en 1953, les **fans** américains se livrent chaque année, à chaque worldcon, à un vote en vue de décerner un certain nombre de prix symboliques appelés « Hugos ». Attribués rétro-activement pour l'année écoulée, les Hugos devaient récompenser primitivement une œuvre du domaine romanesque américain. Mais l'appellation s'est étendue globalement à toutes les catégories primées par la même occasion : le meilleur roman (catégories **novel** et **novella,** selon les dimensions de l'œuvre), la meilleure nouvelle **(novelette)**, le meilleur récit court **(short story)**, les meilleures œuvres dramatiques, magazines, artistes professionnels et amateurs. Il existe aussi un « Hugo » allemand, décerné au meilleur roman de SF de langue allemande (Allemagne de l'Ouest, Autriche, Suisse) par le **fandom** d'expression germanique.

Mais pourquoi cette appellation ? Elle est un hommage de tous les fans à Hugo Gernsback, fondateur et « père » de la science-fiction moderne. En 1960, Gernsback se vit lui-même attribuer un « Hugo » pour le rôle essentiel qu'il joua dans la naissance du fandom américain. En 1952, il avait déjà été l'hôte d'honneur du worldcon de Chicago. En vérité, le nom de Gernsback est absolument indissociable de la science-fiction à laquelle il se voua corps et âme...

Né le 16 Août 1884 à Luxembourg, il manifesta très tôt son penchant pour les sciences techniques et leurs applications pratiques et à l'âge de 13 ans, il effectuait déjà des réparations d'installations électriques. Mais aussi, sur ses 9 ans, il avait été littéralement traumatisé par un ouvrage traitant des possibilités de vie sur Mars, et il commença à fouiller les bibliothèques à la recherche d'ouvrages pouvant lui ouvrir des horizons plus lointains que ceux offerts par la science de l'époque, et même lorsqu'il devint, par la suite, un technicien expérimenté, un inventeur et un homme de sciences hautement estimé, cette aspiration vers un imaginaire fascinant ne devait jamais le quitter.

A 20 ans, Gernsback débarqua sur un continent jeune et dynamique : l'Amérique. Il finit par y faire des affaires florissantes avec une batterie pour automobiles, puis, après la récession de 1907, fonda la **Electro Importing Company** qui fut le premier commerce par correspondance de matériel radiophonique. Il inventa alors le premier appareil émetteur-récepteur radio à usage privé et le commercialisa avec succès.

Sur le plan de l'édition, Gernsback fut aussi un novateur multiple. On lui doit le premier catalogue de matériel radiophonique, le premier magazine de technique radio **(Modern Electrics)** où parut pour la première fois le mot « télévision » ; en 1910, il publia le premier ouvrage sur les transmissions de « télégraphie sans fil » dans lequel il prédit les réseaux radiophoniques modernes. Et c'est aussi vers cette époque que se concrétisa son penchant pour Jules Verne et Wells, car en 1911 parut dans le numéro d'avril de **Modern Electrics,** en feuilleton, le premier « roman de science fiction » au monde : **Ralph 124 C +,** avec pour sous-titre : « Une romance de l'an 2660 ». (Ce roman a été publié en France dans le numéro 46 bis de la défunte revue **Satellite).**

Sans avoir un plan d'ensemble, Gernsback écrivit donc, au fur et à mesure des besoins de l'édition, les 12 épisodes d'un roman qui est peut-être la plus grande œuvre prophétique au monde. Sans doute son héros, sa thématique, devinrent les prototypes de nombreuses œuvres de science fiction ultérieures, mais c'est sur le plan scientifique que l'apport de Gernsback fut le plus important, puisqu'il prédit très précisément d'innombrables inventions ou développements de l'avenir : les lampes au néon, les matières plastiques, les magnétophones, les nocturnes sportives, les jeux d'eau, le microfilm, l'acier inoxydable, les distributeurs automatiques de boisson et de repas, les engrais liquides, les cultures hydroponiques, les machines à enseigner, les textiles synthétiques, et parmi d'autres encore, tout particulièrement le radar dont il donna une description détaillée. Sa maladie de l'espace trouve actuellement confirmation. Et Gernsback « inventa » aussi les transmetteurs de matière dans un texte humoristique : **Wireless Screech** en 1909.

Electrical Experimenter prit la suite de **Modern Electrics :** Gernsback y publia un nouveau feuilleton contant les aventures du Baron Münchhausen aidant les alliés à conquérir Berlin, puis visitant la planète Mars. Mais entretemps, les auteurs avaient commencé à voir dans les publications un débouché sérieux et régulier à leurs productions, et lorsque **Electrical Experimenter** se mua en **Science and Invention,** Gernsback acheta de plus en plus fréquemment des nouvelles qu'il publia aussi dans **Radio News.** En août 1923, un numéro spécial de **S. a. I.** contenant 6 nouvelles eut pour conséquence d'inciter les revues concurrentes **Argosy** et **Weird Tales** à une sélection plus sérieuse de

leurs propres textes sur des critères de plausibilité scientifique.

Dès 1924, Gernsback faillit lancer sur le marché le premier magazine de science fiction, mais il eut trop peu de souscriptions pour **Scientifiction** ; il se rattrapa en 1926 avec **Amazing Stories,** où il publia une rubrique régulière de lettres et discussions de lecteurs. En 1927 parut parallèlement **Amazing Stories Annual** pour lequel un roman fut commandé à Edgar Rice Burroughs : **The Master Mind of Mars.** Et puis il y eut encore **Amazing Stories Quarterly,** et tous ces magazines suscitèrent l'apparition de nouveaux talents. Gernsback se vit progressivement monter à la tête d'un véritable empire de la presse périodique avec, en outre, des publications telles **Your Body** (votre corps), **Tid Bits** (revue humoristique), **Cookoo Nuts** et quantité d'autres brochures, annuaires, livres. Et pour couronner le tout, en 1928, il créa sa propre station radiophonique : la WRNY, qui diffusa des émissions de télévision en direct — à une époque, par conséquent, où il n'existait encore que de rares téléviseurs chez les particuliers, et d'une construction très rudimentaire. Seul Westinghouse avait jusque là tenté quelques émissions expérimentales d'images animées. Et Gernsback publia aussi, parallèlement, le premier magazine de télévision : **Television.**

Mais l'Experimenter Publishing Corporation devait trouver un ennemi mortel en un certain Barnarr Mc Fadden, éditeur de magazine tels que **Physical Culture** (moins scientifique et plus « sexy » que **Your Body**), **Ghost Stories** (mais Gernsback s'efforçait, lui, de démontrer les supercheries des médiums) ou **True Strange Stories** (moins dynamique et sérieux que **Amazing Stories**). Gernsback refusa de vendre sa société florissante à ce concurrent malheureux qui imagina de le faire mettre en faillite grâce à une lacune dans la législation américaine.

Gernsback n'en fut pas découragé pour autant et proposa aux abonnés de ses publications vouées à la disparition de nouveaux magazines : **Everyday Mechanics, Radio-Craft et Science Wonder Stories** qui parut en juin 1929. La nouvelle Stella Publishing Company avait encore quelques beaux jours devant elle ! Gernsback lança encore successivement **Air Wonder Stories, Scientific Detective Monthly** et **Science Wonder Quarterly,** et on peut donc le considérer comme étant le fondateur des **sept** premiers magazines de science fiction au monde.

Cependant, peu à peu, les difficultés financières se multiplièrent, malgré tous les efforts de l'infatigable et inventif Gernsback. En 1934, il créa la Science-Fiction League sur le modèle de son organisation de radios amateurs. Il voulut aussi organiser une Journée annuelle de la Science Fiction. Obligé de réunir tous ses magazines de SF en un seul : **Wonder Stories** (imprimé sur papier couché), mais s'efforçant néanmoins de donner à la SF américaine en même temps qu'à sa propre publication une nouvelle impulsion, il publia des traductions d'auteurs allemands et français (R.H. Romans, S.S. Held, Charles de Richter), mais il dut se résoudre finalement à vendre **Wonder Stories** à la Standart Magazine où il continue à paraître sous le titre de **Thrilling Wonder Stories.**



En 1939, il fit également une expérience avec **Superworld Comic,** mais l'Amérique n'était pas encore véritablement prête à accueillir les recueils de bandes dessinées de SF dont Gernsback fut ausi l'initiateur. En revanche, **Radio-Craft,** débaptisé en **Radio Electronics,** devint l'une des plus importantes publications consacrées à la télévision qui faisait alors sa grande entrée dans tous les foyers américains. Son magazine **Sexology** fut aussi une expérience assez réussie car beaucoup de médecins et même l'Eglise recommandèrent cette sérieuse revue de « vulgarisation » et d'instruction sexuelle.

En 1953, soutenu par le succès de ces deux magazines, Gernsback tenta une nouvelle expérience avec **Science-Fiction Plus** qui fut sans doute le plus beau magazine de SF qui fut jamais publié — mais il n'eut pas suffisamment de lecteurs pour pouvoir se maintenir.

En 1953, l'industrie radio-électrique lui décerna un Prix Hugo Gernsback pour ses 50 ans de service au profit de la radio et de l'électronique. Il tenta beaucoup, innova souvent, connut des défaites et des échecs, mais son dynamisme, son esprit d'entreprise et son dévouement à la science-fiction peuvent être considérés comme absolument exemplaires. A sa manière, il fut le « Fan Numéro Un » des Etats-Unis. Et il fut aussi, non seulement le créateur de la science-fiction moderne (lui qui s'imaginait pouvoir attribuer ce titre à Edgar Pœ), mais aussi du mot même de « science fiction » qui parut pour la première fois en 1929 dans **Science Wonder Stories.**

Hugo Gernsback décéda le 15 Août 1967, à l'âge de 83 ans. Conformément à ses volontés, son corps fut remis au Corps Médical pour servir à des fins d'étude aux étudiants en médecine.

J.-P. Cronimus

LA SF A TRAVERS LE MONDE

ETATS-UNIS :

TROIS GRANDS COURANTS

Les fans de SF, les vrais, c'est-à-dire ceux qui consomment de la SF, pas ceux qui se procurent un livre par hasard, sont partagés entre deux notions : l'une est le souhait de voir la SF devenir plus populaire et acceptée plus largement. L'autre est, à l'inverse, le sentiment que la SF devrait rester le domaine privé du fan, et que cette popularité aurait tendance à déprécier « leur » littérature. La plupart des fans, semble-t-il, essayent de faire valoir les deux, tandis que d'autres veulent en imposer une au détriment de l'autre.

La seconde notion n'est pas aussi concentrée sur elle-même qu'elle pourrait sembler à première vue. Bien qu'à l'origine, elle puisse naître du désir de se sentir « à part » (c'est-à-dire faisant partie du petit nombre qui comprend un genre d'écriture inhabituel), il est peut-être également exact de dire que pour avoir de la valeur, la SF devrait être aussi inaccessible au public que possible, à tel point que celui-ci ne la comprendrait pas. Et, en fait, quelques ouvrages que le grand public a admis semblent avoir été ni plus ni moins que de la SF accomodée spécialement pour le goût de la masse.

Les auteurs sont conscients de ces notions ; conscients en tant que fans, en tant qu'écrivains soucieux de communiquer leurs idées le mieux possible, et en tant qu'hommes d'affaires ayant l'espoir de vivre de leur plume.

D'une manière générale, on peut dire que la majeure partie de la SF actuelle est partagée en trois courants : la SF traditionnelle, la SF nouvelle vague et la SF populaire. La SF traditionnelle est écrite selon les règles du genre, la plupart d'entre elles ayant été établies par les « pulp magazines » entre les années 1920 et 1940. Il existe de bonnes histoires donnant exemples de ces règles, et l'écrivain pourra y découvrir une matière amusante, des aventures fascinantes, et même, s'il est habile et ambitieux, quelque hypothèse significative. La SF traditionnelle reste clairement à l'intérieur du ghetto du genre et appartient d'une façon évidente au domaine du lecteur de SF. Un roman de SF traditionnelle a très peu de chances de devenir un best-seller, mais il est probable qu'il rapportera au moins un peu d'argent, les fans du genre étant des clients sur qui on peut compter. Quelques écrivains se maintiennent à l'intérieur de cette catégorie : des vétérans de la SF comme Edmond Hamilton et Murray Leinster, par exemple, continuent à mettre sur pied des aventures très construites. Un autre vétéran, Hal Clement et un nouveau venu, Larry Niven, écrivent de la SF en accentuant le côté scientifique. D'autres auteurs, écrivant la plus grande partie de leur œuvre à l'intérieur des limites de la tradition, essayent seulement occasionnellement de faire quelque chose qui n'aurait pu être admis dans un magazine de SF des années 30 — Poul Anderson, par exemple, dans une histoire récente, traite de l'homosexualité, tout en conservant un ton plutôt traditionnel.

Un second courant au sein duquel les écrivains opèrent est ce qu'on appelle la Science-Fiction nouvelle vague, bien que les techniques d'écriture utilisées par ces écrivains ne soient nouvelles que dans le domaine de la SF .Ceux-ci essayent, en tout cas, d'abandonner quelques-unes des règles d'écriture des « pulp ». Ils veulent, par exemple, pouvoir ralentir quelque peu le développement d'une intrigue pour mieux étudier un caractère — dans la mesure où le but d'une histoire quelconque implique le développement d'un caractère. De même, ils veulent pouvoir traiter explicitement des thèmes adultes — la pulp fiction étant tellement chaste que les mères américaines du Middlewest pourrait la donner à lire à leurs enfants. Dans la mesure où la SF nouvelle vague essaye d'utiliser des techniques d'écriture plus modernes et d'étudier des thèmes plus contemporains, on peut dire qu'elle tente de s'échapper du ghetto que représentent les traditions du genre. Elle essaye de donner à la SF une plus grande audience, dans la mesure où faisant de la fiction **sérieuse,** c'est donc qu'elle veut aboutir à quelque chose de plus que de la simple SF, qui plus tard risque de porter avec elle la marque d'un certain mépris. L'écrivain le plus important à avoir brisé les limites du genre est probablement Kurt Vonnegut, dont le récent **Slaughterhouse** fut un best-seller. Depuis son précédent livre **Cat's Cradle,** il est l'un des maîtres de l'humour noir américain. On ne peut plus considérer Vonnegut comme l'unique propriété des fans de SF, mais de nombreux autres écrivains de la nouvelle vague trouvent encore la plupart de leurs lecteurs à l'intérieur du genre. Parmi ceux-là, on peut citer les noms de Philip K. Dick, avec ses étranges examens de la réalité et comment nous la percevons, Roger Zelazny, avec en arrière plan, dans sa SF, l'utilisation d'anciens mythes, Norman Spinrad, Harlan Ellison, R.A. Lafferty, Tom Disch... beaucoup d'autres encore. Un exemple intéressant des thèmes adultes que les auteurs de la nouvelle vague recherchent, fut la série des livres Essex. Bien qu'utilisés sur le marché de la pornographie, ils essayèrent de faire quelque chose de sérieux. Philipp Jose Farmer fut le seul vétéran de la SF à s'essayer à la SF pornographique. Peu nombreux furent ceux convaincus de la réussite de l'expérience de Farmer et d'Essex, qui ne peuvent espérer faire une autre tentative,

Essex ayant fait faillite à la suite d'une mauvaise vente. Il faut noter, en outre, **qu'il existe** une école anglaise nouvelle vague, avec J.G. Ballard, Brian Aldiss et Michæl Moorcock comme figures **centrales.**

Un ouvrage récent intitulé « The Andromeda Strain » de Michæl Crichton est un bon exemple de SF populaire utilisant des idées standard de la SF accomodées pour le grand public. Ce sont des livres comme celui-ci que les fans de SF accusent de déprécier le genre. Mais si c'est aussi le but de la nouvelle vague d'élargir l'audience de la SF, la majeure partie de leur travail peut être considérée comme n'étant pas spécialement préparée pour le goût du public. Seulement, on n'y rencontre peu de best-sellers.

Le journaliste non familiarisé avec la SF commente souvent l'idée selon laquelle le monde d'aujourd'hui serait en train de rattraper la SF. Les fans de SF ne s'en préoccupent guère, se rendant bien compte qu'il n'y a pas de raison pour que nos imaginations ne puissent se maintenir en avance par rapport au développement normal. Notre monde et la **science rejoindront** des livres comme « The Andromeda Strain » et c'est à notre nouvelle vague de se rendre compte qu'il n'en est pas de même avec la **véritable** Science-Fiction.

Hank Luttrell

ANGLETERRE :

S.F. A FOISON

Quant on examine l'importante liste des éditeurs anglais de SF, tels que Faber et Faber, Sidgwick et Jackson, Victor Gollancz, Herbert Jenkins, Dennis Dobson, et le succès des collections comme Corgi, Pan, Panther, Mayflower, Sphère, Tandem, etc... chez qui le nombre des ouvrages de SF ne cesse d'augmenter, on a peine à imaginer que les débuts de la SF en Angleterre remontent seulement à une trentaine d'années. Les premiers fans du genre devaient se rabattre sur les « pulps » d'Hugo Gernsback : « **Amazing Stories** », **Amazing Stories Quarterly** », et plus tard « **Science Wonder Stories** » et « **Air Wonder Stories** » (qui se réduisit finalement à « **Wonder Stories** ») et le fameux « **Astounding Stories** », tous importés des U.S.A. Le fandom aux U.S.A. était en plein développement, quand fut fondée la première « **SF Association** » à Hayes en 1927, et un peu plus tard le « **Walter Gillings Ilford Science Literary Circle** ». Malgré la parution de quelques nouvelles et histoires de SF de temps en temps dans les principaux magazines comme « **The Strand** » et « **Pearson's Magazine** », il était presque impossible à des écrivains de SF de placer leurs nouvelles, et ceux-ci se faisaient publier sur le marché américain. Les fans anglais durent attendre 1934, date à laquelle apparût « **Scoop** », un hebdomadaire qui portait en sous-titre : « **A Story-paper of To-morrow** ». Il eut 20 numéros entre février et juin de la même année, puis cessa. De mars 1936 à janvier 1939 parût le premier fanzine anglais : « **Novæ Terræ** » qui allait être plus tard le point de départ du fameux « **New Worlds** ». Walter Gillings essaya en vain d'intéresser des éditeurs à un zine de SF entièrement anglais, et ses efforts furent couronnés de succès grâce à Newnes qui publia trois numéros de « **Fantasy Magazine** » en juillet 1938, mars et juin 1939. John Carnell, Walter Gillings, Arthur C. Clarke (tout juste sorti du collège à cette époque) fondèrent en 1937 la SFL (SF League) à Leeds, qui se modifia plus tard en « **SF Association** », regroupant de nombreux fans et les rares écrivains professionnels tels que Vargo Statten (J.R. Fearn). Quand M.K. Hanson à Leicester abandonna son fanzine « **Novæ Terræ** » en 1939, la SFA prit la suite et c'est alors que débuta réellement la première édition de « **New Worlds** ». Ils songèrent alors à en faire un magazine officiel imprimé. La seconde guerre mondiale interrompit tous leurs projets, mais par la suite Carnell contacta les éditions « Pendulum » et le projet prit forme. Carnell se trouva bientôt inondé de manuscrits, peu d'entre eux étant à son goût. C'est en juillet 1946 que le premier numéro de « **New Worlds** » (plus tard « **New Worlds SF** ») parût. On y découvrit, entre autres, des nouvelles de W.F. Temple, J.R. Fearn. Après le numéro 3 (Octobre 1947), vendu pourtant à plus de 3.000 exemplaires, Pendulum suspendit la publication. Alors Carnell, Gillings, John Beynon Harris (mieux connu sous le nom de John Wyndham, mort l'année dernière), G. Ken Chapman et Frank Cooper se réunirent et en 1948 lancèrent les « **Nova Publications** ». « **New Worlds** » allait reparaître régulièrement, édité par John Carnell, pendant 18 ans. En Juillet 1950, un autre magazine fit son apparition, « **Science Fantasy** », bi-mensuel, qui dura 81 numéros. Nova publia aussi 32 numéros de « **SF Adventures** » à partir de 1958 et la longue série des « **Nova SF Novels** » qui constituèrent les premières éditions anglaises de romans classiques de SF américains et également des romans anglais originaux. Au début des années 50, les éditeurs anglais constatèrent que la SF était devenue un genre respectable aux U.S.A., et Sidgwick et Jackson firent paraître trois romans d'A.C. Clarke qui furent des succès, et la SF commença à se développer régulièrement. Il faut également noter la création du Club du Livre de SF anglais (qui existe encore et publie chaque mois un ouvrage de SF). Au début des années 60, le S.F.B.C. avait plus de 4.000 membres dans le monde entier. En 1958, à Kettering naquit la B.S.F.A. (British SF Association) avec leur club « **Vector** » qui, après 2 ans, comptait plus de 200 membres et en novembre 1967, devint une « Company Ltd ». Les années 50 furent l'âge d'or des magazines anglais : « **Future** », « **Futuristic Science** », « **Nebula** » (41 numéros), « **Wonders of Spaceways** », « **SF Fortnightly** », « **SF Monthly** », « **Authentic SF** », « **Tales of to-morrow** », « **Tops in SF** », « **Tales of Wonder** ». « **Vargo Statten SF Magazine** », et beaucoup d'autres, plus les éditions anglaises de « **Galaxy** », « **If** », « **Astounding** », « **Dynamic SF** », « **Fantastic** », « **Fantastic Adventures** », « **Fantastic Novels** », « **Fantastic Science Thriller** », « **F & SF** », « **Original SF Stories** », « **Planet Stories** », « **SF Quaterly** », Space SF », « **Spaceway** », « **Super Science Stories** », « **Thrilling Wonder** », « **Amazing Science Stories** », « **Cosmic SF** », « **Amazing Adventures** », etc... En 1960, un arrêt brutal se produisit dans le dé-

veloppement de la SF, dû principalement au fait que la qualité des œuvres était devenue très médiocre. « **Nova** » disparut en 1963 et une autre firme, Robert & Vinters prit la suite. **« Science Fantasy »** devint **« Impulse SF »**, dura 12 numéros et cessa. John Carnell avait démissionné comme éditeur de **« New Worlds »**, mais il intéressa « **Corgi Books** » à un nouveau projet, une série intitulée **« New Writers in SF »**, anthologie trimestrielle d'histoires originales de SF écrites spécialement pour la série. Celle-ci fit paraître les meilleurs écrits de SF, aussi bien classiques que nouvelle vague. Michæl Moorcock reprit **« New Worlds »**, le défendant ardemment. Par la suite, les droits furent vendus à une autre société. **« New Worlds »** n'est plus maintenant un véritable magazine de SF, mais regroupe toute la nouvelle vague de la fiction spéculative qui parfois pourrait ressembler aux folles productions d'un esprit dérangé, mais qui sera peut-être la littérature de demain, recherchant de nouveaux mondes de fiction, sans aucune barrière. Il a fait connaître certaines œuvres d'auteurs célèbres comme Aldiss (« An Age »), et Spinrad (« Bug Jack Barron »). **« New Worlds »**, qui en est à son 190ᵉ numéro, est un magazine de combat qui a survécu depuis 24 ans. Walter Gillings a essayé de faire revivre son ancien fanzine avec **« Cosmos SF »** et **« Fantasy Review »**, qui cessèrent après 3 numéros à la suite d'une vente médiocre. Il n'a pas renoncé et édite maintenant : **« Cosmos »**, le seul magazine au monde tapé à la machine ! L'année dernière, un nouveau groupe a fait son apparition : le **« Ronald E. Graham Group »**, venant d'Australie, qui a créé un magazine entièrement nouveau, imprimé sur du papier de qualité : **« Vision of To-Morrow »**, édité par J.R. Fearn et Philipp Harbottle. Ce magazine a publié quelques histoires tout à fait exceptionnelles, et en est à son sixième numéro. Il faut noter la série d'articles de Walter Gillings « The Impatient Dreams » que l'on trouve dans chaque numéro et qui concerne la naissance et le développement du fandom anglais. La SF anglaise est devenue importante. Il est presque inutile de mentionner les noms des « grands » du genre, tant ils sont connus : Aldiss, Ballard, Blish, Brunner, dont le colossal « Stand on Zanzibar » a obtenu le Hugo l'année dernière.

Eddy Bertin

U.R.S.S. :

LA S.F. A VOL DE SPOUTNIK

On m'a demandé un aperçu sur la SF soviétique. Dans un pays où la lecture est une passion, la situation du genre qui nous est cher est éclatante. Les revues les plus sérieuses (les officiels, tel qu'IZVESTIYA) font paraître des nouvelles et des études sur la SF. Elles publient aussi le courrier : un lecteur Sibérien se plaint « d'avoir fait la queue depuis 6 heures du matin pour avoir son magazine préféré de SF — et lorsque son tour fût arrivé, naturellement, il n'y avait plus un seul exemplaire ». Quand on pense aux matins glacés de la Sibérie... Les tirages sont énormes : on réédite A. TOLSTOI (le deuxième du nom) ; un inconnu ici, BELOV, tire à 5 millions d'exemplaires. D'autre part, l'éventail des amateurs du genre est large : « les pionniers » (louveteaux soviétiques) s'y plaisent, mais TITOV, NIKOLAEV, POPOVITCH sont de grands lecteurs de SF ; exigeants, ils n'admettraient pas « l'astronef à la grenadine »; d'ailleurs un récent congrès de SF à MOSCOU a prévenu les auteurs qu'ils auraient affaire « aux lecteurs mieux renseignés qu'eux-mêmes sur les sujets qu'ils traitent ». Enfin, les éditions d'Etat, telles que « ZNANIE » (« la Connaissance ») publient, sous les auspices de LENINE, des recueils, en affirmant « que la vraie science est impensable sans fantaisie, imagination et prévision ».

L'U.R.S.S. avec son immense élan vers le cosmos et l'inconnu serait-elle donc — puisqu'en elle le présent et l'avenir se mêlent d'une façon tangible — le terrain idéal pour la SF ?

Je regrette de le dire : non. Jusqu'ici le genre, en U.R.S.S., a souffert de trois failles ou lacunes. Mais magistrales. S'ouvrant avec K. TSIOLKOVSKY, à la fois écrivain et père de l'astronautique russe, continuant avec EFREMOV et KAZANTSEV, deux savants, **du point de vue** de la science, la SF soviétique est certainement une littérature probe. Il y flotte un vague air à la JULES VERNE (d'ailleurs fort estimé des Russes) : toute idée scientifique servant d'axe au récit (et certaines sont d'une originalité et d'une valeur profondes) est étudiée, détaillée, disséquée. Expliquée surtout — d'où un style trop souvent didactique et désuet. La science passe avant le verbe. Mais le domaine des lettres n'est pas le sien et je ne puis oublier ici l'éblouissante colère de A. POUCHKINE à qui l'on demandait d'écrire un livret d'opéra :

— Soumettre le poète au musicien ? Jamais ! (Et au savant ?...).

Deuxième faiblesse, découlant de celle-ci : il n'est pas facile de dominer le verbe. Il s'échappe par une issue inattendue et très slave : la poésie. Mais c'est rarement une réussite. Le lyrisme (probablement sincère) des auteurs n'est pas au niveau de leur valeur scientifique. Il alourdit ou dilue les récits. Très souvent il est primaire. Un critique quasi-officiel avoue que « la Nébuleuse d'ANDROMEDE » de EFREMOV, œuvre maîtresse du genre, comporte « des tableaux magnifiques, des esquisses hardies, mais les images des héros sont pâles, schématiques et leur langage, malgré les termes fantastiques inclus, fleure l'archaïsme et se révèle saturé de sentimentalité » (A. GROMOVA — LE DOUBLE VISAGE DE L'AVENIR). Soyons francs : cette lacune, le manque de recherche dans la forme, n'est pas le propre de la SF soviétique.

Troisième lacune — la plus grave, peut-être la plus facile à corriger.

Je suis fort ennuyée de contredire certains de mes amis, connaisseurs de la SF soviétique, en affirmant que son défaut principal est une sorte d'optimisme assez inhumain. De commande ? Possible. On accuse l'Occident de présenter l'avenir comme « une série des enfers ». C'est qu'au fond, il est plus facile de peindre les monstres que les anges et l'Enfer de Dante est plus apprécié que son Paradis.

L'Est nous offre, inéluctablement, une perspective d'Edens, peuplés d'êtres parfaits, « d'une morale plus élevée que la nôtre et d'un code d'action plus rigide ». Les Grands Galactiques sont tous « suprêmement gentils », on fait un procès en règle avant de condamner un virus (PROCES DE TANTALUS, V. SAPARINE) et même les machines ne sont pas responsables de leurs erreurs (LE GRAND CID, A. et B. STROUGATSKY). Les méchants, atteints de quelque encéphalite, sont plus à plaindre qu'à blâmer. Mieux : dans OUERA de GENNADIY GOR, l'héroïne qui n'a pas d'âge, se présente sous l'aspect « d'une boulette informe de matière », elle parle — et les héros l'adorent, subjugués. Moi, je veux bien...

Le malheur est que malgré quelques traits d'un humour tendre, tous ces paradis promis sont plus froids et plus ennuyeux que les baraques foraines de SCHECKLEY qui, lui, ne se prend pas au sérieux...

Cependant, l'univers est en constante évolution, la SF aussi. Après les fresques épiques et schématiques d'EFREMOV et les études photographiques de KAZANTSEV, les frères A. et B. STROUGATSKY, DNIEPROV, GRECHNOV (que J. BERGIER présente dans les « Meilleures histoires de la SF soviétique »), E. PARNOV et M. EMTSEV, avec la « Révolte de 30 trillons » (une éblouissante démonstration biologique, mal enveloppée dans un roman réaliste et sentimental), S. GANSOVSKIY, dont le JOUR DE COLERE rivalise, pour l'atmosphère, grise et noire, étouffée, avec les récits de MATHESON, sont les représentants d'une nouvelle vague. On sent chez eux une recherche de la construction et de l'effet. Leurs univers ne sont pas parfaits, « les lendemains qui chantent » promis, restent lointains. Les idées scientifiques paraissent mieux incorporées à la vie, les personnages sont plus vulnérables — donc plus vivants.

Il semble bien que la SF soviétique soit en marche.

I. GAVLONA.

(Principaux ouvrages parus en France : Ivan Efremov : « La Nébuleuse d'Andromède », « Cor Serpentis », « Aux Confins de l'Œcumène » — Le chemin d'Amalthée : nouvelles et récits d'écrivains soviétiques — Un numéro spécial de la revue « Œuvres et Opinions » (Mai 1968) sur la Science-Fiction soviétique).

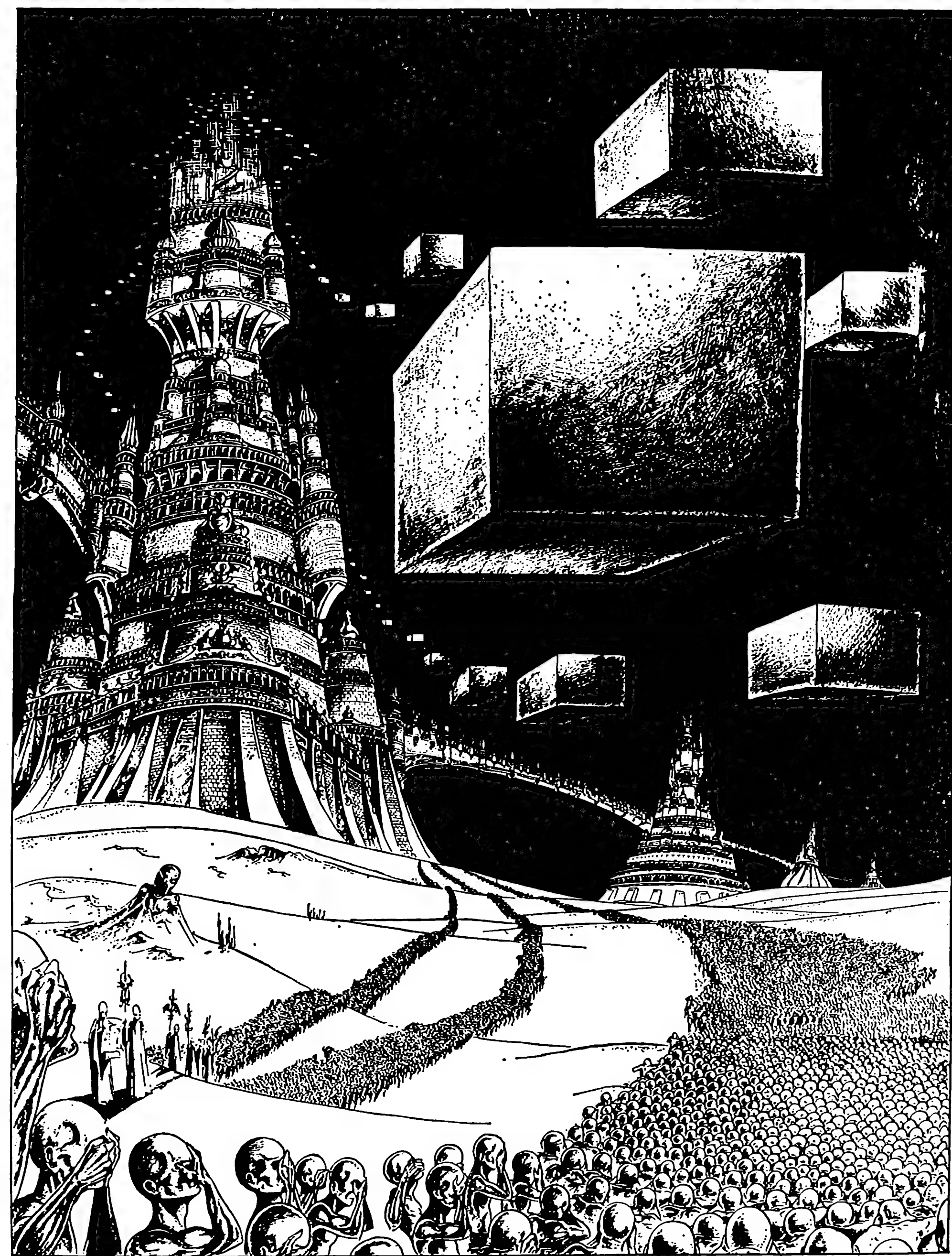
ALLEMAGNE :

LE PHENOMENE PERRY RHODAN

Le Major Perry Rhodan, le puissant Capitaine Clark G. Flipper, le Lieutenant Dr. Eric Manoli et le petit et gros capitaine Reginald Bull, dit Bully, ces quatre hommes forment l'équipage du vaisseau spatial Stardust, en route vers la lune. Tout marche bien jusqu'au moment où leur appareil est détruit par un terrifiant signal, et ils sont forcés d'atterrir sur la lune. Ils y découvrent un vaisseau spatial sphérique provenant d'une civilisation plus ancienne et beaucoup plus avancée. Seuls, deux des occupants sont encore en vie : la « commandante » Thora et un vieux scientifique, Crest, qui est en train de mourir d'une maladie qui détruit sa race, celle des Arkonids, et qui est une forme spéciale du cancer du sang. Bien que n'ayant que mépris pour la race humaine, ils ne peuvent faire autrement que demander son aide pour sauver Crest. Cependant, la découverte du vaisseau spatial étranger sonne le départ d'une course aux armements entre les deux blocs oriental et occidental, et afin d'éviter une guerre nucléaire, Perry Rhodan atterrit dans le désert de Gobi, où il forme « La Troisième Force », un nouveau bloc entre la Russie et les U.S.A.

Nous sommes en été 1961 et le créateur de Perry Rhodan, Clark Darlton (de son vrai nom Walter Ernsting), l'un des plus grands auteurs de SF d'Allemagne, ne pouvait prévoir le succès que cette série allait obtenir par la suite. Les romans de Darlton ont été publiés par Erich Pabel Verlag, à Rastatt, et par Moewig Verlag, à Munich. Quand il contacta Pabel Verlag pour lui proposer l'idée d'un serial qui se prolongerait tout au long avec un même personnage central, l'éditeur refusa prétendant que l'époque du serial était révolue. Darlton s'adressa alors a Moewig, et associé avec K.H. Scheer, un autre auteur de SF allemande parmi les plus lus, (spécialisé plus ou moins dans la SF d'aventures et le space-opéra) ils créèrent enfin « Perry Rhodan, der erbe des Universums ». La série débuta par « Opération Stardust », « The Third Force », « The Radiant Dome », « Finale of the Gods », « Galactic Alert », « The Mutant Corps » et « Invasion from Space ». Naturellement, si ces deux auteurs écrivèrent la plupart des romans de P.R., ils étaient dans l'impossibilité d'en écrire un toutes les deux semaines, si bien que d'autres auteurs furent contactés parmi lesquels W.W. Schols, Kurt Mahr, Kurt Brand (C.R. Munro), et plus récemment H.G. Ewers et Ernst Vlceck.

Perry Rhodan ne resta pas longtemps sur terre ; une autre aventure le conduisit dans le passé et le futur de la terre et de beaucoup d'autres planètes. Dorénavant immortel et à demi surhomme, il devient le leader de l'Empire Galactique. Bien que les aventures de P.R. en soient à leur 460e numéro, ce dernier continue à trouver de nouvelles races et de nouveaux ennemis à combattre, de nouveaux secrets à résoudre. Naturellement, au long de cette série sans fin, P.R. n'est pas toujours le héros central de tous les romans ; on y trouve beaucoup d'autres personnages, certains retournant en quête d'eux-mêmes au sein de l'Empire Galactique. La série est devenue un dictionnaire de SF ; prenez n'importe quel thème : sociétés de robots, immortalité, SF d'humour, SF psychologique et introspective, mutations, space-opéras, tragédie, esprits supérieurs, voyages dans le temps, vous trouverez tout dans P.R. De plus, tous les courants de la littérature sont entremêlés : roman d'aventures, de guerre, de mystère, thriller, roman psychologique et même de théologie. La plupart des fans de P.R. ont entre 12 et 16 ans, mais n'importe quel adulte peut l'apprécier de la même façon. Les nombreux auteurs qui ont contribué à la série présentent des différences intéressantes, pas tel-



Dessin de Philippe Druillet (Elric le Nécromancien)

lement dans le style, mais plutôt dans la manière de traiter leurs sujets : K.H. Scheer écrit des histoires la plupart du temps avec beaucoup d'action ; Clark Darlton préfère des thèmes illustrant les voyages dans le temps avec un sens réel du temps et de l'espace et la place de l'homme dans ce contexte ; Kurt Mahr et H.G. Ewers mélangent l'action rapide avec la super-science, tandis que William Voltz et Kurt Brand prennent un soin particulier à décrire la psychologie des personnages dans l'action. Le succès de P.R. en Allemagne correspond à celui de Doc Savage, Captain Future et Skylark aux U.S.A. au même titre que Batman, Spiderman, The Hulk, Superman, The Flash et autres super-héros. P.R. est un modèle pour les fans de la S.F. allemande, spécialement pour la jeune génération. Immortel, presque invincible, maître d'un Empire Galactique toujours plus grand, et restant malgré tout humain. On a dit que P.R. était l'image d'un nouveau fuhrer aux tendances militaires et fascistes. Je ne pense pas qu'il faille insister sur la stupidité d'un tel argument. Il est l'image de l'Homme, tout homme qui a le courage d'affronter l'univers et de dire : « Je suis Homme. Qui êtes-vous ? ».

Encouragée par le succès de P.R., dont le tirage tourne autour de 300.000 par semaine, sans compter la constante réimpression des premiers numéros, Moewig Verlag a lancé en 1964 une nouvelle série de romans sur P.R., luxueuse et avec d'excellentes couvertures. Celle-ci débuta avec « Planet of the Mock » de Clark Darlton et « The great thinker of Gol » de Kurt Mahr. Chaque mois, un nouveau roman paraît (plus de 70 déjà) avec tous les héros de l'Empire Galactique. Puisque nous parlons des couvertures, il est intéressant de noter que plusieurs d'entre elles furent utilisées ces trois dernières années par les magazines américains « Amazing » et «Fantastic ».

1967 fut l'année du premier film sur P.R. qui fut présenté au festival du film de S.F. de Trieste et dont la sortie eut lieu à Munich le 8 septembre 1967. Le film intitulé « Perry Rhodan — S.O.S. out of space » (en Amérique « Opération Stardust ») fut une coproduction germano-italienne dirigée par Primo Zeglio, avec Ritter Von Theumen comme conseiller technique. Le vaisseau spatial des Arkonids fut créé dans les studios des films Depaolis à Rome, et les scènes sur la lune furent tournées à Tenerife. Le film était interprété par Lang Jeffries, Essy Persson, Pinkas Braun, Ann Smyrner, Joachim Hansen, David Martin et coûta un million de dollars. L'histoire conservait l'esprit des premiers romans de P.R. jusqu'à la création de la Troisième Force, et Rhodan combattait un gang de criminels qui voulaient s'approprier le vaisseau spatial. Un livre fut spécialement édité à cette occasion, illustré avec des photos du film. Mais d'autres changements survinrent en 1967 : Moewig avait abandonné la publication de « Terra Sonderband », une série de romans de poche, après 48 numéros, et elle fit de même avec les deux autres grandes séries : « Terra », qui avait débuté en septembre 1957 par « Nothing can save earth now » (Wolf D. Rohr) et « Non-stop » (Aldiss) et qui avait publié presque tous les auteurs américains, anglais et allemands de S.F. au long des 555 numéros, et « Terra extra », qui débuta en 1964 par « For special use » de K.H. Scheer et « The eternal law » de Darlton et qui s'était spécialisée dans la réédition des classiques ou semi-classiques de la S.F. La série eut 182 numéros. Les « Terra Novels » qui débutèrent par le numéro 100 avec « The dream of the Machine » de Hans Kneifel en août 1965 furent conservées, mais le nom fut modifié en « Moewig Novels S.F. », le plus récent numéro étant le 172 (en réalité 72). Une nouvelle série « Terra Nova » a remplacé l'ancienne « Terra » avec un premier numéro : « Death Gardens of Lyra » de Ernst Vlcek. Plus de 120 numéros sont maintenant parus. A noter également une autre série « Spaceship Orion », créée en 1968 avec « Attack from space » (23 numéros à ce jour). Les space-opéras sont tous écrits (Vlcek étant l'unique exception) par Hans Kneifel et sont basés sur les sept parties du feuilleton télévisé créé par Rolf Honold et W.G. Larren. La dernière expérience de Moewig est une série proche de P.R. mais avec d'autres personnages dont l'immortel Arkonid Atlan comme héros central. Le premier numéro est sorti en octobre 1969 : « The Galactic Syndicate » par K.H. Scheer et le suivant en novembre : « Struggle for Power » également par K.H.S. Cette série est mensuelle et devrait en être au numéro 4.

Mais on ne trouve pas seulement le nom de Perry Rhodan dans les livres. Il existe des cartes à jouer P.R. (plusieurs séries, représentant des détails de couverture de romans et intitulés « central characters », « War space ship », « Aliens », etc...) des jouets P.R., une encyclopédie P.R. publiée par des fans, un récent comic-strip, des boutons P.R. sans compter les milliers de clubs de fans de P.R. qui ont été créés partout.

La France a été le premier pays à publier les aventures de P.R. Les éditions « Fleuve Noir » ont lancé une « hors-série » avec couverture de qualité, en février 1966 avec « Opération Astree ». Ils ont pris l'habitude de publier toujours deux romans de P.R. en un seul volume, assez irrégulièrement, et ont fait paraître jusqu'à ce jour environ 30 à 40 des romans originaux. La Hollande fit de même l'année suivante, où les éditions Born à Assen, commencèrent à publier les romans de la série en 1967. Après seulement 6 numéros, Born laissa tomber la série et Romanpers (Novel Press) d'Amsterdam prit la relève au cours de l'été 1969 et les publia exactement de la même façon que les séries allemandes, deux fois par semaine, avec les couvertures originales et les illustrations intérieures. Ils continuent à l'heure actuelle et en sont au numéro 16.

Puis vinrent les U.S.A. où Gwendayne Ackerman (la femme de Forest Ackerman), traduisit les 140.000 premiers mots pour Ace Books à New-York. Ace adopta le même système qu'en France, publiant deux romans sous un même titre. Ainsi, 1969 vit la publication des trois premiers volumes : « Enterprise Star-

dust » par K.H. Scheer et Walter Ernsting (couplé avec « The Third Force »), « The Radiant Dome », par les mêmes (couplé avec « Finale of the Gods ») et « Galactic Alarm » par Kurt Mahr et W.W. Shols (couplé avec « The Mutant Corps »). Si la série continue avec la même veine, les lecteurs américains peuvent s'attendre aux titres suivants : « Invasion from Space » par Ernsting et Mahr ; « Help for earth », par Shols et Scheer, et « Space Battle in the Wega Sector », par Scheer et Mahr.

Et les autres ? Une fois que P.R. eut atteint le succès que l'on sait, il fallait s'attendre à ce que d'autres éditeurs en tirent parti. Erich Pabel Verlag, à Rastatt, possédait déjà une collection de romans de S.F. qui se vendaient bien intitulée « Utopia », série qui fut lancée en 1953 par Clark Darlton et débuta avec les aventures du héros Jim Parker. Il publia plus tard des anthologies aussi bien que des romans de Fred Pohl, Campbell, Weinbaum, Hubbard, Leinster, Sturgeon, St Clair, Stefan Wul, Stanislas Lem et beaucoup d'autres auteurs allemands, et également la série complète des Captain Future. « Utopia zukunftromne » se poursuivit pendant environ 480 numéros, et la série parallèle « Utopia grosband », 204 numéros. Pabel fit paraître également « Utopia Kriminal » et « Utopia Magazine » (l'organe officiel du club de S.F. allemande en 1955) et les romans de S.F. de Pabel lui-même. Il commença la série des « Mark Powers, Hero of space » avec « Slave Hell of Jupiter » ; Mark Powers et son compagnon Biggy combattent toutes sortes d'ennemis et d'étrangers, sauvent la terre et l'univers de nombreux périls mortels, depuis les armées de robots sans âme jusqu'à la conspiration humaine. Contrairement à P.R. chaque roman faisait un tout. Les premiers livres ne mentionnaient aucun nom d'auteur, mais la plupart, avant que la série ne s'arrête après 48 numéros, furent écrits par Alf Tjörnssen, Jeff Mescalero, H.G. Francis, M.G. Wegener, Axel Nord et W.P. Hofman. Les éditions Bastei, à Bergish Gladbach publièrent en 1967 « Rex Corda, savior of Earth », créé par H.G. Francis et M. Wegener. Le thème : juin 1992 ; la terre est tombée accidentellement au milieu d'un conflit entre deux puissantes races galactiques, Orathon et Lakton. Corda et ses amis essaient autant que possible d'écarter la terre de ce conflit. A noter également, deux autres maisons d'édition, Hallberg S.F. de Verlag Schalter à Deilinghofen et Zauberkreis S.F., de Zauberkreis Verlag à Rastatt, qui s'écartèrent du thème des héros de l'espace. Cependant, Martin Kelter Verlag, à Hambourg, continue sa série, créée par Kurt Brand en 1966 : « Rhen Dark, Road into Space ». Ce sérial est écrit par différents auteurs allemands et, semble-t-il, existe encore, mais n'est pas du tout concurrent de la série P.R. Essayant de résoudre le problème de la surpopulation, la terre lance le vaisseau spatial « Hope » au cours de l'année 2050. Le vaisseau s'écrase sur une planète lointaine et inconnue : Rhen Dark rassemble son nouveau monde et repart vers la terre. Il la retrouve, soumise à une race étrangère, les Géants. Rhen Dark devient le leader de l'Unité, une force qui essayera de libérer la Terre de ses maîtres. Il n'est pas sûr que cette série puisse survivre, car Kelter a déjà fait paraître plusieurs « sammelbande », c'est-à-dire deux ou trois anciens romans de Rhen Dark rassemblés, avec un meilleur prix ; c'est un signe de mauvaise vente et il est très possible (si cela n'est pas encore fait) que Rhen Dark rejoigne bientôt les Jim Parker, Mark Powers et Rex Corda dans l'oubli.

Et peut-être, Perry Rhodan survivra-t-il, comme seul héritier de l'univers de la Science-Fiction allemande.

Eddy BERTIN

ITALIE :

UNE VIE DIFFICILE

La situation actuelle de la SF en Italie est assez paradoxale. On peut la résumer ainsi : il existe un public, des écrivains, mais il manque les moyens de diffusion nécessaires, c'est-à-dire les publications spécialisées. Il faut naturellement séparer la SF étrangère traduite de la production des écrivains italiens. Voyons donc dans l'ordre les composantes de cette situation.

Il est certain qu'à la suite des exploits d'Apollo en 1969, l'intérêt pour la divulgation scientifique et pour la littérature SF s'est considérablement accru chez les gens d'une certaine culture et auprès du grand public. La preuve en est que les ouvrages publiés à cette occasion ont été rapidement épuisés. On peut constater d'autre part que certaines expressions caractéristiques de la SF sont maintenant entrées dans le jargon des journalistes, que les fans de SF ne sont plus considérés comme des fous, que plusieurs personnalités de renom ont osé se déclarer lecteurs de SF, etc... Enfin le succès obtenu auprès du public et de la critique par le film de Kubrick et Clarke : « 2001, l'Odyssée de l'Espace » a contribué aussi à éveiller l'intérêt pour des évènements qui, comme il était facile de prévoir, rentrent déjà dans la « normalité », c'est-à-dire dans la routine de tous les jours.

Malheureusement, en face d'un nombre de lecteurs en constante augmentation désireux de lire soit par passion, soit par simple curiosité, il existe peu de collections spécialisées. La situation actuelle en Italie est la suivante : d'abord « Urania », qui paraît tous les quinze jours chez Mondadori de Milan, dirigée par Carlo Fruttero et Franco Lucentini. C'est la plus ancienne publication du genre, puisque le premier numéro est paru en 1952 et qu'elle en est actuellement à son 540e numéro. Elle se divise en trois rubriques : anthologie de nouvelles, romans, réimpression de vieux numéros. La production est très inégale : les œuvres ne sont souvent traduites que partiellement, il y manque une présentation rédactionnelle et elle ne publie jamais d'auteurs italiens. On y trouve, en outre, des pages réservées aux bandes dessinées : « B.C. » de Hart et « Wizard of it » de Parker et Hart. A l'origine mensuelle et depuis janvier 1970 bimensuelle, voici « Galassia ». Cette collection est éditée par « La Tribuna »

de Plaisance. Elle existe depuis 1960 et publie soit des romans, soit des recueils de nouvelles de SF, avec une sélection beaucoup plus sérieuse que « Urania ». Depuis quelques temps, elle semble avoir de nouveau ouvert ses pages à la production italienne. Le numéro 113 paru le premier mars était en effet une anthologie de onze nouvelles d'auteurs italiens réunis sous le titre de « Destination Homme », et choisies par Vittorio Curtoni, Gianfranco de Turris et Gianni Montanari. Il y a enfin deux autres publications d'un genre particulier. La première est « Nova SF », éditée par « Libra » de Bologne et dirigée par Ugo Malaguri ; c'est un fascicule qui paraît tous les deux mois et qui, à la fois par son prix et par ses dimensions, peut s'apparenter à un livre. Sa vente est limitée aux seuls abonnés, ce qui empêche une plus grande diffusion. « Nova SF » est née en 1967 et une dizaine de numéros sont déjà parus. Elle publie des nouvelles, des contes, des articles et des biographies des principaux auteurs américains, mais pas d'auteurs italiens, sauf les nouvelles qui franchissent la sélection du « Prix Nova ». L'autre est « Oltre il cielo », publiée par les éditions « Esse » et dirigée par l'ingénieur Armando Silvestri. Le nom de cette revue très particulière n'est pas inconnu au-delà des Alpes, certains auront pu lire l'édition française sous le titre de « Au-delà du ciel ». Après deux ans d'interruption, « Oltre il cielo » est réapparu en 1969. Une partie de cette revue est consacrée aux missiles et à l'astronautique et une autre à la SF, avec des nouvelles d'auteurs italiens et une seule étrangère. Elle publie en outre des compte-rendus, des articles, des critiques, des polémiques et une « Petite Encyclopédie de la Science-Fiction ». Paru en 1957, peu de jours avant le lancement du premier spoutnik soviétique, « Oltre il cielo » a maintenant passé le cap des 150 numéros.

Mais il nous faut parler plus précisément des écrivains italiens. Car il est important non pas de savoir si la SF existe en Italie (elle existe comme dans tous les autres pays du monde, surtout par les traductions d'œuvres anglaises et américaines) mais s'il existe une SF italienne.

J'ai dit plus haut que nous avions une SF italienne caractéristique par rapport aux autres SF — française, américaine ou russe — mais que les revues publiant des textes italiens étaient très rares (pratiquement seulement « Oltre il cielo » et, de manière irrégulière, « Galassa »). Cela peut donner l'impression que la SF italienne est inexistante et décourager les auteurs à publier leurs œuvres. Et par conséquent éloigner de la SF les auteurs les plus jeunes.

La SF italienne a toujours eu une vie difficile. Je peux esquisser un historique de la SF italienne à partir des années 1952-1957 (1). Il y eut d'abord « Galassia » éditée à Udine, puis « Mondi Astrali », « Urania » qui publiait des romans de SF italiens signés avec des pseudonymes étrangers, « Scienza Fantastica » qui paraissait à Rome. En plus, il faut noter après la parution de « Oltro il cielo » (1957) et du numéro spécial de « Galassia » dont j'ai parlé plus haut (1969), l'apparition de « Futuro » (1963-1964) revue bimestrielle dirigée par Lino Aldani, Lo Jacono et Raiola, « Interplanet », anthologie paraissant deux fois par an (7 numéros en tout) et enfin « Cosmos », mensuel qui a publié également des romans italiens de SF soit sous le nom de l'auteur soit sous pseudonyme. Il faut aussi signaler les revues qui ont publié des nouvelles de lecteurs : « Academia », dans l'édition italienne de « Galaxy », « Le Martien en chaire » et « SF italienne » dans « Urania ». Dernièrement, on a essayé de lancer une publication spécialisée dans l'horreur avec des auteurs locaux, mais « Shock » (1967) n'est pas allée au-delà de six numéros (2).

La SF italienne est maintenant bien définie. C'est une littérature qui insiste plus sur le fantastique que sur la science, même si l'Italie possède des auteurs ayant une formation scientifique très poussée. Mais ceux-ci ne se préoccupent pas de donner des explications excessivement scientifiques ou de développer des intrigues sur des idées-base étroitement technologiques. Comme dans toutes les SF qui se respectent, nous y trouvons des univers parallèles, des voyages dans l'espace, des machines temporelles, des astronefs, des futurs orwelliens, des robots et des automates, des guerres

atomiques, des planètes mystérieuses, mais chaque chose est décrite d'un point de vue humaniste. La « SF à l'italienne » donne plus d'importance aux personnages qu'à l'intrigue. Les thèmes de fond préférés par les écrivains de SF italiens, en dehors des aspects extérieurs, communs aussi bien aux américains qu'aux français, semblent être ceux d'un univers et d'une humanité considérés comme éléments actifs ou passifs, dans un jeu grandiose qui englobe le tout, sans mettre en question la valeur intrinsèque de celui qui reste le personnage principal : l'homme. Voilà le fil conducteur, mis à part une nouvelle et très intéressante recherche stylistique et une tentative d'introduire une ambiance typiquement italienne, qui apparaît clairement dans la dernière production, c'est-à-dire dans l'anthologie « Destination Homme » de « Galassia » et dans les nouvelles parues dans « Oltre il cielo ». Nous pensons qu'avec cette originalité dans l'intrigue et le langage, bon nombre de ces nouvelles peuvent supporter la comparaison avec les meilleures productions étrangères ; ainsi « Portrait du fils » de Vittorio Curtoni, « Sa Main » de Luigi de Pascalis, « La planète des masques » de Tiberio Guerrini, « Désert Rouge » de Ricardo Leveghi, « Les Harponneurs » de Mauro Miglieruolo, « La Mer Blanche » de Massimo Pandolfi, « A la pêche sur le lac Qunram » de Maurizio Viano, parus dans l'anthologie citée ; « Sciences exactes », d'Antonio Briganti, « Stratagème temporel » de Carla Parsi Bastogi, « Etoile filante » de Ricardo Leveghi, « Deux femmes sur le rivage du Lac » de Vittorio Curtoni, « Petrus Romanus » de Gianfranco de Turris et Pietra Prosperi, « Ceux des tableaux » de Renato Pestrinieri, parus dans « Oltre il cielo ». C'est cette production qui doit nous rendre optimistes pour l'avenir.

GIANFRANCO DE TURRIS
(Traduction : André Lavezzolo)

---

(1) Pour un examen détaillé et plus profond de la S.F. italienne de la période 1952-1964, se reporter à « La Science-Fiction en Italie ». - Fiction spécial No 6 (132 bis) paru en 1964.

(2) Il serait trop long de parler du fandom et des fanzines italiens. Il suffit toutefois de dire qu'ils n'ont pas survécu longtemps. Une dizaine parurent à partir de 1965, dont le plus important était « Oltre le Stelle », un épais fanzine qui publiait des numéraux spéciaux et des traductions de fanzines de tous les pays. Il disparut après 2 ou 3 ans. Actuellement, il n'y a plus de fanzines en Italie.

ESPAGNE :

UNE GRANDE REVUE BEAUCOUP DE PROMESSES

Le fandom espagnol existe depuis quelques années, si l'on peut accorder le nom de fandom à un nombre très réduit de fans, travaillant presque toujours en parfait isolement, éditant, irrégulièrement, mais avec enthousiasme, des fanzines de trois ou quatre pages écrits par une même personne. Chose curieuse : ces fan-éditeurs, qui en toute logique auraient dû aspirer à se grouper, étaient parfaitement contents de travailler en solitaires, et semblaient dédaigner toute idée d'un effort collectif. Ils travaillaient avec acharnement sur leurs ronéos, pour produire un fanzine destiné à des lecteurs bénévoles, modestes et patients qui devaient digérer avec un certain complexe d'infériorité l'œuvre du « génie incompris ».

Cet état de choses dura plusieurs années. Mais les fanzines proliféraient : il y avait « DRONTE », le premier d'entre eux, puis « SOL 3 » et « LE JAUNE D'ŒUF », tous de Luis Vigil, qui est par conséquent le doyen des fan-éditeurs espagnols ; CUTO, dédié au comic, édité à San Sébastian, malheureusement disparu ; « CUENTA ATRAS « (COMPTE A REBOURS) de Carlos Buiza, qui persévère encore ; « PRIMERA FUNDACION », de Jaime Rosal del Castillo, qui en est déjà à la NOVENA FUNDACION; et «BANG !», le fanzine du comic par excellence, édité par Antonio Martin, et dont le dernier numéro a vu le jour récemment.

Mais il faut surtout mentionner la seule revue de science-fiction espagnole : « NUEVA DIMENSION », d'une grande qualité, éditée par Luis Vigil, Domingo Santos et Sébastian Martinez, contenant des nouvelles et des articles et qui paraît bimensuellement. C'est grâce à NUEVA DIMENSION que l'union définitive du fandom espagnol s'est produite. Dans le courrier des lecteurs du dernier numéro de 1968 a été publiée une lettre de Jaime Rosal qui demandait aux fans espagnols de le contacter, dans le but de former un club de science-fiction qui permettrait de canaliser et diriger le fandom espagnol. Plusieurs fans se sont par la suite réunis et les bases pour la formation du club ont été établies. Ainsi est né le « Cercle de Lecteurs d'Anticipation, le C.L.A., ayant son siège à Barcelone. Déjà en janvier 1969 est paru le premier numéro de son organe officiel, le fanzine AD INFINITUM (1), l'œuvre de six ou sept enthousiastes qui ont surmonté tous les obstacles pour fournir aux fans espagnols leur premier effort collectif. Des lettres provenant de tous les coins d'Espagne ont commencé à pleuvoir sur la rédaction du fanzine. En avril, le club comptait une cinquantaine de membres qui envoyaient des nouvelles, des articles, des dessins et, avec un prosélytisme ardent, gagnaient toujours des adeptes pour leur club.

Aussi en avril est parue pour la première fois l'édition anglaise de AD INFINITUM, ce qui a permis au club de contacter des fans étrangers et d'être ainsi connu dans le monde entier.

Le C.L.A. compte aujourd'hui plus de quatre cents membres, et a démontré amplement la vérité de l'axiome : « l'union fait la force ». Le fandom espagnol s'est éveillé de son sommeil, il est actif et vigoureux, et ses adeptes sont chaque jour plus nombreux. Plusieurs membres du C.L.A. se sont eux aussi érigés en fan-éditeurs. Citons le fanzine édité à Santa Cruz de Tenerife par le coordinateur du C.L.A. et quelques amis, « EPSILON ERIDANI », qui promet d'être une intéressante publication ; le fanzine « HOMO SAPIENS », de Jaime Palanà, à Molins de Rey, etc...

En décembre 1969, le C.L.A., avec la collaboration de NUEVA DIMENSION et BANG !, a organisé la première Convention Nationale de

Science-Fiction en Espagne. Elle se déroula à Barcelone et son succès fut concluant ; plus de deux cents personnes y assistèrent, parmi lesquels des écrivains, des éditeurs et des artistes. Il y eut des conférences, une exposition, des séances cinématographiques, des dialogues, et une très belle pièce de théâtre de science-fiction fut représentée, SODOMAQUINA, due à la plume de Carlo Frabetti.

Telle est l'histoire du fandom espagnol ; il ne nous reste qu'à espérer que ces premiers pas contribueront comme nous le désirons tous à l'épanouissement et la maturité de la science fiction espagnole.

Pilar GIRALT

---

(1). — AD INFINITUM est l'organe officiel du « Circulo de Lectores de Anticipacion ». Il est mensuel et édité en deux langues, espagnol et anglais. Il contient des nouvelles d'auteurs espagnols et étrangers, des articles, des critiques de livres et de disques, des rubriques intitulées « Fandom International », « La Gazette de Trantor », « Lettre d'Angleterre » et « Lettre de France », etc... L'abonnement est de 25 francs par an et donne droit à une carte de membre du C.L.A.

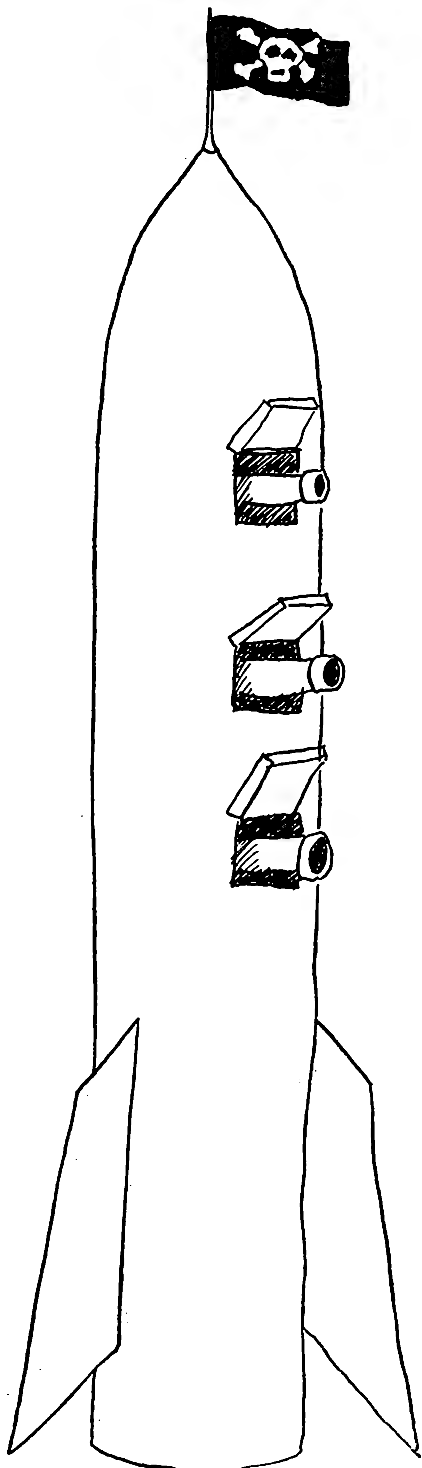
BELGIQUE :

UNE STAGNATION INQUIETANTE

Ainsi que Jacques Van Herp le constatait, voici quelque treize ans, « il est malaisé de dresser un bilan complet de la Science-Fiction en Belgique ». C'est la raison pour laquelle j'ai préféré donner libre cours à quelques réflexions concernant ce genre littéraire assez maltraîté dans nos régions.

La question linguistique, chaque année de plus en plus vive, déchire notre pays de la plus étrange manière. Outre la sécession qu'une dualité de langues impose à la littérature, il faut déplorer un mouvement centrifuge que certains écrivains très importants adoptent, pour leur gloire littéraire. Ainsi, des auteurs d'expression néerlandaise se font régulièrement éditer aux Pays-Bas, alors que des écrivains francophones choisissent la France pour terre d'élection. Qui sait encore que Pierre Louys, Maurice Mæterlinck, Félicien Marceau ou Fernand Crommelynck appartiennent à la littérature belge ? Plus proche des littératures conjecturales, Benoît Becker, auteur de quelques romans à succès dans la série du **Fleuve noir**, a également vu le jour en Belgique. Ce danger d'exil littéraire, Jacques Van Herp le soulignait déjà dans son étude sur la science-fiction en Belgique, malheureusement réservée aux productions de langue française. Moins prudent peut-être, je citerai, à travers toutes mes remarques, tant les auteurs d'expression française que ceux d'expression néerlandaise.

Il est manifeste que la science-fiction, chez nous, ne recueille pas l'estime qu'elle est en droit de réclamer et qu'elle glane un peu partout dans le monde. Quoique non moins maltraité, le fantastique s'impose davantage parmi un public réputé assez froid. Trouver la cause de cette différenciation entre science-fiction et



fantastique dans des tendances du terroir ou dans des différences de psychologie importe assez peu. Un seul fait doit s'imposer : toutes les collections spécialisées qui ont vu le jour en Belgique n'ont connu qu'une carrière des plus éphémères. Je me permets de citer quelques exemples. Vers 1945, l'éditeur Maréchal lançait une série de volume fantastiques qu'il baptisait **Collection Edgar Pœ** (et non pas **Le Corbeau** comme le signale assez étrangement Jacques Van Herp) et qui eut l'honneur de publier **Le Pays sans étoile** de Pierre Very. La collection disparut rapidement, pour des raisons financières, non sans avoir prévu à son programme des œuvres manifestement extraites des littératures internationales. Elle avait eu le temps de faire paraître un authentique roman de science-fiction belge : **L'inconcevable aventure de Jean Duret,** de René Hensenne, dans lequel le protagoniste se trouvait confronté aux problèmes du temps et de la quatrième dimension. De même, le magazine **Anticipation** n'atteignit pas son 20e numéro. Plus proche de nous apparaissent les revues **Utopia** et **Atlanta.** La première fut éditée par les soins d'Albert Van Hageland et publiée par **Le Scorpion,** une des maisons d'édition les plus dynamiques de Belgique. Elle ne connut un succès relatif que pendant deux années. L'intention était pourtant louable : chaque numéro comportait une novelette traduite (parfois par les soins de Van Hageland lui-même) et une petite étude sur la science-fiction due à la plume de Van Hageland ou de son épouse, Madame Lamend. Parmi les traductions, citons un Van Vogt encore inédit en français. La tentative se noya en 1963, après une vingtaine de numéros seulement. Quant à **Atlanta,** son sort semble encore plus tragique.

En quelques années, elle était sans aucun doute devenue la première revue belge de littérature conjecturales. La qualité de ses récits et de ses articles rendent plus incompréhensible sa disparition qui laisse un vide difficile à combler.

Ce vide, plusieurs fanzines s'efforcent à présent de le remplir. Citons à la suite l'un de l'autre **Kosmos, Early Bird, La Chaise électrique, Cosmorama,** etc... Certains de ceux-ci ont déjà disparu après quelques numéros. Les autres tentent de s'imposer. Des noms comme Jacques Van Herp, Michel Feron, Dany De Læt et Serge Bertran, à qui je rends hommage en passant, tentent de hisser la science-fiction au rang de littérature reconnue. La dernière tentative sérieuse, due à Michel Féron, consiste en la création d'un Club de Science-Fiction qui a tenu sa première réunion à Anvers, le 19 Avril, sous la présidence d'Albert Van Hageland. Il ne reste plus qu'à espérer que toutes ces tentatives sympathiques réussiront, non seulement à imposer une revue de littératures parallèles valable, mais encore à convaincre le grand public que fantastique et science-fiction ne sont pas des rebuts de la littérature.

Cette malédiction populaire frappe les écrivains belges capables de produire des œuvres plus que frappantes dans le domaine de la science-fiction. Les auteurs attirés par les littératures conjecturales se contentent, la plupart du temps, de choisir des voies d'expression transversales. Celles-ci peuvent se ramener à deux ; nous allons rapidement les analyser.

LE ROMAN POUR LA JEUNESSE

Un public d'adolescents impose ses freins. Il est impossible, si l'on ne s'adresse pas à des adultes, d'exploiter certains thèmes de science-fiction comme le paradoxe temporel ou les conséquences érotiques d'une civilisation amollissante. La constatation explique sans doute pourquoi la littérature belge de science-fiction connaît tant de lieux communs, comme la fin du monde, exploités jusqu'à en devenir lassants.

Paru en 1916, **l'Ether Alpha** d'Albert Bailly se vit couronner du prix Jules Verne. Le roman, manifestement, s'adressait à un public d'adolescents, de même que **L'Ecolier invisible,** paru dans la même collection. Le second était centré sur une chasse au trésor dans un ancien château, alors que l'autre décrivait l'expédition lunaire des premiers cosmonautes. Au cours des années 1932-1940, l'Abbaye d'Averbode devient la principale productrice, en Belgique, des fascicules hebdomadaires belges pour la jeunesse. Bien entendu, dans ces productions de série courante, le moyen voisine avec le déplorable. Deux auteurs de science-fiction se détachent pourtant de la masse : Sacha Ivanov, et, bien entendu, John Flanders, auteur du **Formidable Secret du Pôle** où il donne le premier rôle à l'ancienne civilisation de Thulé. Lorsque la Bonne Presse cessa ses publications, d'autres fascicules hebdomadaires, à présent oubliés, prirent le relai. **Les aventures du Capitaine Ricardo** et les exploits de **Victor Vincent** ont bercé une partie de ma jeunesse. Certains titres relevaient de la science-fiction, comme **La Mort tombe du ciel** ou **Futura.** On peut même faire remarquer qu'une véritable mode de la science-fiction explosa en Belgique entre 1959 et 1960 (peut-être due au lancement du premier satellite artificiel), puisque la série ne compta pas moins, cette année, de 30 fascicules consacrés au genre.

Outre ces hebdomadaires de valeur plus que discutable, certains auteurs s'illustrèrent non sans talent. Parmi ceux-ci, il faut citer Cor Ria Leeman, auteur de **Terre, année 3000.** L'ouvrage n'est pas dénué de qualités, mais se trouve quelque peu déparé par un certain nombre d'erreurs astronomiques. Avant de s'adonner aux romans médiévaux, Joseph Léopold Vermeiren avait, lui aussi, rédigé quelques romans pour la jeunesse, dont **Vers Mars.** Il reçut le titre de Jules Verne national. Ce titre, A.M. Lamend l'obtint également. Epouse de l'agent littéraire Van Hageland, récemment, entrouvrit sa mémoire pour rendre hommage à Jean Ray, elle est l'auteur de quelques romans de science-fiction plus que rassurants parmi l'absence générale d'œuvres défendables. **La vallée des Rêves** et **L'appel de détresse que lança Jupiter** suffisent à sa célébrité. Le premier roman décrit l'exploration de la planète Mars ; les détails et les personnages comblent d'aise les jeunes gens avides d'évasion : un exposé scientifique valable et sommaire, un savant classique, un assistant non moins classique et un reporter-passager clandestin remporteront toujours leur

succès. L'autre volume semble plus moralisateur ; il met aux prises un peuple aimable, les Jupitériens, martyrisés par leurs voisins, les Saturniens. Les qualités que l'on trouve dans ces intrigues sans prétention font regretter que Madame Lamend ne se soit pas risquée à des ouvrages sérieux. Il faut faire remarquer qu'une de ses intrigues, quelque peu élaguée et remaniée, constitua un petit roman de science-fiction fort défendable.

La tendance contemporaine de la science-fiction, même en langue française, ne semble pas se débarrasser de cette gangue puérile. Seules les séries destinées à la jeunesse recèlent quelques titres purement fantastiques ou d'anticipation. Chacun aura en mémoire les ouvrages de Henri Verne, parus chez Marabout Junior. On peut même se demander si les éditions Gérard acceptent ces ouvrages parce qu'ils parlent de science-fiction ou parce qu'ils sont présentés par Henri Verne, leur « auteur maison ». Le succès des volumes plus classiques, présentés par cette même maison d'édition, permet, pour une fois, une réponse presque optimiste.

Assez paradoxalement, les meilleures intrigues de romans d'anticipation se retrouvent, pour le moment, dans les bandes dessinées. Même si nous voulons passer sous silence les gentillesses de Bob et Bobette (rappelons que W. Wandersteen compose ces séries en langue néerlandaise !) et de Tintin, nous pouvons toujours apprécier quelques intrigues fantastiques de E.P. Jacobs, père de Blake et Mortimer. Les dessins s'approchent d'un réalisme de photographie. Les textes ne manquent pas de qualité, de poésie, parfois. Les intrigues prendraient de l'allure sous forme d'un roman de 250 pages. Plus récent, mais tout aussi soignée, la série de **Luc Orient,** due à la collaboration de Greg et de E. Paape paraît aussi regorger de qualités. Il reste à espérer que le succès de ces bandes dessinées engendrera un intérêt des lecteurs pour les ouvrages plus sérieux.

L'UTOPIE

Il est malaisé de tracer une frontière entre la science-fiction et l'utopie. Peut-on dire que **Brave new World** de Huxley est une utopie alors que **Demain les Chiens** de Simak ou **Les Mémoires du Futur** de Heinlein appartiennent à l'anticipation ? Que dire aussi de **La Cité et les Astres,** de A.C. Clarke, véritable utopie dans sa première partie ? Pour éviter toute discussion, je pose que les deux genres se différencient sur le seul point de la narration. L'utopie se montre volontiers statique, car son centre d'intérêt porte sur la description de l'homme et de ses réactions, confronté à de nouvelles situations, physiques ou psychologiques. Le roman de science-fiction, lui, ne décrit que pour servir le déroulement d'une action. L'un appartient à la veine du roman philosophique transporté dans le temps ; l'autre conserve intacte la narration dans des décors et des régimes politiques nouveaux. Bien entendu, comme dans le roman de Clarke cité plus haut ou comme dans **Le monde des A,** de Van Vogt, les deux tendances peuvent s'unir très intimement.

Il est d'usage de faire remonter le roman de science-fiction belge à un œuvre anonyme de la renaissance : **Vergilius,** paru en 1525. Il s'agit, comme dans tous les problèmes de sources, d'un lointain ancêtre qui ne s'apparente au fantastique que par quelques traits psychologiques du protagoniste. Deux siècles plus tard, la production de science-fiction en langue néerlandaise nage dans l'utopie. Citons **Het Jaar tœkomende 3000** de Arend Fokke Simonsz (1792) et, surtout, le joli plagiat **Holland in het jaar 2440** qu'Elisabeth Wolff a manifestement emprunté à Louis-Sébastien Mercier. Il serait possible, mais inutile, de poursuivre l'énumération de toutes les utopies des XVIII[e] XIX[e] et XX[e] siècles.

Alors que l'Angleterre, l'Amérique et même la France purent, dès les premières années de ce siècle, séparer nettement utopie et science-fiction, du moins en esprit sinon en acte, la Belgique paraît encore mêlée volontairement les deux genres. Notre voisine, la Hollande, s'empresse de nous imiter, d'ailleurs. **Opstaan op Zaterdag (Le lever du samedi)** de J.G. Toonder (1966) reprend, en pire, les thèmes principaux de **1984,** de Orwell et de **Nous autres,** d'Evgen Zamiatin. La Belgique en fait autant. **Nouveau Voyage en Utopie,** de Jean Versou, se situe nettement dans la lignée générale ; l'auteur se contente d'ailleurs de prôner un retour béat au communisme primitif. Franz Buyens, lui, se préoccupe surtout du devenir de la race humaine ; son roman **Après nous les monstres** laisse assez peu de place à l'espoir. Enfin, Gust Van Brussel, avec **L'Anneau** (1969) offre à la Belgique une des plus belles utopies européennes qui peut soutenir la comparaison avec les classiques du genre. La lune vient d'éclater et forme un anneau autour de la terre qu'elle menace d'étouffer. Diverses intrigues et diverses hésitations rendent la catastrophe inévitable. Toute la technique que l'humain aura réussi à acquérir restera vaine à cause des haines psychologiques inhérentes à la race. En fin de compte, la science de l'homme finit par l'étouffer, comme le symbolise parfaitement cet anneau menaçant. Le simple résumé de l'intrigue met déjà en valeur, non la narration du roman, mais bien l'idée de l'auteur qui veut faire de son œuvre un avertissement. Les grands utopistes ne se sont-ils pas servis de leurs écrits pour avertir l'homme de sa dégradation ? Je gage que le roman de Gust Van Brussel, actuellement en cours de traduction, se hissera très rapidement à la place qu'il doit occuper.

CONCLUSION

M'accusera-t-on, au bout de ces quelques réflexions, de pessimisme ? Je le crois et pourtant je ne pense pas avoir, à plaisir, noirci une situation inquiétante. Dans une de ses études, Albert Van Hageland affirmait que la science-fiction se porte bien, en Flandres. Je me permets de me montrer un rien plus réservé.

Certes, il existe, en Belgique, quelques contes fort honorables qui rendent hommage au genre. Il suffit de découvrir les récits d'anticipation jaillis de la plume de Hubert Lampo, de Roger d'Exsteyl ou de Marcel Thiry (qui se heurte à



Dessin de Robert Boujossy

René Barjavel dans sa solution au problème des paradoxes temporels), mais ils demeurent des auteurs occasionnels de la science-fiction. Dans les pays anglo-saxons, il n'est pas rare de découvrir des écrivains qui ne vivent que par leurs récits de littératures conjecturales. Le cas se produit aussi en France, même si les romans sont souvent médiocres. En Belgique, la science-fiction reste un sport auquel on se livre sous le manteau. Si encore cette hypocrisie engendrait des chefs-d'œuvre, je ne me plaindrais pas.

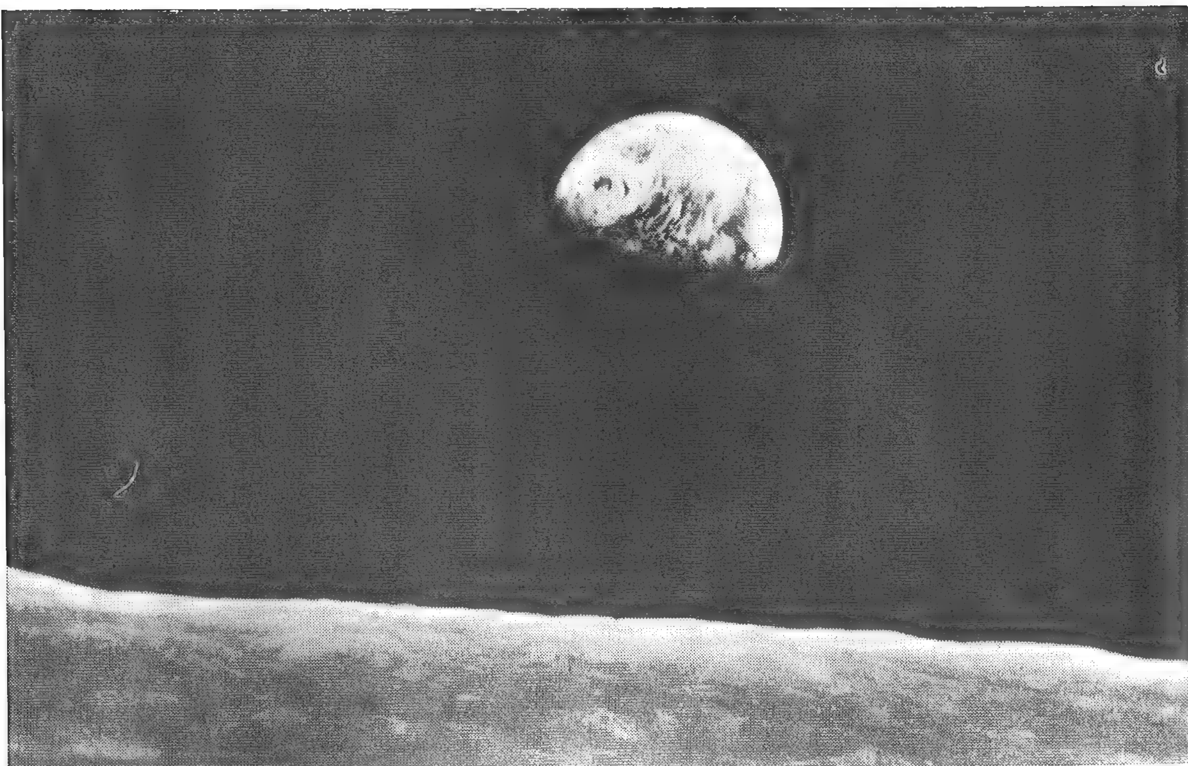
La qualité des écrivains belges ne constitue pas un problème. Seule, je crois, la mauvaise réputation dont jouit la science-fiction en Belgique empêche des écrivains de valeur de se consacrer à elle. La perfection des œuvres utopiques, par contre — je songe encore à **L'Anneau** — met en valeur le talent et l'imagination des lettres belges. La réputation enviable des contes fantastiques de notre pays suffit à mettre en évidence le désir d'**autre chose** manifesté par les hommes de lettres. A partir du moment où l'opinion publique aura compris que la science-fiction peut comporter autant d'œuvres de qualité que les romans réalistes, nous connaîtrons sans doute des chefs-d'œuvre qui pourront égaler les productions anglo-saxonnes. Cette volte-face de l'opinion est-elle proche ? Je m'en voudrais de jouer aux prophètes après m'être transformé en oiseau de malheur, mais l'effort de quelques groupes littéraires, surtout de langue flamande, me permettrait peut-être d'envisager l'avenir avec moins de pessimisme.

Jacques FINNE.

Pour la sortie du présent numéro consacré à la Science-Fiction, « HORIZONS DU FANTASTIQUE » organise une réunion le mardi 23 juin, à partir de 19 heures, à la librairie LES YEUX FERTILES, 2, rue Danton, Paris (6e), où nous serons heureux de vous accueillir.

Certains textes et interviews sur la S.F., plusieurs nouvelles et critiques de livres n'ayant pu trouver place, par manque d'espace, dans le présent numéro, figureront au sommaire du prochain.

NASA



RENÉ BARJAVEL :

La grande erreur des auteurs de S.F., c'est de décrire des êtres non-humains.



HDF — Qu'est-ce qui vous a amené à choisir la Science-Fiction comme moyen d'expression ?

R.B. — D'abord, je déteste le terme de Science-Fiction et je ne pense pas être un auteur de SF. Ce qui m'a amené à écrire ce que j'appellerais des romans extraordinaires, c'est-à-dire sortant de l'ordinaire, c'est d'abord le fait que je m'en étais nourri dans mon enfance avec ces ancêtres des bandes dessinées qui s'appelaient à l'époque « La jeunesse illustrée », « Les belles images » ou « L'Intrépide ». Il y avait presque toujours dans ces revues une histoire de SF. Puis j'ai découvert Jules Verne, et plus tard Wells. Pour moi, c'est resté ma grande nourriture intellectuelle, beaucoup plus que ce j'ai appris sur les bancs du collège. Le roman classique psychologique m'ennuie aussi bien à la lecture qu'à l'écriture. Quant au nouveau roman, mieux vaut n'en pas parler... Je crois sans aucun doute que la SF, c'est la forme littéraire de l'avenir.

HDF — Est-ce que vous étiez déjà persuadé à l'époque que l'homme irait dans le cosmos ?

R.B. — Non, je ne pensais pas à ça. C'était pour moi de l'aventure possible. Cela dit, certains faits que j'ai décrits se sont plus ou moins réalisés par la suite ; en 1969, il y a eu à New-York le début de « Ravages » (qui fut écrit en 1942) : une demi-journée de panne d'électricité.

JE SUIS UN FABULISTE

HDF — Ce qui vous caractérise, c'est que, contrairement à beaucoup d'auteurs, vous ne décrivez jamais d'êtres qui ne soient pas des êtres humains.

R.B. — La grande erreur des auteurs de SF, c'est de décrire des êtres non-humains parce qu'ils ne peuvent pas les décrire. A moins d'être dans un état second créé par la drogue et d'avoir des visions, et encore, même ces visions là, on les fabrique avec ce que l'on a. L'imagination est une forme de la mémoire, qui est sa limite ; donc on ne peut pas inventer quelque chose qui ne soit pas dans le cerveau ; ça n'existe pas. C'est incroyable de voir les tentatives des auteurs de SF, et des plus grands, pour essayer d'imaginer des extra-terrestres. Ils leur mettent des substituts de pieds ou d'œil, n'importe quoi mais c'est toujours de l'anthropomorphisme, déformé ou pas. Je pense que le jour où nous rencontrerons des extra-terrestres, la stupéfaction sera totale ; ils seront peut-être totalement différents de ce que nous avions imaginé. D'ailleurs, rien ne prouve qu'ils ne soient pas déjà là, inconnaissables. Pensez que nous n'avons que cinq sens : c'est misérable. Imaginez que nous en ayons quarante, regardez ce que serait l'univers ! Nous sommes extrêmement limités. Evidemment, quand je dis limités, je parle de nos moyens ; nous ne le sommes pas dans notre curiosité ; nous pouvons imaginer les dimensions de ce que nous ignorons. Il est certain qu'en utilisant le subconscient, nous pourrions savoir beaucoup plus de chose ; car le subconscient est en rapport avec l'inconnaissable.

HDF — On a dit de la SF qu'elle était parfois l'imagination à l'état libre, brut ou sauvage. Chez vous, elle a un petit côté fleur bleue, moralisateur. En bref, tout se termine bien, pas de pessimisme ou alors c'est une question d'atmosphère, d'entourage ; vos héros se sauvent, se retrouvent eux-mêmes dans un monde où ils sont perdus d'avance. Exemples : « Le diable l'emporte », « Tarendol »...

R.B. — Je crois que je suis dans la ligne des fabulistes. Je raconte une histoire pour en tirer, non pas une morale, mais une moralité. Une moralité pratique qui est une espèce de conclusion logique de l'examen des faits. C'est curieux : vous dites que je suis optimiste alors qu'on me reproche toujours d'être pessimiste. En réalité, j'essaie de sauver mes héros parce que je les aime, ils me font plaisir et puis ils représentent pour moi l'homme. J'aime l'homme aussi et je voudrais bien qu'il se sauve ; je n'en suis pas certain. Il y a une chose qui me fait penser que tout de même il se sauvera, c'est que je crois qu'il est chargé d'une mission.

Ce qui m'a beaucoup frappé, c'est que les biologistes ont découvert il n'y a pas très longtemps que lorsque l'ovule est fécondé, commence à devenir œuf et à se diviser, il met immédiatement de côté tout ce qu'il a reçu des deux cellules qui l'ont composé, tout le bagage héréditaire, pour fabriquer les nouvelles cellules reproductrices°; tout le reste va servir seulement à fabriquer le porteur. Je crois que nous nous transmettons un message. Lequel ? Vers où ? Ça, nous ne le savons pas. Mais il y a là une finalité.

L'AVENIR DU CINEMA : LE LASER

HDF — Vous avez des idées bien à vous sur le cinéma exprimées dans un essai : « cinéma total » (1943). Pouvez-vous nous le résumer ? L'avez-vous renié ? Certaines de ces idées se sont-elles réalisées ?

R.B. — Je n'ai rien renié du tout. Certaines de ces idées sont en train de se réaliser. En particulier, j'ai décrit la crise du cinéma bien avant qu'elle arrive, en disant que la télévision allait le secouer à mort et qu'il ne se sauverait qu'en se confondant avec elle ,ce qui arrivera un jour ou l'autre. Je disais aussi que le grand obstacle au cinéma total, c'était l'écran et la pellicule : je crois que le laser va permettre au cinéma de s'évader de la surface d'arrivée et que l'on pourra mettre au point l'image indépendante en trois dimensions, en relief et en couleurs et se déplaçant dans l'espace. Déjà on arrive à créer sur une plaque photographique un réseau d'interférences et une fois que la plaque est développée, on a une sorte de moire et lorsque l'on reprojette à travers cette moire un laser, on obtient une image dont on peut faire le tour à 180 degrés, l'image se modifiant selon l'endroit où l'on se trouve. Mieux encore, si on fait passer ce réseau de lasers à travers un trou du mur, on obtient l'image complète de ce qu'il y dans la pièce à côté. Et le plus fabuleux : si on brise la plaque en mille morceaux, chaque morceau contient l'image entière. L'invention du laser a détruit tout ce que nous savions sur l'optique.

EINSTEIN SERA DEPASSE

HDF — Finalement, le rêve n'est-il pas réalité ? N'y-a-t-il pas de possibilité qu'il soit impossible ?

R.B. — Non, je ne crois pas. Il n'y a pas de possibilité impossible. C'est une question de temps et de technique. Quand aujourd'hui les romanciers de SF inventent des moyens plus ou moins bizarres pour aller plus vite que la lumière, cela fait hurler les physiciens de fureur, parce qu'ils sont encore englués dans Einstein. Or, Einstein sera dépassé, c'est certain. La science moderne nie l'imagination. Ce qui est mauvais, c'est de nier la possibilité de ce qui n'est pas démontré.

HDF — Parlez-nous des héros de ce monde moderne ? Y en-a-t-il encore ?

R.B. — Ce sont des héros aseptisés. Je pense à Amstrong ; j'ai fait faire son horoscope. C'est presque un horoscope de fonctionnaire. C'est un être rationnel, préparé... L'homme, dans son action, devient une partie de la machine et est dirigé par la machine. Le héros, pour moi, c'est l'homme qui réussit à vivre dans ce monde ; à ne pas être seulement un robot, poussé, tiré, abruti par son travail, puis par les transports, puis par les loisirs. Rester soi-même, c'est cela l'héroïsme.

HDF — Dans la dédicace de « Jour de feu », vous dites : « la faim de justice est plus puissante que la faim de l'amour ; celle-ci inspire les tragédies et suscite les fait divers, celle-là soulève les révolutions ». Ne peut-on pas concilier les deux ?

R.B. — Je ne crois pas. L'amour rend égoïste ; égoïste pour soi ou égoïste à deux. Regardez Tarendol et Marie ; ils traversent la guerre et l'occupation sans s'occuper de rien du tout. Et puis les histoires d'amour ne sont exemplaires que lorsqu'elles sont malheureuses.

HDF — En tant qu'auteur de SF, pouvez-vous nous décrire le visage de l'an 2000°; également la fin du monde ?

R.B. — En l'an 2000, il y aura encore des vieilles villes comme Paris que l'on va agrandir en en faisant des espèces de cancer jusqu'au jour où l'on fera des villes souterraines ou verticales ; la ville horizontale n'existera plus. Le sol, il va falloir le libérer, sinon il va être bientôt recouvert par l'habitation de l'homme. Les villes enterrées seront possibles si on y met de la couleur, de la lumière et les villes verticales seront possibles si on renonce à faire ces tours qui sont des accumulations de boîtes à chapeaux. Le grand architecte de l'avenir, c'est Eiffel ; ce n'est pas le Corbusier. Ce dernier a fabriqué des maisons de 10 étages en ciment, lourdes, mal conçues, tristes. Eiffel a fait une tour de 300 mètres qui pèse moins que le volume d'air qu'elle contient ; c'est d'une légèreté incroyable. L'humanité est actuellement aspirée par les villes qui sont monstrueuses, cancéreuses, alors que le village était une cellule organique, le bourg aussi. Si les hommes, à l'avenir, sont un peu sages, les villes de demain pourront recréer la civilisation des villages. Quand on parle de la fin du monde, je crois qu'on est en train de la fabriquer, par l'empoisonnement de l'environnement, la pollution, etc...

HDF — En fait, on vous dit pessimiste. Vous êtes tout simplement très lucide.

R.B. — Et l'optimisme, c'est de croire en l'homme malgré cela. Ne penser que quelles que soient les catastrophes, l'homme survivra. Le système actuel de la vie est mauvais ; il est basé sur la mort, c'est-à-dire qu'aucun être vivant ne peut survivre s'il ne tue pas. La vie a besoin de la mort pour continuer. Je vois un système possible où la vie se nourrirait directement de l'énergie puisque nous sommes baignés dedans. Recevoir l'énergie de la nature...

HDF — Est-ce que vous pensez que le premier pas sur la lune a provoqué beaucoup de changements à l'intérieur de l'homme ?

R.B. — Non, très peu. Sur peut-être un milliard de gens qui regardaient, s'il y a eu 2 ou 3 personnes de changées, c'est le maximum. Ce n'est déjà pas mal. Je crois que là où se trouve le changement, c'est chez les savants. Il y en a qui se rendent compte qu'ils débou-



De g. à d. : J.-C. de Repper, R. Otahi et René Barjavel

chent sur quelque chose d'extraordinaire, aussi bien dans l'infiniment petit que dans l'infiniment grand ; ils n'ont plus ces espèces de certitudes bornées du scientiste du 19 ᵉ siècle ; Fred Hoyle, par exemple qui a eu l'honnêteté, lorsqu'on a découvert les quasars, ce qui ébranlait sa nouvelle cosmogonie ,de dire : « je me suis trompé ». C'est formidable pour un savant. Des hommes comme Leprince-Ringuet, même Jean Rostand qui me disait récemment que les théories de l'évolutionnisme, on doit se rendre compte qu'on est obligé d'y renoncer ; elles ne tiennent plus debout. Eh bien, de la part d'un rationaliste comme Rostand, c'est extraordinaire.

HDF — De toute façon, au niveau de Fred Hoyle et beaucoup d'autres, l'essentiel est d'être dans la recherche et de pas s'établir définitivement.

R.B. — C'est cela ; c'est avoir un esprit qui cherche et non un esprit qui est certain. Ma philosophie, c'est : je crois que tout est possible et je ne suis sûr de rien.

HDF — Avez-vous quelque chose en préparation ?

R.B. — Actuellement, je retouche « Colomb de la lune » qui va reparaître bientôt et puis j'ai commencé un roman d'après une pièce de théâtre, et ce roman s'appelle « Madame Jonas dans la baleine ». C'est le thème de l'arche enterrée du « Diable l'emporte », avec un tout autre contenu.

HDF — Est-ce que vous vous attendiez au succès de la « Nuit des Temps » ?

R.B. — Non ; j'espérais que ça marcherait bien mais je ne pensais pas que les gens allaient redécouvrir que j'étais vivant.

HDF — Parmi vos ouvrages, quel est celui que vous préférez ?

R.B. — C'est « la Faim du Tigre ». Je donnerais tous les autres pour celui-ci, parce qu'il contient toutes les questions que je pose dans tous mes autres bouquins.

HDF — Lisez-vous beaucoup de livres de SF ?

R.B. — Beaucoup. Pratiquement, je ne lis que cela.

HDF — Pourquoi avez-vous déclaré que vous préfériez Pœ à Lovecraft ?

R.B. — Je n'aime pas Lovecraft. Pour moi, c'est du faux fantastique, fabriqué avec beaucoup de vocabulaire ; c'est toujours la même chose ; c'est très nébuleux, informe.

HDF — Quels sont pour vous les plus grands auteurs de la SF moderne ?

R.B. — Bien sûr, Bradbury ; ses « Chroniques martiennes » sont d'une poésie extraordinaire. J'aime beaucoup les space-opéras de Van Vogt et d'Asimov. Egalement Simak, Blish. Clarke est un peu didactique ; c'est un self-mademan ; il est un peu primaire. Alors qu'Asimov (qui est aussi un grand savant) est bourgeonnant et libre de tous les côtés. Il y a deux livres admirables qui m'ont frappé : « Le Neuf de Pique » de John Amila et le premier ouvrage de l'auteur polonais Stanislas Lem : « Solaris » paru dans Présence du Futur.

HDF — Etes-vous optimiste concernant l'avenir de la SF ?

R.B. — Je crois que maintenant les jeunes s'intéressent follement à la SF. J'en ai eu la preuve récemment où j'ai été sollicité plusieurs fois par des lycées pour discuter SF avec les élèves. D'autre part, le fait le plus caractéristique pour moi, c'est que nous sommes en train de sortir de la catégorie des écrivains maudits. Cela est très important et doit nous rendre optimistes.

(Propos recueillis au magnétophone par J.-C. De Repper, Roger Otahi et Louis Guillon.)

LA SCIENCE-FICTION FRANÇAISE

aperçu historique et critique

claude carme

Dès l'antiquité, l'imagination des hommes s'est exercée sur ce qui pouvait exister au-delà de la Terre, dans les immensités sidérales, et au cours des siècles, à l'encontre des théories officiellement admises, la croyance en la pluralité des mondes habités eut de nombreux adeptes. Il faudrait plusieurs volumes pour faire de ces diverses spéculations et de leur revêtement romanesque un recensement exhaustif, esquissé par Camille Flammarion dans **Les Mondes imaginaires et les mondes réels, voyage pittoresque dans le ciel et revue critique des théories humaines scientifiques et romanesques, anciennes et modernes, sur les habitants des astres** (1865).

Il convient tout d'abord, au risque de répéter une évidence, de dissiper une double équivoque : la Science-Fiction en tant que genre littéraire constitué ayant son langage, ses thèmes et sa dynamique propre, est une création anglosaxonne qui diffère essentiellement de la littérature d'anticipation, laquelle peut se réclamer de Jules Verne comme de son véritable « père ». Mais les « visions » scientifiques » de ce dernier, qui firent d'ailleurs école en France jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale, pâlissent comparées aux délires orchestrés de la littérature américaine, tels qu'ils ont commencé d'apparaître immédiatement avant et après la guerre de 1914-1918, avec Abraham Merritt et Hugo Gernsback, l'inventeur du terme Science-Fiction.

L'Anticipation peut être considérée en un sens comme un « avatar » des voyages imaginaires d'une part, si en honneur dans l'antiquité, et du conte philosophique à intention éthique ou critique (de Lucien de Samosate à Cyrano de Bergerac, Swift et Voltaire). Il faut faire ici une place à part à C. Flammarion, ce grand précurseur, qui participe de diverses tendances, et dont l'humanitarisme utopique et puéril, s'il fait aujourd'hui sourire, est compensé par une générosité de pensée et une ampleur d'imagination dont pourraient encore utilement s'inspirer les modernes théoriciens du devenir cosmique.

Troisième terme de cette progression, la SF procède de l'anticipation ou du « merveilleux scientifique » comme on disait alors. Mais il y a une différence radicale entre le conte philosophique, les voyages imaginaires ou l'utopie et les autres genres : alors que Lucien dans son **Histoire véritable** ou Voltaire dans **Micromégas,** qui ne vivaient pas dans une société industrielle et demeuraient donc étrangers aux concepts sécrétés par icelle, utilisaient un cadre « extra-terrestre » pour fustiger les travers de leurs contemporains, Jules Verne et H.G. Wells par exemple ne se contentent plus d'être des moralistes, mais disent leurs espoirs devant les premiers et encore balbutiants progrès de la science. Ce faisant, ils ouvraient la voie aux écrivains de SF, qui malgré un courant pessimiste d'une sombre lucidité auquel l'évolution du monde moderne semble hélas donner raison, entend se fonder sur la foi en l'indéfinie perfectibilité de l'homme et dans les prodigieux pouvoirs de l'intelligence.

Par ailleurs, si l'on s'aventure, avec toute la prudence requise, sur le terrain de l'analogie et de la filiation littéraire, il y a quelque raison à voir dans la SF l'équivalent, **mutatis mutandis,** des chansons de geste du Moyen Age et particulièrement des romans bretons, en tant que dépassement imaginaire du quotidien. Rigoureusement parlant, et pour satisfaire les puristes, l'équivalent le plus rapproché de cette littérature épique médiévale est **l'heroic fantasy,** sor-



Jean Martin-Bontoux : L'Evasion (collage)

te de « fantastique héroïque » constituant un genre marginal recoupant parfois la SF et dont le seul représentant français est le tandem Charles et Nathalie Henneberg, qui ne compte plus que celle-ci depuis la disparition prématurée du premier.

C'est évidemment une tâche délicate qu'essayer de délimiter les courants, les tendances et les sous-genres qui se sont manifestés au sein de ce prodigieux complexe de la littérature d'imagination allant du fantastique proprement dit à l'**heroic fantasy** et à la SF de stricte obédience. Pour prendre un exemple, il y a tout un parallèle à établir entre les « romans spirites » (Dr. Lucien-Graux : **Initié,** Cabarel : **Dans l'étrange inconnu)** et la SF à trame parapsychologique. Une étude de synthèse — s'appuyant sur l'appareil rigoureux dont s'entoure le critique et l'historien des lettres et procédant selon les méthodes éprouvées de la littérature traditionnelle — reste à faire. Notre propos n'a été ici que de tenter une simple approche de ce phénomène littéraire touchant au domaine français.

A s'en tenir au seul XIXᵉ siècle, un certain nombre d'ouvrages virent alors le jour, bien dépassés aujourd'hui mais témoignant pour l'époque d'une assez belle audace. Parmi les français citons : **Un habitant de la planète Mars,** par Henri de Parville (1865), et **Voyage à Vénus,** par Achille Eyraud (1865). Mais dans ce qui apparaît comme un courant précurseur de l'anticipation et de la SF, c'est au Français Defontenay — qui est véritablement le « grand ancêtre » en la matière — que revient la gloire d'avoir fait œuvre de pionnier en écrivant un roman original, passé inaperçu à l'époque, mentionné par C. Flammarion et redécouvert par Raymond Queneau (in **Cahiers du Sud,** 1949, n° spécial sur **Les petits romantiques).** Le titre en est **Star ou psi de Cassiopée, histoire merveilleuse de l'un des mondes de l'espace — Nature singulière, coutumes, voyages, littérature starienne, poèmes et comédies traduits du starien. Fantasia** (édit Ledoyen, Paris, 1854), et à notre connaissance la seule analyse qui en a été donnée, sans pour autant assurer le succès de l'ouvrage, est due à Théophile Gautier (in **L'art moderne,** 1856). Pour la première fois en effet on trouve dans ce livre original une évocation détaillée, avec une terminologie appropriée, d'un autre système planétaire avec ses habitants et leur mythologie, ses espèces animales et végétales, ses vaisseaux spatiaux, etc. Venu trop tôt, il sombra dans l'oubli le plus complet et il faudra attendre les dernières années du XIXᵉ siècle et le début du XXᵉ pour voir — après Villiers de l'Isle-Adam dans son **Eve Future** (1886) — Gustave Le Rouge, Jean de la Hire et Rosny aîné donner à ce qui n'est encore qu'une littérature d'évasion ses premières lettres de noblesse.

Mais un genre est né qui va se diversifier en de nombreux rameaux, sans qu'il atteigne jamais à la consécration des « gens de goût » (!). Sporadiques, méconnus, oubliés, des romans aux titres éloquents se succèdent :

Jean de la Hire : La roue fulgurante (1907)
H. Gayar : Les Robinsons de la planète Mars [(1908)
Maurice Barrère : La cité du sommeil (1909)
André Mas : Les Allemands sur Vénus
André Mas : Sous leur double soleil les Dry- [méennes chantent
André Mas : Drymea, monde de vierges [(1922)
Antonin Seuhl : La grève des machines (1924)
Bruno-Ruby : Celui qui supprima la mort [(1921)
G. Le Rouge : Le naufragé de l'espace (1927)
etc...

A peu près à cette dernière date, la revue **Sciences et Voyages** publie en feuilleton plusieurs « romans scientifiques » dont :

Guy d'Armen : La Cité de l'Or et de la Lèpre [(1928)
H. Darblin : La horde de monstres (1928)
José Moselli : La guerre des océans (1929)
René Thévenin : Les chasseurs d'hommes [(1929)
René Pujol : La planète invisible (1930)
etc...

Mais dès 1905 la revue **Je sais tout** avait publié un article sur la « littérature fantastique et terrible », consacré à Conan Doyle et H.G. Wells, avec quelques belles illustrations dues à des émules du génial dessinateur Robida.

Plusieurs collections voient le jour jusqu'à la veille de 1940 :

— La plus populaire fut **Grandes Aventures et Voyages Excentriques** (aux éditions Tallandier) qui publia des relations de voyages interplanétaires et des récits basés sur des inventions scientifiques et la découverte de civilisations ignorées dans quelque coin de notre planète, ainsi que des récits d'aventures exotiques. On y trouve nombre d'idées originales, souvent gâtées malheureusement par les faiblesses propres au roman populaire. C'est néanmoins une mine précieuse dont les volumes, introuvables pour la plupart, devraient figurer dans une bibliothèque d'amateur. Citons entre autres :

J. Petithuguenin : Une mission internationale [sur la lune (1933)
H.J. Magog : Les Buveurs d'Océan (1926)
André Star : L'île aérienne
etc...

— D'un niveau plus « littéraire », les éditions Crès publièrent entre autres, à partir de 1919, toute l'œuvre de Maurice Renard.

— Aux éditions Fernand Nathan parut la collection pour enfants **Aventures et Voyages,** où à côté de relations d'explorations figurent des récits interplanétaires ou assimilés, dont certains sont dus à des auteurs français (Tancrède Vallerey : **Un mois sous les mers,** 1933).

— Les éditions Larousse lancèrent en 1927 la série **Contes et romans pour tous,** où l'on trouve notamment :

Henri Allorge : Le grand cataclysme (1929)
E. de Riche : Le raid fantastique (1931)

et plusieurs romans scientifiques d'Henri Bernay :

La pastille mystérieuse
Le scolopendre
L'Homme qui dormit cent ans

Tranchant sur la production populaire par leur qualité littéraire et remarquables à plus d'un titre (d'une part en tant qu' « ancêtres » de la SF et parce qu'ils constituent un exemple unique dans l'œuvre de leurs auteurs qui dans la plupart des cas n'ont pas sacrifié une nouvelle fois au genre) quelques romans parurent avant

la guerre, qui sont depuis devenus des classiques :

Charles Derennes : Le Peuple du Pôle (1907)
Théo Varlet et Octave Jonquel : Les Titans du [ciel (1921) et L'agonie de la terre
Ernest Perrochon : Les hommes frénétiques [(1925)
Claude Farrère : Les condamnés à mort (1921)
Lo Duca : La sphère de platine (1927)

Toujours durant l'entre-deux guerres, plusieurs écrivains se consacrèrent à un type de roman où se mêlent curieusement la veine feuilletonesque, les aventures épiques, les inventions scientifiques et un timide élan vers les astres. Cette littérature d'évasion, inégale certes, préfigure parfois de façon géniale la SF que les Américains, à peu près au même moment et sans qu'il y ait aucune filiation de l'une à l'autre. élaboraient de leur côté pour atteindre aux sommets que l'on sait. Parmi ces auteurs français qui ont tardivement reçu, dans le monde encore neuf des amateurs de « littérature différente », l'hommage qu'ils méritaient, citons les noms de Paul d'Ivoi, Léon Groc, Jacques Spitz, Maurice Renard, Marcel Thiry. Le fait d'ailleurs que tous ces écrivains aient plus ou moins été cantonnés avec quelque mépris dans la littérature « populaire » montre à l'évidence que l'époque n'était nullement sensibilisée à ce type d'expression littéraire, lequel, sous sa forme moderne de SF, rencontre aujourd'hui encore tant de préventions dans les milieux « bien-pensants » de la culture.

Une orientation nouvelle se dessina vers 1940 et dura jusqu'en 1950 à peu près. La producton originale qui vit le jour alors assure la transition entre le merveilleux scientifique d'avant-guerre et la SF d'inspiration pessimiste dont le premier grand modèle fut **Le meilleur des mondes** d'Aldous Huxley (paru en français en 1933). Elle doit ses couleurs sombres aux désastres du conflit en cours puis à la grande peur atomique, qui devait infléchir durablement tant en Amérique qu'en France la littérature utopique et faire succéder un courant « apocalyptique » aux premiers et parfois naïfs espoirs en la science. Les ouvrages les plus significatifs, qui n'eurent d'ailleurs qu'une audience limitée, furent :

Morgin-De Kéan : Le continent maudit (1939)
René Barjavel : Ravage (1943)
R.H. Jacquart : Le dernier couple (1943)
Yves Gandon : Le dernier blanc (1945)
Christophe Paulin : S'il n'en reste qu'un (1946)
Aimé Blanc : Le drame de l'an 3000 (1946)
Jean Bucline : Fabrique d'hommes (1946)
Claude Pearson : La mort atomique (1947)
etc...

De leur côté, dans une veine plus « classique », les éditions Tallandier reprirent une collection populaire, **Univers-Aventures,** qu'illustrèrent notamment Maurice Champagne et G.G. Toudouze. On retrouve ces auteurs, ainsi que le prolifique Jean de la Hire et Arnould Galopin dans des collections pour enfants de « voyages excentriques » et d'aventures planétaires publiées par Dupuis **(Spirou-Collection)** et Albin Michel **(Les Belles Aventures).** D'autres noms apparaissent, toujours après la guerre, dans une série pour enfants publiée par les « Nouvelles Presses Françaises » :

H.G. Viot : La Cité fantastique (1946)
E. Couture : Les rayons M.V. (1947)

cependant que le vulgarisateur scientifique Pierre Devaux écrivait **Uranium** (1946) avant de lancer comme auteur et directeur la collection **Science et Aventure** (édit. Magnard). Par ailleurs, sans jamais atteindre à la longévité et à la notoriété de leurs homologues « classiques », divers prix littéraires sont fondés : Prix Jules Verne, Prix Maurice Renard, Grand Prix du Roman d'Anticipation scientifique...

Un nouveau tournant, décisif celui-là est pris à partir de 1950. Il consacre à la fois la disparition des auteurs et du courant de littérature insolite qui avait proliféré depuis l'aube de ce siècle, et l'apparition en France de la SF au sens strict du terme.

Celle-ci fut en effet découverte à ce moment-là grâce à la publication des toutes premières traductions du genre (exception faite pour **La guerre du Lierre**, de D.H. Keller, parue en 1936) :

Clifford Simak : Demain les chiens
J. Williamson : Les humanoïdes

Vinrent ensuite des revues, au premier rang desquelles se situe **Fiction** (octobre 1953) qui était et est restée l'émanation d'une revue américaine et dont l'appareil critique et documentaire demeure irremplaçable pour la connaissance du genre, laquelle doit beaucoup à Jacques Bergier. Puis **Galaxie** (déc. 1953) et **Satellite** (janvier 1958) suivirent ou précédèrent la parution de plusieurs collections. La plupart furent éphémères et malgré quelques rares bons titres, de qualité fort médiocre :

« Horizons Fantastiques » (1950) - Edit. Le [Sillage
« Visions Futures » (1953) - Edit. de la Flam- [me d'Or
« Science Fiction Suspense », devenu en- [suite « Anticipation » (1959) - Edit. Daniber
« Espions de demain » (1960) - Edit. de l'Ara- [besque
« Science Fiction » (1960) - Edit. Ditis
« Cosmos » - Edit. du Grand Damier
« 2000-Anticipation » (1953) - Edit. Métal

qui publièrent quelques uns des meilleurs titres français, notamment :

Charles Henneberg : La naissance des Dieux
Claude Yelnick : L'homme cette maladie
Yves Dermèze : Le Titan de l'Espace
Y.F.J. Long : Les Atlantes du Ciel

Des revues « sérieuses « - **Esprit** (mai 1953), **Le Mercure de France** (juin 1953), les **Cahiers du Sud** (juin 1953) et **Europe** - consacrèrent un de leurs numéros à ce nouvel article d'importation.

Mais les trois grandes collections qui firent le plus pour la diffusion de la SF furent :

« Le Rayon Fantastique » (Hachette-Gallimard)
« Présence du Futur » (Denoël)
« Anticipation » (Fleuve Noir)

ces deux dernières restant les seules en lice actuellement.

La grande majorité des œuvres publiées par l'ensemble de ces collections furent des traductions de romans américains (exception faite au « Fleuve Noir » qui s'est constitué une « écurie » d'auteurs français), que nous découvrions avec 10 ou 20 ans de retard. Et en dehors de la réédition de quelques classiques, comme

Rosny ou Barjavel, et de quelques auteurs honorables bien qu'inégaux, comme Carsac, Bruss (dont **Et la planète sauta,** paru en 1946, fut un des premiers exemples du genre), Gilles d'Argyre, Steiner et quelques autres, la production française est d'un niveau fort médiocre.

A partir des années 50, la nouvelle génération d'auteurs français qui s'est timidement essayé au genre et qui a adopté un style SF (J. Gaston Vandel, Richard-Bessière, M.A. Rayjean, Maurice Limat, etc...) n'a guère fait que copier maladroitement les modèles américains. Les jeunes auteurs sont loin d'avoir marché sur les traces de leurs devanciers de l'entre-deux-guerres, qui avaient posé les jalons d'une production romanesque dont la SF est, à l'échelle et à l'heure américaine, le prolongement naturel. Et on est obligé de convenir que dans la plupart des cas le résultat a été et continue d'être très inférieur aux grandes œuvres d'Outre-Atlantique. Ils n'ont nullement — le cas de N. et CH. Henneberg mis à part, nous y reviendrons — fait œuvre de créateurs dans ce domaine ni insufflé un sang neuf à un genre possédant une inépuisable dynamique interne, mais sont restés tributaires de thèmes, d'une optique, d'un contexte de référence dont ils ne furent au mieux que de bons imitateurs. Les livres supportant la comparaison avec leurs homologues « made in U.S.A. » demeurent l'exception. Encore faut-il préciser qu'ils se distinguent moins par l'originalité du thème choisi (« tout est dit et l'on vient trop tard... ») qu'en tant que brillants exercices de style et intelligentes variations sur des sujets déjà maintes fois traités. Pour dire les choses nettement, **il n'existe pas** de Science-Fiction française en tant que courant littéraire **autonome et original.** Reconnaissons toutefois que dans ce qui est un **art d'imitation,** à côté d'un fatras énorme de médiocrités, il est quelques ouvrages de qualité. Francis Carsac et Gérard Klein en constituent des exemples, mais il est difficile de citer tous les noms, non par dérobade devant l'obstacle, mais parce qu'en l'occurrence le jugement personnel et le goût de chacun entrent en ligne de compte.

Il est cependant un nom qui figure au tout premier rang et qui mérite une mention particulière. Il s'agit du « cas » Henneberg. Ces deux auteurs — Charles et Nathalie, celle-ci ayant continué avec une belle unité d'inspiration l'œuvre de son mari — ne peuvent être considérés séparément. Aussi est-on fondé à dire qu'on est ici en présence, en dehors de toute prise de position passionnelle, du seul écrivain de SF d'expression française qui ait renouvelé le genre de l'intérieur, qui lui a apporté une dimension inédite, et qui ait fait véritablement, qu'on apprécie ou non le résultat, acte de création, sans pour autant faire école. Cette œuvre inclassable s'inspire autant du légendaire traditionnel que de la SF proprement dite. Henneberg a en quelque sorte recréé à son propre usage, et probablement sans le savoir, le genre encore inédit en français (1) appelé **heroic fantasy,** dans lequel les Anglo-saxons sont une fois encore passés maîtres et qui n'a pas d'équivalents en français ni dans aucune autre langue. On pourrait très sommairement le définir comme une sorte d'opéra fabuleux et d'épopée magique. On doit donc à Henneberg une fresque éclatante et précieuse résolument originale, basée sur un savant mélange des grands thèmes de la mythologie et de la légende des cultures d'Occident, et de ceux de la Science-Fiction. Il a exploité systématiquement et avec une somptuosité inégalée une veine déjà abordée par Jimmy Guieu dans ses meilleurs moments, mais rien ne saurait être comparé à la façon magistrale dont Charles et Nathalie Henneberg ont su déployer les fastes d'une mythologie cosmique dont la littérature française contemporaine ne semble pas prodiguer les exemples

Aussi, abstraction faite de ce phénomène isolé, tous les ouvrages du domaine français parus depuis une vingtaine d'années ne constituent pas un courant **sui generis** et apparaissent comme un simple démarcage de la véritable SF. De celle-ci, ils n'ont ni l'ampleur, ni la densité, ni le déploiement fastueux dans l'imaginaire, ni surtout le réalisme sophistiqué. Ils présentent des qualités et plus encore des défauts communs qui semblent tenir à un certain conditionnement psychologique et culturel. Car nous sommes, nous autres peuples du Vieux Continent, les produits d'une longue évolution historique et littéraire axée sur l'homme vivant dans un milieu donné, à l'échelle d'une portion limitée de notre planète. Ceci étant, il est très difficile pour les auteurs européens de sortir de ce cadre, d'extrapoler, de franchir par l'imagination les bornes de l'immédiat ,d'aller au delà des structures sociales, politiques, affectives, mentales qui déterminent notre existence quotidienne. Conséquence logique, on relève une grave carence de l'imagination chez les quelques écrivains qui se sont essayé à un genre exigeant à la fois un prodigieux don d'invention, une intelligence ouverte, « planétaire », et de solides connaissances dans les sciences humaines (histoire, sociologie, psychologie) et dans les sciences dites exactes (astronomie, électronique, etc...), dont d'ailleurs le développement est tout récent et n'a guère pu influencer les écrivains de « fiction » que dans l'immédiat après-guerre.

Les auteurs américains n'ont pas eu à surmonter ce lourd handicap. Ils étaient placés dans des conditions privilégiées. Peuple neuf, d'histoire et de culture récentes, établi sur un territoire immense comparé aux pays d'Europe, et qui a pris en moins d'un demi-siècle un démarrage foudroyant dans toutes les disciplines scientifiques, ils ont vu d'emblée large et grand. En outre nombre de ces écrivains ont reçu une solide formation scientifique. Or c'est là un tremplin idéal qui favorise l'essor des spéculations fondées sur les récents acquis et les dernières hypothèses de la science, les U.S.A. étant à l'avant-garde dans toutes les disciplines, ce qui explique l'agilité de pensée et le climat mental seuls propices aux grandes fresques futuristes. Ce sont là des conditions privilégiées que n'on pu évidemment réunir les écrivains de la vieille Europe, qui s'essoufflent à la suite des grands maîtres du genre, d'Asimov à Van

---

(1) Probablement plus pour longtemps, grâce aux soins éclairés d'un éditeur parisien.



Dessin de Joël Roche

Vogt, Heinlein, Sturgeon ou Sheckley. Et il est dans la logique du milieu et de son évolution que la SF soit née et ait pareillement prospéré dans un contexte culturel et psychologique idéal.

Ainsi s'explique par ailleurs la réticence que la SF — qui n'est pas encore reconnue, ou à peine, comme un phénomène culturel important et comme le plus significatif de notre temps — rencontre en France, où elle a beaucoup de mal, malgré quelques progrès récents dans ce sens, à être acceptée et valorisée comme telle, en dehors d'un public de lecteurs fervents et d'un cercle étroit de spécialistes dont la plupart se recrutent en dehors des milieux littéraires traditionnels. Le mot de Voltaire est toujours valable : « Le Français n'a pas la tête épique », ce à quoi on peut ajouter : non plus que le goût et le sens de l'insolite. On peut donc tenir pour négligeable, quelques réussites mises à part, l'apport français à la SF depuis les années 50. Il est significatif à cet égard que la louable tentative faite un moment par **Fiction** en publiant un « banc d'essai » des jeunes auteurs se soit soldée par un échec et n'ait pas permis la révélation d'un seul talent ! Faut-il voir en partie dans cette platitude la conséquence inévitable d'un état de fait ne leur ayant rien laissé à inventer ? Ce qui serait alors un phénomène comparable par exemple, toutes proportions gardées, à la dépendance dans laquelle était la sculpture romaine vis-à-vis de la statuaire grecque.

Il n'en reste pas moins que des études particulières devraient être consacrées à la « préhistoire » de la Science-Fiction en France durant ce premier demi-siècle. Car c'est elle qui offre le plus d'intérêt et d'originalité, et il existe un fourmillement de romans (et pratiquement pas de nouvelles, autre élément à considérer) publiés isolément, presque toujours passés inaperçus et qu'ont commencé de redécouvrir pour leurs délices quelques **happy few.** Cette vaste production littéraire marginale est demeurée un courant « maudit » dans notre pays, car contraire au « génie français » qui s'enorgueillit bien hâtivement de briller surtout par le goût du réalisme et de la clarté, en vertu de ce fameux esprit cartésien au nom duquel on a proféré tant de magistraux contresens. Mais quelle que soit la valeur proprement littéraire de ce courant se rattachant à l'anticipation, il fallait au moins en souligner l'importance et reconnaître que les auteurs eurent d'autant plus de mérite d'avoir œuvré en francs-tireurs en s'adonnant à un genre qui avait si mauvaise presse au pays de Balzac et de Zola. On doit à ces précurseurs d'avoir élaboré, en l'absence de tout contexte favorable, une œuvre remarquable à bien des égards, ne serait-ce que par la place occupée par la science dans les intuitions étonnantes de ces explorateurs de l'étrange.

Il reste à espérer que Pierre Versins, notre Forrest Ackerman (précisons pour ceux qui l'ignoreraient encore, **horresco referens !** qu'ils ont réuni l'un et l'autre les deux bibliothèques les plus complètes qui soient, de quoi faire délirer d'envie le moins imaginatif des collectionneurs), fera bientôt paraître une première moûture au moins de l'encyclopédie thématique des auteurs et des œuvres à laquelle il travaille depuis des années.

Dans l'attente de cet irremplaçable monument, nous voici parvenus au terme de ce qui n'est qu'un bien incomplet panorama du courant français de la littérature insolite se rattachant à la Science-Fiction. Il n'était pas possible, redisons-le, de faire tenir en un si court espace une analyse approfondie des origines et de l'évolution des tendances, des thèmes et des auteurs. Nous avons seulement proposé quelques jalons, souligné quelques points critiques et évoqué dans ses très grandes lignes la courbe ascendante d'une aventure littéraire qui est en définitive la seule véritablement moderne, la seule à même de **préparer les esprits,** et c'est une de ses fonctions privilégiées,, aux fabuleux destins qui attendent l'**homo cosmicus** s'il survit aux deuils et aux chaos de l'âge le plus tragique de l'histoire. Les écrivains français ont à leur manière, et avec une belle prodigalité d'invention, joué leur rôle, avant que les auteurs anglo-saxons ne prennent la relève — tarissant chez nous la veine créatrice et ne suscitant plus que d'inégaux émules — dans ce concert des mythes qui ne cesse d'exalter l'imagination humaine depuis, et je demande pardon à La Bruyère d'élargir quelque peu son propos, « depuis qu'ils y a des hommes » et qui rêvent...

Claude CARME

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Etant donné l'impossibilité de citer ne serait-ce que les titres principaux, devenus d'ailleurs d'accès difficile, et devant l'absence d'études d'ensemble, on consultera avec profit les ouvrages suivants, dont les plus récents datent déjà de 1950 :

— Flammarion (Camille) : Les mondes imaginaires et les mondes réels (Ed. de 1905)
— Ananoff (Alexandre) : L'astronautique (Ed. Arthème Fayard - 1950)
— Atkinson (Geoffroy) : The Extraordinary Voyage in French Literature before 1700 (New York, Columbia University Press - 1920)
— Atkinson (Geoffroy) : The Extraordinary Voyage in French Literature from 1700 to 1720 (en anglais, Paris Ed. Edouard Champion - 1922)
— Bridenne (Jean-Jacques) : La littérature française d'imagination scientifique (Paris, Ed. Dassonville - 1950)
— Chapuis (Alfred) : Les automates dans les œuvres d'imagination (Neuchâtel, Suisse, Ed. du Griffon - 1947)
— Musil (C.A.) : La poésie scientifique de 1750 à nos jours ,thèse de doctorat - Paris, Ed. Scientifica - 1918)
— Lichtenberger (André) : Le socialisme au XVIIIe siècle (étude sur les utopies et les voyages imaginaires - Ed. Félix Alcan - 1905)
— Ruyer (Raymond) : L'utopie et les utopies (P.U.F. - 1950)

(Liste partielle établie par Pierre Versins in **Cahiers d'études d'Ailleurs** n° 7 - fév. 1961.)

LA SCIENCE-FICTION EN FRANCE

PUELQUES PERSONNALITES FRANÇAISES ET UN AUTEUR ROUMAIN DU MONDE DE LA S.F. ONT BIEN VOULU REPONDRE A UN QUESTIONNAIRE-TYPE ETABLI PAR NOUS.

Ce sont (par ordre alphabétique) :

ARCADIUS : deux livres au Rayon Fantastique « Planète d'exil » et « La Terre endormie », quelques nouvelles dans « Fiction ». Un long silence, mais il revient vers nous.
Pierre BARBET : Il est Docteur en Pharmacie, a publié un roman au « Rayon Fantastique » : « Vers un avenir perdu », plus une foule d'autres au « Fleuve Noir Anticipation » ou il tient sa place honorablement.
B.-R. BRUSS : L'un des meilleurs auteurs-maison du « Fleuve Noir Anticipation », place qu'il partage également avec Kurt STEINER et quelques autres, une incursion heureuse dans la collection « Angoisse » de même que son ami STEINER. Qui a lu de lui son « Apparition des surhommes » que Jacques Bergier a repris dans sa collection paraissant aux Editions « Rencontre » ?
Francis CARSAC : l'auteur français par excellence de la S.F. Son immense érudition et sa connaissance parfaite des œuvres américaines, son amitié profonde avec des auteurs célèbres de là-bas, lui ont permis de se hisser, dès son premier livre, au niveau des « grands » du genre. Il polit son style, écrit patiemment un livre en deux ou quatre ans, et le sort à coup sûr. Doit être réédité prochainement au C.L.A. Opta. Son dernier livre : « La vermine du lion » au Fleuve Noir Anticipation.

Yves DERMEZE : Ce pseudonyme cache un fécond auteur de romans populaires. La Science-Fiction est un genre qu'il affectionne particulièrement. Quelques livres aux anciennes Editions « Métal », beaucoup en préparation. Il fera sa rentrée prochainement.

Daniel DRODE : Professeur au Havre, auteur de « Surface de la planète », Prix Jules Verne au Rayon Fantastique, quelques nouvelles dans « Fiction » ; fera également sa rentrée bientôt.
Nathalie-Charles HENNEBERG : Continuatrice de l'œuvre de son mari Charles Henneberg (« La Naissance des Dieux »), plusieurs livres au Rayon Fantastique, des nouvelles et un autre livre dans Satellite et Fiction, écrit une suite de « La Plaie », livre qu'elle considère comme le « Guerre et Paix » de la S.F.

Yon HOBANA : Un auteur roumain, découvert dernièrement par « Lunatique », Rédacteur en chef du journal « Scinteià » de Bucarest, admire profondément la S.F. française dans ses expressions écrites anciennes et nouvelles.

Gérard KLEIN : L'un des plus doués parmi les auteurs français de S.F. Des romans à « Présence du Futur » et « Rayon Fantastique », une soixantaine de nouvelles dans « Fiction », feu « Satellite », etc..., des articles de critiques littéraires et la défense de la S.F. dans de grands journaux. Il est passé dernièrement directeur littéraire chez Laffont d'une collection en plein essor.

Maurice LIMAT : Auteur fleuve du « Fleuve Noir Anticipation » où il a écrit déjà une quarantaine de romans, et cela continue. S'est tourné vers la S.F. depuis la publication de « Monsieur Cosmos » en 1956. Pour lui le roman du futur est celui de l'espérance puisqu'il lui permet d'imaginer une humanité plus heureuse parce que plus évoluée.

Jacqueline OSTERRATH : Des nouvelles dans « Fiction » et « Satellite », infatigable Directrice du fanzine « Lunatique » que l'on peut qualifier de plus constant dans la littérature du genre (52 numéros parus depuis Septembre 1963) découvre et fait connaître les auteurs qu'elle aime à ses lecteurs, comme par ex. Pierre GRIPARI.

Max-André RAYJEAN autre auteur du « Fleuve Noir Anticipation ».

Gérard TORCK : Quelques nouvelles dans « Fiction », poète et auteur de S.F. en puissance et déjà accompli, promet beaucoup et ne nous décevra certainement pas.

Et enfin Stéfan WUL : Onze romans au « Fleuve Noir Anticipation » que ses « fans » s'arrachent actuellement. Il a décroché, est dentiste de son état (voir notre article dans H.D.F. N° 5 où Ronny L. Idels le qualifiait comme le plus délirant des auteurs de S.F.)

QUELLE EST VOTRE ŒUVRE LA PLUS MARQUANTE ? CELLE QUI A EU LE PLUS DE SUCCES AUPRES DU PUBLIC DE L'EPOQUE OU MEME DU PUBLIC ACTUEL ?

P BARBET : Difficile à dire puisque le tirage ne dépend que de l'éditeur et marque une constante progression. A mon point de vue : « Evolution magnétique », « Chimères de Séginus », « Grognards d'Eridan », « Agonie de la Voie lactée », « Babel 3.805 », « Les Conquistadores d'Andromède ».

B.-R. BRUSS : Je ne sais vraiment pas quelle est mon œuvre la plus marquante en S.F. La plus appréciée a sans doute été : « Et la planète sauta.. »

F. CARSAC : Je dirais : « La vermine du lion ». C'est celle que j'ai le plus travaillée. Celle qui a eu le plus de succès ? En France, « Ceux de nulle part ». A l'étranger, « Les étrangers du Cosmos ».

Y. DERMEZE : Si l'on juge d'après les ventes, aucune. Je crois qu'aucun de mes romans n'a été vendu à plus de 3 ou 4.000 (pour des « romans d'aventures », c'est maigre !) Pourtant ils ont été traduits en italien, en portuguais, et « Le Titan de l'espace » en outre en... serbocroate. Ça me réchauffe le cœur à défaut du portefeuille.

D. DRODE : Mon roman (unique à ce jour) : « Surface de la planète ». Les critiques ont été résolument pour ou résolument contre. Quant à savoir s'il a eu du succès auprès du public de l'époque... je ne sais pas... il faudrait d'abord définir le mot « succès » et le mot « public ». En dehors de ce livre, j'ai écrit quelques nouvelles. Celle que je préfère est « Dedans », parue dans un fiction spécial.

N.-C. HENNEBERG : Je tiens pour mon œuvre la plus solide « La Plaie », qui n'est que le commencement d'une trilogie. Je ne sais lequel de mes livres a eu le plus de succès. « La naissance des Dieux », en collaboration avec Ch. Henneberg, a fait un certain bruit. Peut-être « La forteresse perdue » et « Le sang des astres » ont-ils plus touché.

Y. HOBANA : « Le meilleur des mondes », « L'avenir a commencé hier » (rétrospective de l'anticipation française de Cyrano de Bergerac à nos jours), « L'âge d'or » (prix de l'Union des Ecrivains).

G. KLEIN : J'ai publié sous mon nom quatre bouquins, deux romans et deux recueils de nouvelles et pas mal d'articles et de contes non encore réunis en volume. J'ai fait aussi de la radio, un peu de cinéma, j'ai failli à plusieurs reprises faire de la télévision. Je ne vois pas bien laquelle de mes œuvres je pourrais désigner comme la plus marquante. La dernière probablement, ou la prochaine ! J'ai un faible pour une nouvelle comme « Avis aux directeurs de Jardins Zoologiques ». Quant au succès, j'aimerais bien connaître l'opinion du public mais je n'ai pas les moyens d'organiser un sondage. Mon étonnement le plus sincère et le plus profond vis-à-vis de mon œuvre est toujours venu du peu d'argent qu'elle m'avait rapporté. En quinze ans de travaux d'écritures, j'ai dû à peu près gagner le salaire annuel d'un cadre très moyen Je ne prétends donc pas être un professionnel. Je crois d'ailleurs qu'il y a très peu d'écrivains professionnels en France. Etre écrivain, ici, c'est un métier de riche.

M. LIMAT : J'en citerai deux : « Le sang vert » et « Moi un robot ».

J.-H. OSTERRATH : La nouvelle « L'arbre rose » avait été classée première à un référendum des lecteurs de « Satellite ». Mais si un fanzine peut être considéré comme une œuvre littéraire, alors c'est « Lunatique » qui obtient le plus de succès et me donne le plus de satisfaction.

M.-A. RAYJEAN : Incontestablement, « Les parias de l'atome », parce que cet ouvrage obtint le Grand Prix de science-fiction en 1957 et que j'abordais une carrière toute neuve.

S. WUL : « Njourk » a plu davantage.

OU EN EST LA SCIENCE-FICTION POUR VOUS : ECRITURES, PENSÉES TRAVAUX DIVERS, ETC... ?

ARCADIUS : J'ai essayé le space-opéra dans un sens symbolique et expressioniste, dans le genre des romans du cycle celte. Je n'ai jamais lu de critique de gens de S.F évoquant le contenu de mes œuvres. Seuls de non-habitués de la S.F. m'en ont parlé ! Le public de S.F. serait-il seulement celui des superproductions hollywoodiennes ? Je le crains, en voyant que la si pénétrante nouvelle d'André Hardellet « Les acteurs » était classée dernière au référendum de « Fiction » ! J'effectue quant à moi un tournant pour éviter le « thème-gadget » et la psychologie conventionnelle. Je continue... en cherchant un éditeur. Il faut aller plus profond. Fuir la cuistrerie néo-académique d'une certaine critique qui a déjà envahi le cinéma, le jazz et le théâtre. La S.F. reste pour moi un des genres les plus riches de notre époque, vraiment sa pensée, très supérieure aux recherches formelles, aux jeux stériles de beaucoup d'autres genres, à leur psychologie de bar et à leur métaphysique de prisunic. La S.F. est un mode d'expression, un genre. Pas une prédiction d'ordinateur. Si une œuvre d'art se démode pour quelque raison que ce soit, c'est qu'elle était mauvaise dès sa parution. Quel imbécile dira que « Les Premiers Hommes dans la Lune » est dépassé par Apollo ?

P. BARBET : La S.F. devient un genre reconnu de tous : preuve en est faite par le sujet posé l'année dernière au baccalauréat, par son apparition à la télévision.
Y. DERMEZE : J'écris 4 à 5 romans de S.F. par an. C'est tout dire.

D. DRODE : Toujours à la première place dans mes préoccupations (lectures, recherches des romans d'anticipation anciens).
N.-C. HENNEBERG : J'écris.

Y. HOBANA : Depuis quelques année, je me suis dédié à la S.F. et j'ai l'intention de poursuivre dans cette voie. Je prépare un « Dictionnaire de l'anticipation », un scénario, un roman, la traduction des œuvres de Cyrano... Pour moi, c'est un genre très vif, très prometteur, capable de s'enrichir perpétuellement avec les conquêtes de la technique littéraire donc toujours moderne. Je crois fermement dans le présent et l'avenir de ce genre.

G. KLEIN : En ce qui me concerne, la S.F. n'a jamais été nulle part. J'écris et je lis ce qui me plait. Il se trouve que pour une bonne part, c'est de la S.F. Certains me considèrent, paraît-il, comme un écrivain spécialisé. Je n'ai jamais eu cette impression.

M. LIMAT : La S.F., genre noble par excellence, négligé en général par les revues dites littéraires, trop occupées depuis une longue tradition à rendre compte d'ouvrages réputés sérieux parce qu'ennuyeux, ou réalistes parce qu'ils racontent la banalité du quotidien, est le moyen total de l'évasion par le livre. Aucune limite à l'imagination de l'auteur. C'est l'envol, la poésie, la libération du rêve. Ce que le dessin animé, qui peut tout réaliser au cinéma, est à l'écran, la S.F. l'est au roman. Aucune entrave ne doit y être apportée, surtout pas des conseillers scientifiques. S'ils sont honnêtes, ils se verront en effet astreints à freiner sans cesse les enthousiasmes de l'auteur : « Ce n'est pas possible », « ce ne sera jamais réalisable », « c'est contraire à telle théorie », etc... On sait depuis quelques années ce que vaut une telle orthodoxie (voir la conquête de la lune, le renouveau de l'étude de la préhistoire, les progrès chimiques et médicaux entre autres). Il y a longtemps que les romanciers ont devancé les « savants » qui les traitaient d'hérétiques.

M.-A. RAYJEAN : Elle n'a pas fini de m'étonner. Car je m'étonne moi-même de l'imagination délirante des romanciers d'anticipation. La S.F. est une mine inépuisable où l'impossible rejoint le fantastique. Elle ouvre des voies diverses qui vont du space-opéra au roman psychologique. Elle va du zéro à l'infini. Elle est enfin d'actualité mais la science pure ne la rattrapera jamais, quoiqu'on en dise. L'imagination galopera toujours plus vite que la technique. La S.F., c'est un peu le défoulement des rêves humains. Les idées « fantastiques » m'ont tellement emballé que j'ai trouvé un exutoire en écrivant des romans d'angoisse. Les deux genres étant parallèles, ils ne se rejoignent pas. Ils ne doivent pas d'ailleurs s'interpénétrer. Sinon comment deviner où est la S.F. et où est le Fantastique ? La S.F. possède ses lettres de noblesse qu'il faut absolument lui conserver. C'est la branche sérieuse, l'ossature. Le reste n'est qu'extrapolation.

S. WUL : La S.F. piétine. Elle est parfois mal écrite (mea culpa) ; quand elle veut penser, elle bêtifie à ras de terre, sauf exceptions.

AVEZ-VOUS DECROCHÉ, OU, AU CONTRAIRE, VU LE RENOUVEAU, L'INTERET ACTUEL POUR CE GENRE DE LITTERATURE, SONGEZ-VOUS A DE NOUVEAUX TRAVAUX, DE NOUVELLES PRODUCTIONS ? REPRENDRE, QUI SAIT, D'ANCIENS REVES ?

P. BARBET : Si j'ai décroché ? Certes, non ! Je termine actuellement mon vingtième roman, 13 ont été publiés, et 4 autres sont achetés.
B.-R. BRUSS : Je n'ai nullement « décroché ». Je pense toujours à d'autres travaux. Revenir à d'anciens rêves n'est pas dans ma nature. Il vaut mieux en avoir de nouveaux.

D. DRODE : Travaux : rien en cours. Un certain nombre de plans et ébauches de nouvelles que je voudrais reprendre, mais quand ?

N.-C. HENNEBERG : Productions nouvelles ? « La jeune fille et les deux villes » paraît, au printemps, dans « Audace ». J'écris le deuxième volume de « La Plaie », « Le Dieu foudroyé », et, à mes moments perdus, un roman fantastique « La Dame aux trois faces ». J'ai donné à « Fiction » trois nouvelles : « La quête psychédélique », « L'Astronaute et la Sirène », « Le combat des Dieux ». Il est vaguement question de téléviser « Les ailes dans la nuit » et « An premier, ère spatiale ».

G. KLEIN : Je n'ai pas l'intention de décrocher. Simplement je m'use, comme disait Vian qui s'y connaissait
J.-H. OSTERRATH : J'ai la ferme intention de continuer à publier « Lunatique ». J'espère continuer mes traductions de S.F. allemande. Je n'ai aucun texte personnel en chantier pour le moment, mon inspiration se portant sur un autre domaine : la peinture — et les scènes de S.F. Il me semble que la S.F., avec un peu de chance, va enfin être reconnue en France comme littérature à part entière. Ce n'est donc pas le moment de « décrocher » !

G. TORCK : Avec le retour en force de la S.F. française, je pense reprendre de vieux rêves, comme un roman d'Héroic Fantasy, ainsi qu'un ensemble de nouvelles qui se présenterait sous forme de saga du temps actuel : le fantastique en H.L.M...

S. WUL : J'ai décroché. Il est possible que je raccroche.

POUVEZ-VOUS NOUS DONNER UNE ANALYSE CRITIQUE OU SYMPATHIQUE DES ŒUVRES PARUES JUSQU'A PRESENT DANS LE MONDE DE LA SCIENCE-FICTION ?

ARCADIUS : Pour mes auteurs préférés, en désordre : l'Américain Leiber, l'Australien Baxter, l'Italien Aldani et, parmi l'étonnante floraison actuelle des peintres et écrivains belges, Térence. Pour les Français, parmi ceux que je n'ai pas rencontré personnellement : Walther, et puis aussi Strinati, J.-P. Torok, réduits au silence. Je veux clore cette liste non limitative par... Marcel Jouhandeau en conseillant la lecture de son « Astaroth » (in « Anthologie du conte fantastique » de Caillois. N.R.F.)

P. BARBET : Personnellement, j'admire beaucoup Arthur C. Clarke, Poul Anderson, Carsac.
B.-R. BRUSS : Cela entraînerait beaucoup trop loin. Il y faudrait un volume. Mais il y a beaucoup d'auteurs de S.F. que j'aime.
Y. DERMEZE : Impossible. Il y en a trop. Et j'ai bon cœur.

N.-C. HENNEBERG : Cela demanderait des volumes. En outre, je n'ai ni le didactisme, ni la pointe de sadisme qu'exige le métier de critique.

G. KLEIN : Cf. mes articles dans « Fiction » ou ailleurs.

J.-H. OSTERRATH : Pourquoi analyser ce que l'on aime d'instinct ? Un amant s'aviserait-il d'autopsier sa maîtresse ?

S. WUL : Je n'ai pas lu grand'chose.

EXISTE-T-IL, A VOTRE AVIS, UNE SCIENCE-FICTION FRANÇAISE ?

P. BARBET : Avec plus de 500 titres parus, cela paraît évident, même si la qualité des œuvres est diverse.

B.-R. BRUSS : Bien sûr, il existe une S.F. française, moins abondante que l'américaine, mais très honorable.
F. CARSAC : Une des caractéristiques de la S.F. française actuelle ? Un certain goût du morbide, que je déteste. Heureusement, pas chez tous ! Un certain pessimisme aussi. Mal justifié. Il est permis d'être pessimiste, mais avec de bonnes raisons.

Y. DERMEZE : Je ne crois pas qu'il existe une S.F. française, pas plus qu'une S.F. anglo-saxonne, ou italienne, ou russe, etc... C'est une forme de littérature internationale. Quels rapports y a-t-il entre Van Vogt, Clarke, Vance ? Chaque auteur traite son sujet suivant son tempérament. Peut-être existe-t-il chez les Français une tendance à poétiser, ou à s'engager dans des monologues intérieurs — mais « Le silence de la terre » n'a-t-il pas été écrit par un Français ? A mon sens, il y a en France autant de « genres de S.F. » que d'auteurs. Et c'est merveilleux. Aux U.S.A., on a souvent tendance, par métier, à couler un récit dans un moule préparé par d'autres.

N.-C. HENNEBERG : Bien sûr que la S.F. française existe. J'ai dû lire, un certain mois, plus de 300 manuscrits... Lorsqu'un genre aussi décrié et qui ne paie pas attire autant de jeunes forces, il existe.

G. KLEIN : Il existe certainement une S.F. française. D'abord, il y a une tradition très riche, très intéressante que les lecteurs d'aujourd'hui ont tendance à négliger parce que la plupart des œuvres sont introuvables. Ensuite, il y a, aujourd'hui même, des auteurs, plus nombreux et plus originaux qu'on ne pense. Mais ils n'ont guère d'espace pour se faire publier, pour apprendre à travailler, progresser. Et ils n'ont aucune chance de devenir professionnels, hors du « Fleuve Noir ». C'est une situation parfaitement débilitante. Les fanzines sont probablement incapables de remédier à cette situation. Ils ne peuvent pas se montrer assez sévères, refuser des textes à un auteur, pour son bien, parce qu'ils ne peuvent pas le payer. Les lecteurs acceptent assez mal, semble-t-il, dans les revues professionnelles, les bancs d'essai inévitables. Les lecteurs sont d'ailleurs extraordinairement difficiles. Ils demandent au fond à tout Français débutant de rivaliser d'emblée avec les champions anglo-saxons qui sont retenus comme étalons. Ils ont de ce fait contribué à rendre problématique, sinon impossible la création d'une revue principalement française.

L'échec de la plus remarquable tentative dans ce domaine, « Satellite », a été caractéristique.

Ses promoteurs ont certainement commis des erreurs mais ils n'ont pas rencontré beaucoup d'appuis. Dans des conditions plutôt plus difficiles, des revues anglaises ont réussi à s'implanter et à tenir. Beaucoup de lecteurs français oublient trop aisément, parce qu'ils l'ignorent, que les premières productions d'un Bradbury ont été épouvantablement mauvaises, qu'il écrivait comme un cochon et qu'il lui a fallu plusieurs années pour se forger un style, que le grand Van Vogt est passé à la S.F. après avoir aligné de la copie pendant une bonne dizaine d'années dans le genre « Histoires vécues », idem pour Simak, que le renommé Heinlein a tatonné pendant au moins une décennie avant d'arriver à l'honnête maîtrise qui, jointe à une imagination fertile, a fait de lui le mieux vendu des écrivains américains. Il y a certainement des écrivains géniaux, comme Radiguet ou Rimbaud ou Matheson ou votre serviteur. Mais pour la plupart, sinon pour ceux-là mêmes, rien ne vaut l'expérience, le travail et l'effort. Un Anglais comme John Brunner, qui est en train de devenir un des plus grands écrivains de sa génération, S.F ou pas S.F., a der-



Dessin de Philippe Druillet (Lone Sloane, le trône du Dieu Noir)

rière lui quelques trente romans. Maintenant, il sait taper à la machine.

M. LIMAT : Une S.F. française ? Poser la question, c'est la résoudre. Faut-il rappeler Jules Verne, Robida, Gustave Le Rouge, Jean de la Hire, Maurice Renard, Jacques Spitz, R.-M. de Nizerolles (alias Marcel Priollet), qui publia 106 épisodes de ses « Aventuriers du ciel » ? Et Max-André Dazergues, dont « L'île aérienne » est particulièrement prophétique ? Et à présent ? Outre le grand Barjavel, pensons au subtil ésotériste Jimmy Guieu, à Richard Bessière, à B.-R Bruss, à Kurt Steiner...

J.-H. OSTERRATH : Oui, il existe une S.F. française. Et qui ne demanderait qu'à s'épanouir si elle trouvait des débouchés.

M.-A. RAYJEAN : Je vais vous faire une réponse de Normand. Oui, les auteurs français existent ! Il y en a de bons et de mauvais, mais ils se manifestent incontestablement par leur production. Mais si vous faites allusion à l'origine profonde de la S.F., non, elle serait plutôt d'essence, d'inspiration américaine. Comme le roman policier est anglo-saxon ! Les premiers auteurs se sont inspirés de leurs collègues américains. Les élèves copient toujours les Maîtres ! Et puis, lentement, la S.F. française s'est dépouillée de ce plagiat. Elle est devenue adulte, s'est épanouie et possède maintenant sa propre inspiration. Elle se « personnalise » et c'est excellent pour sa santé. La preuve en est qu'elle atteint des tirages très honnêtes dans le domaine de l'édition, tirages qui ne cessent d'augmenter régulièrement et qu'envieraient certains auteurs de prix littéraires. Pour qu'elle soit viable, il faut qu'elle soit populaire. C'est le secret des collections actuelles, comme celles du « Fleuve Noir », qui fait un gros effort en faveur de la S.F. française.

G. TORCK : Je ne pense pas qu'on puisse parler d'une S.F. française ou même européenne. La S.F., comme le roman policier « thriller », placée dans le contexte américain, se reconnaît immédiatement car il existe une unité de ton, de vision, malgré et peut-être surtout à cause de la multiplicité des talents, qui ne trompe pas les amateurs. La S. F. française n'est pas « une », mais elle souffre surtout d'une dispersion des talents et du manque d'intérêt des lecteurs.

S. WUL : Bien sûr.

Y A-T-IL EU UN AGE D'OR DE LA SCIENCE-FICTION FRANÇAISE ? VA-T-IL REVENIR ?

P. BARBET : Il y a eu Jules Verne, un précédent marquant ! Depuis, les auteurs ont été un peu écrasés par sa personnalité. Le niveau actuel me paraît bon.

B.-R. BRUSS : Je ne sais pas. Il y a eu de bons auteurs qui, dans l'ensemble, continuent de l'être.

F. CARSAC : Oui, il y a eu un âge d'or de la S.F. française. Il va de 1900 à 1934 environ. Voir Rosny, Pérochon (« Les hommes frénétiques »), R. Thévenin (« Les chasseurs d'hommes »), Théo Varlet, etc... Et, pourquoi pas, Léon Groc. Depuis, il y a eu Jacques Spitz (qui s'est laissé manger par le Khanular), Barjavel (qui écrit admirablement bien de la mauvaise anti-science-fiction). Parmi les « jeunes », certains ont du talent, mais généralement pas assez de connaissances scientifiques pour sonner « vrai ». Il n'y a pas de raison que de bons écrivains de S.F. ne puissent exister en France. Mais je ne crois pas qu'ils seront jamais nombreux. Cependant, qui m'a influencé ? Wells, Rosny aîné. Chez les étrangers, Poul Anderson. Mais pas Jules Verne.

Y. DERMEZE : Non. Pour qu'il y ait âge d'or, il faut, en même temps, beaucoup de Maîtres.

D. DRODE : Oui, du temps de Wul, Klein, Ehrwein, Battin, Versins, Carsac, etc...

N.-C. HENNEBERG : L'âge d'or ? Je ne m'en suis pas aperçue. Alors, il peut revenir.

Y. HOBANA : L'âge d'or de la S.F. française, c'est une réalité que je connais relativement bien. Dans mon livre : « L'avenir a commencé hier », j'ai cherché à démontrer que le 19[e] siècle a vu la supériorité absolue de l'esprit anticipateur illustré par Jules Verne, Robida, J.-H. Rosny aîné, Eugène Mouton, Jules Lermina, Villiers de l'Isle-Adam, Henri de Graffigny, etc... Et cet âge d'or a continué à resplendir dans la première moitié du 20[e] siècle, par la plume de Gustave Le Rouge, Maurice Renard, Léon Groc, René Barjavel. Et j'omets les franc-tireurs : Apollinaire, Jarry, Mac Orlan, Farrère, Maurois... On peut espérer qu'il y aura encore une période aussi féconde, sur la base des œuvres contemporaines que j'ai lu. Mais pour cela, il faudrait prendre un peu de distance vis-à-vis de la littérature américaine, comme le fait, par exemple, Barjavel, dans son dernier roman « La Nuit des Temps ». Il est vrai que, dans ce cas, il y a une splendide continuité, depuis « Ravage ».

G. KLEIN : S'il y a eu un âge d'or de la S.F. française, ça a été entre 1900 et 1925 à peu près. Il y a eu un léger renouveau au début des années 50 quand une revue, « Fiction », et plusieurs collections ont entr'ouvert leurs pages à des écrivains français. Mais quand on fait le compte, on ne dépasse pas le niveau de la révélation de quelques brillantes individualités, Carsac, Henneberg, Curval, Sternberg, Wul, Sériel, Steiner, plus quelques autres qui ont mal franchi le cap du premier bouquin. J'en oublie certainement, mais on a l'impression que le mélange n'a pas vraiment pris. Ces gens, qui étaient doués, sont restés isolés, ils n'ont pas fait école, ils ne se sont pas copiés les uns sur les autres, ce qui est très sain. L'illusion de

l'âge d'or vient peut-être de ce qu'il y a eu, un temps, un petit groupe très solide et très actif. Le mérite d'avoir su le réunir et l'animer revient presque entièrement à une femme extrêmement intelligente, Valérie Schmidt, qui disposait alors d'une librairie spécialisée, La Balance, puis l'Atome. C'est là que se sont nouées des amitiés solides qui ont pour la plupart résisté, entre des gens comme Jacques Bergier, Sternberg, Curval, Versins, Stephen Spriel, Dorémieux, etc... On a pu croire un moment que la revue « Fiction » deviendrait l'organe de ce groupe. Mais il n'a pas vraiment résisté à la disparition de l'Atome première manière. La deuxième catastrophe pour la S.F. française a été la disparition du Rayon Fantastique. C'était la seule collection qui permettait vraiment à un débutant doué de faire, dans des conditions financièrement peu satisfaisantes mais intellectuellement honorables, ses preuves. « Présence du Futur » a publié beaucoup de Français, je puis en témoigner, mais en cherchant peut-être un peu trop la valeur sûre, l'écrivain déjà confirmé qui n'avait pas grand' chose à attendre d'une consécration en S.F. Puisse la publication d'Andrevon amorcer ou annoncer un virage. Je crois très sincèrement que la S.F. ne trouvera en France son véritable public que lorsqu'il existera une cohorte d'auteurs indigènes. Les produits d'importation ont le goût de l'exotisme, mais ils agacent de ce fait certains palais.

J.-H. OSTERRATH : Oui, au temps de « Satellite » et du « Rayon Fantastique ». Car les auteurs savaient alors à qui proposer leurs œuvres. L'organe créait la fonction. Et ce qui fut pourrait, par la grâce d'un éditeur avisé, redevenir.

M.A. RAYJEAN : Dire qu'il y a eu un âge d'or de la S.F. française, c'est beaucoup s'avancer. Je crois que le meilleur âge d'or était celui de Jules Verne, le précurseur de la S.F. moderne. Il dominait son époque parce qu'il était pratiquement tout seul. La S.F. en France est trop mal connue du grand public. Ça explique sa place actuelle dans l'édition, loin derrière l'espionnage et le policier.

G. TORCK : L'âge d'or de la S.F. est arrivé il y a quelques années lorsque N.-C. Henneberg, Carsac, Kije et autre Barbet faisaient sortir leurs œuvres. Malheureusement pour eux et pour nous, le lecteur français n'était pas prêt. Aujourd'hui, les « ténors » français ont peu à peu laissé la S.F. dans l'ombre pour s'occuper d'autres branches de la littérature.

S. WUL : Je ne sais pas. Demain, peut-être.

EN QUOI LA S.F. FRANÇAISE DIFFERE-T-ELLE DE LA S.F. ETRANGERE ? (L'AMERICAINE, PAR EXEMPLE)

ARCADIUS : L'idôlatrie inconditionnelle de la production américaine cache ses tares à bien des lecteurs, aveuglés par son dynamisme, sa générosité et sa rigueur de conception. Mais que de livres mal écrits, œuvres de têtes carrées obsédées par « l'effet » creux à produire ! Que de thèmes, parfois merveilleux, développés d'une manière industrielle ! Jamais de sur mesure : toujours de la confection. Et cette psychologie d'une convention écœurante ; le terrien archétypique est toujours Babitt. C'est d'Amérique aussi qu'est venu ce vice qui menace la S.F. : l'abus de l'invention, du « truc » scientifique qui réduit l'œuvre aux mauvais romans policiers où, une fois le coupable trouvé, le livre se vide de tout l'intérêt. Attention au « thème-gadget » ! D'où donc, étouffement du non-américain. Contactez donc des rédacteurs en chef, des producteurs de radio, de télévision, et proposez-leur de la S.F. : vous vous heurtez à leur prétentieuse ignorance. Ayant sur la S.F. des idées vagues, ils croient que c'est un genre vague — qu'ils connaissent mieux que vous, bien entendu !

P. BARBET : Les Français pensent en français pour des Français et les capacités littéraires et scientifiques de nos compatriotes ont toujours été remarquables, ils n'ont de leçon à recevoir de personne. Ceci sans ignorer qu'il existe une excellente école de S.F. anglo-saxonne.

B.-R. BRUSS : La S.F. française me paraît différer de l'américaine en ce sens qu'elle offre un éventail moins large de talents et de sujets traités. Peut-être aussi est-elle moins audacieuse. Mais ses meilleures productions pourraient faire bonne figure en Amérique, où elles ne sont pas traduites, alors que l'on publie en France, non seulement les vedettes de la S.F. américaine, mais beaucoup de textes assez médiocres de la même origine.

D. DRODE : Même lorsqu'ils imitent délibérément les Américains, les écrivains gardent certaines particularités du tempérament français, quand ce ne sont pas des particularités propres au Vieux Monde. C'est une question de milieu culturel, de racines de civilisation. Par exemple, un auteur français, même s'il ne s'en rend pas compte, a tendance à rechercher des effets littéraires. Les différences (il y en a d'autres) iront sans doute en s'atténuant. Pour ma part, je le regrette. Si des romanciers tels que Rosny, Renard, Messac étaient réédités, s'ils pouvaient exercer une influence sur nos écrivains de S.F. en puissance, la S.F. d'expression française pourrait conserver une certaine spécificité qui serait profitable au genre tout entier.

N.-C. HENNEBERG : Essentiellement, je pense, par le fait que les Américains et les Russes y croient. Aux U.S.A., ils paient des impôts énormes pour financer (entre autres) leur cosmonautique et il n'y a pas de femme russe qui n'ait pas — un peu — pleuré Gagarine. Pour nous, les satellites sont loins, et petits. Dom-

mage ! Flaubert a donné un telle dimension à Carthage !

G. KLEIN : La S.F. française diffère certainement de l'anglo-saxonne, mais il serait trop long, encore que possible, de dire ici en quoi. Je dirai seulement qu'elle me paraît souvent encore saturée de rémanences du fantastique. Bon nombre de nouvelles paraissent transposées du fantastique et ne relever de la S.F. que par le vocabulaire. C'est certainement une erreur des auteurs. Elle me paraît liée au contexte social et culturel. J'ai essayé de montrer à propos de Lovecraft dans un article récent, comment ce contexte influait. Il est certainement en train de changer ici. Comme je le disais dans le texte évoqué : à certains le développement probable du public et de la littérature de S.F. sera peut-être un motif de consolation.

M. LIMAT : A la fois par l'esprit et par le style. Et ce qui est français est universel. Les nombreuses traductions qui honorent les auteurs cités en sont la preuve.

J.-H OSTERRATH : Beaucoup d'auteurs de S.F. américains sont à la fois des scientifiques et des littéraires. Les Français sont, dans l'ensemble, soit l'un, soit l'autre. En Allemagne, où la S.F. connaît un succès foudroyant, de nouveaux talents se révèlent chaque jour.

M.-A. RAYJEAN : Elle diffère sur bien des aspects. Les auteurs américains et européens n'ont d'abord pas le même état d'esprit, ni les mêmes conceptions des choses. Et puis l'Amérique possède des moyens de publicité énormes. C'est pourquoi la S.F. américaine dépasse ses frontières. Elle a littéralement envahi l'Europe. Cela explique, comme je l'ai dit, que les premiers auteurs français se soient inspirés de la S.F. américaine. L'auteur français aurait plus tendance à traiter des sujets scientifiques, à transcrire un roman d'anticipation en roman d'aventures spatial. Il a vraiment la nostalgie du roman d'aventures qui triomphait avant l'apparition de la vague anglo-saxonne policière. L'Américain, lui, pense davantage « psychologie ». Ses ouvrages s'attaquent au fond des problèmes humains face à des conditions de vie différentes. Ils mettent en lumière les conflits psychologiques entre les hommes et les machines. Ils ouvrent vraiment la porte sur la mentalité de demain.

S. WUL : Elle est moins pesante.

QUE PENSEZ-VOUS DES COLLECTIONS, REVUES, ETC..., CONSACRÉES A LA S.F. PRESENTEMENT ?

ARCADIUS : Bravo pour le regain d'intérêt pour le « Fleuve Noir » et le « Rayon Fantastique ».

La S.F. française est surtout orientée vers la psychologie. Malheureusement sévit de nos jours l'américanomanie — comme l'anglomanie en 1830. On ne veut lire qu'une S.F. dans le goût américain. D'où étouffement de toute S.F. non américomane, ostracisme systématique sur les auteurs divergents, de ce fait réduits au silence, comme en France. Parlons aussi de la sclérose qui atteint même les éditeurs du genre, tout comme les auteurs, et chez lesquels l'amour pour tel ou tel auteur tourne à la manie exclusive. Pourquoi donc les premiers numéros de « Fiction » furent-ils très supérieurs aux suivants ? Il y a certes des efforts intéressants, « Marabout » par exemple, quoique surtout tourné vers le passé. Mais que d'éditeurs redécouvrent la Lune, annonçant comme fracassante nouveauté le genre « Colossus »

P. BARBET : En difficulté actuellement, peut-être pour ne pas avoir assez pensé « français ».

Elles sont pourtant indispensables et doivent persévérer.

B.-R. BRUSS : Il serait trop long de répondre en détail. On ne peut pas le faire brièvement.

Y. DERMEZE : J'ai l'impression que, sous la pression des très nombreuses traductions et des fans, la S.F. s'est sophistiquée avant d'atteindre le grand public. Cela expliquerait l'intérêt que l'on porte aux premiers titres du « Rayon Fantastique » (au détriment des derniers titres !) et du Fleuve Noir. Je déplore que toutes les revues à tirage raisonnable (j'en demande pardon à « Horizons du Fantastique ») soient dans leur presque totalité traduites de l'américain. Le fait qu'une collection comme « Anticipation Fleuve Noir » se maintient depuis des années avec presque uniquement des auteurs français semble pourtant prouver que l'on pourrait s'engager dans la même voie avec une revue tirant à 20 ou 30.000. A la condition d'équilibrer cette revue de façon à ne pas décourager le grand public hésitant en ne publiant que des textes arides et déconcertants pour les nouveaux lecteurs qui abordent la S.F. avec quelque défiance.

D. DRODE : Elles présentent le grave défaut d'être des collections, revues, etc... consacrées à la S.F. L'éditeur idéal, selon moi, n'aurait pas de collection spécialisée. La revue idéale publierait, à l'intérieur d'un même numéro, des textes de Lovecraft, de Michaux, de Beckett, de Sturgeon, de Borges, de Queneau, d'Asimov... Ce ne sont là que des exemples, bien entendu.

N.-C. HENNEBERG : Collections, revues ? Je lis celles que lisent tous les amateurs du genre et je pense à peu près la même chose, probablement.

Y. HOBANA : Je connais beaucoup de collections et revues de S.F. et c'est difficile à choisir. Lié au point de vue sentimental à la vieille série de « Fiction », je le lis encore avec intérêt. Pour moi, la plus belle revue de S.F., c'est « Nueva Dimension ». Un merveilleux fanzine : « Lunatique ». Une très agréable découverte : « Horizons du Fantastique ».

G. KLEIN : Je ne dirai ce que je pense des collections et revues consacrées à la S.F. présentement (voir interview). Mais celle que je dirige est bien entendu la meilleure.

M. LIMAT : La revue française de S.F. reste à créer. Espérons que certaines y viendront. Par exemple, en donnant des contes, des nouvelles, des feuilletons, en ouvrant leurs colonnes aux jeunes qui s'essayent, souvent avec plus que des promesses, dans les fanzines. Que ces revues renoncent à être rédigées par des gens qui n'ont d'autre souci que de donner leur avis (si rarement autorisé, hélas !) sur les films ou les romans fantastiques. Il faudrait ne pas oublier que le public de S.F. est jeune, dynamique par excellence, et se soucie peu de telles opinions. Tant qu'on imitera les revues célèbres, destinées aux bourgeois engoncés dans leurs fauteuils, on n'aura pas atteint le but. Ce qui n'interdit évidemment pas les compte-rendus sincères et objectifs, fréquemment utiles, de la littérature et du cinéma fantastiques.

J.-H. OSTERRATH : « Présence du Futur » est, dans l'ensemble, trop statique, pour ne pas dire poussiéreux ! Le « Fleuve Noir » offre pêle-mêle le pire et le meilleur. La collection « Grand Public » d'Albin Michel, cherche encore sa voie. Laffont, avec « Le Vagabond », a pris un départ en flèche. « Galaxie bis » présente parfois d'excellents titres. Le CLA est, dans l'ensemble, remarquable. La revue « Galaxie » déçoit rarement ; son seul défaut : n'être qu'un recueil de traductions uniquement américaines, sans le moindre contact personnel avec le lecteur. « Fiction », depuis quelques années, déçoit presque toujours par le choix des auteurs français : cette revue voudrait déconsidérer la S.F. française qu'elle ne s'y prendrait pas autrement. H.D.F. accorde un peu trop de place (mais c'est là un point de vue tout personnel) aux chroniques de cinéma et d'art pour être vraiment littéraire ; mais c'est un fort bon agent d'information et de liaison. « Miroir du Fantastique » est surtout axé sur le Fantastique. Dans le passé, « Satellite » pouvait avoir des faiblesses ; mais on ne saurait trop le louer de la place accordée aux auteurs français. De même, l'ancien « Galaxie », tout mal traduit qu'il fût, ne manifestait pas envers eux l'insultant mépris de la nouvelle version.

M.-A. RAYJEAN : Il existe un certain désintéressement du grand public face à la S.F. Cette situation crée un manque de lecteurs. Et cela explique pourquoi les collections de ce genre sont si peu nombreuses. La concurrence serait d'ailleurs impitoyable sur un marché assez pauvre, comparé à celui de l'espionnage. Lancer une nouvelle collection, ça paraît facile. La faire admettre auprès du public, c'est autre chose. Aussi les éditeurs se montrent très circonspects dans ce genre de littérature. A quoi bon éditer des ouvrages qui ne sont pas lus ?

C'est une entreprise désastreuse, financièrement. Les revues actuelles sont de très bonne qualité, justement parce qu'elles sont rares. Quant aux collections, elles ont peut-être le défaut d'être trop sectaires, trop rigides. Elles se spécialisent dans un genre bien particulier de la S.F. Je vous disais que le « Fleuve Noir » avait le mérite de toucher des lecteurs populaires. C'est la seule façon, à mon avis, pour gagner de nouveaux adeptes.

G. TORCK : Les collections actuelles, revues, etc... n'encouragent pas les auteurs français, lesquels ne sont pas connus du public ; le cercle infernal est toujours bouclé ! Il reste à un éditeur de prendre le risque — certainement important — de lancer une revue ou une collection de S.F. littéraire, c'est-à-dire bien écrite, structurée, vivante, dont les héros sont vrais, et qui s'ouvrirait en priorité aux auteurs français.

S.WUL : Je n'en lis plus depuis longtemps. « Fiction » me plaisait, et « Galaxie ».

IMAGINEZ UNE COLLECTION NOUVELLE. BROSSEZ LE PORTRAIT-ROBOT D'UN EDITEUR FAVORABLE AU GENRE.

ARCADIUS : Il n'y a jamais eu d'étude sérieuse, raisonnée, fonctionnelle de l'édition de S.F. Je réserve mes idées là-dessus pour qui me donnera les moyens de les réaliser.

P. BARBET : Difficile pour moi de répondre étant donné que le « Fleuve Noir » a fait un gros effort en permettant à des anciens du « Rayon Fantastique » de continuer à paraître, et que l'éventail des auteurs donne un aperçu très divers. Personnellement, j'ai toujours pu écrire et publier ce qui me semblait intéressant sans restriction ni censure.

B.-R. BRUSS : Il vient d'en sortir une, chez Laffont, que dirige Gérard Klein, et dont les débuts sont excellents. Mais toute collection n'a de sens qu'en fonction du public qu'elle veut atteindre. Quant à l'éditeur idéal de S.F., c'est celui qui sait trouver l'homme sachant de quoi il retourne et le charge de découvrir les œuvres pouvant précisément plaire à un public déterminé.

Y. DERMEZE : Un véritable éditeur doit, non pas publier pour une clientèle déjà formée, mais essayer d'en former une. Après quoi, peu à peu, il la nourrira de textes plus indigestes. Mais au départ : de bons plats sans prétention.

D. DRODE : Toutes les collections publient de bonnes choses et de moins bonnes. De même pour les revues. Mais il en est ainsi de toute littérature présente et passée.

N.-C. HENNEBERG : Une collection nouvelle devrait donner des romans étrangers mais pas nécessairement parce qu'ils sont étrangers, et des romans français qui les valent : cela se trouve. Et comme beaucoup de gens l'ignorent,

elle devrait faire de la publicité non seulement à l'édition, mais aux auteurs. Les éditeurs n'y perdraient rien, parce que, avec un peu de publicité, Barjavel, qu'on avait presque effacé, a fait un best-seller. Quand comprendra-t-on que la S.F. est une littérature ? Une preuve de sa vitalité : elle ne cesse de se renouveler ! On suit les auteurs, on achète Matheson, Bradbury ou Sternberg. Et on les garde. Et on les rachète en livres-clubs. Je suis censée le savoir, parce que je reçois des lettres de lecteurs qui connaissent mes ouvrages mieux que moi-même (un lecteur, atteint d'un mal incurable, me disait avant de... partir : « Je mourrai donc sans avoir lu votre nouveau livre ! ») — et aussi des lettres d'injures, principalement de petites copines. Et il ne s'agit que de moi · pardon. Un portrait-robot d'éditeur ? Mais simplement un monsieur qui confierait ses collections aux connaisseurs de S.F. et non à d'illustres inconnus qui supposent qu'un lecteur du genre est nécessairement un débile mental. Il faudrait aussi qu'il n'ait pas de parti-pris (la S.F. est diverse) et qu'il ne traite pas, publiquement, le genre qui le nourrit, plus bas que terre. Enfin, un éditeur normal, ayant le respect de ses lecteurs.

Y. HOBANA : Si j'avais les moyens, je ferais un choix de grands auteurs qui ont écrit de la S.F., même avant la lettre, pour une collection de prestige. Cela pourrait commencer avec Mary Shelley et Poë et finir, pour le moment, avec Herman Hesse et Buzzati. Pas d'écrivains spécialisés, mais des personnalités qui ont subi l'attrait de l'imaginaire scientifique et social.

G. KLEIN : Je n'aime pas les portraits-robots, fussent-ils ceux d'un éditeur favorable au genre. Ils ont toujours un relent policier. Le fanatique ne me paraît pas en tout cas le meilleur. Un bon éditeur vaut mieux. Concrètement, j'en citerai trois : Losfeld, De Caro et Laffont. Le premier publie ce qu'il aime, S.F. ou non ; le second sait vendre des livres, et le troisième sait s'entourer. Ils font des choses très différentes et c'est très bien comme ça.

J.-H. OSTERRATH : Une collection nouvelle ? Le « Rayon Fantastique » ressuscité, et qui accorderait moins de place à un certain type de roman maintenant démodé et qu'il semblait particulièrement affectionner. Il faudrait aussi veiller à la qualité des traductions.

S. WUL : C'est trop fort pour moi.

QUE PENSEZ-VOUS DES FANZINES ET AUTRES PETITES REVUES, PUBLIÉS AVEC UN MAUVAIS MATERIEL D'EDITION, MAIS QUI ONT TOUJOURS DIFFUSÉ REGULIEREMENT LA S.F. FRANÇAISE ?

ARCADIUS : Leur diffusion ne se faisant qu'entre catéchumènes et chapelles, leur mauvais goût (genre : « Ne me prenez surtout pas au sérieux ! »), le fait qu'ils ne peuvent payer les rédacteurs, les mènent presque inéluctablement à devenir des passe-temps de mandarins.

P. BARBET : Effort très méritoire qui doit être poursuivi.

B.-R. BRUSS : Ils sont très sympathiques, contribuent beaucoup à développer le goût pour la S.F., publient souvent d'excellentes choses.

F. CARSAC : Il y a de tout là-dedans. Du meilleur et du pis que pire.

Y. DERMEZE : Très sympathiques. Mais pour diverses raisons, ils ne sélectionnent pas assez les textes qu'ils publient, d'où parfois du bon, souvent du médiocre.

D. DRODE : S'ils ne sont pas des laboratoires, ils n'ont guère d'intérêt. D'autre part, ils ne sont pas assez ouverts sur ce qui est en marge de la S.F. ou du Fantastique.

N.-C. HENNEBERG : Ne me parlez pas de fanzines. Leur irresponsabilité déprécie la S.F. Oui, il y a des exceptions : « Ailleurs », « Lunatique »...

G. KLEIN : Au risque de mécontenter beaucoup de gens, je dirai que les fanzines n'ont peut-être pas beaucoup d'utilité à une ou deux réserves près et que ce n'est ni de leur faute, ni de celle des gens très estimables qui les publient. Aux Etats-Unis, ils remplissent une fonction interstitielle ; ils renseignent les amateurs sur les auteurs, ils ont une fonction historique et critique ; ils servent de lien entre les amateurs à propos d'autre chose que les fanzines et quelquefois ils ont une fonction professionnelle, celle de magazines avant tout destinés aux professionnels et accueillant des informations sur le métier, la conduite à tenir vis-à-vis des éditeurs, la déontologie (?), la politique, les congrès, etc... Cette fonction, je ne vois que deux zines qui aient essayé de la tenir : le regretté « Ailleurs » et un zine niçois si je me souviens bien. Peut-être suis-je mal renseigné. Mais pour tous ceux qui publient des textes, j'ai le sentiment — et je sais que je vais faire hurler — que ça tourne terriblement en rond. Je n'ai jamais eu l'impression que les auteurs publiés dans les fanzines faisaient des progrès notables. Ça fait compte d'auteur fauché. Je ne vois de salut que dans la réorientation vers la critique et l'histoire du genre. Mais je voulais tout de même saluer très bas au passage une tentative qui a été extraordinaire et qui a bien failli, de peu, déboucher sur une vraie revue, celle de Fontana avec Mercury. Dans un pays un peu moins déculturé, la municipalité de Clermont-Ferrand aurait donné à Fontana le moyen de se lancer et de créer un truc qui ne soit pas strictement parisien.

J.-H. OSTERRATH : On ne saurait trop encourager les fanzines. Souvent brouillons et maladroits, ils sont pourtant indispensables, chacun

apportant un sang neuf, qui empêche la S.F. classique de se pétrifier. Ils sont aussi la seule chance, pour les débutants, de se voir publier.

M.-A. RAYJEAN : J'en pense beaucoup de bien. Leurs rédacteurs ont du mérite car ils travaillent bénévolement. Ils œuvrent pour le rayonnement de la S.F. en général et de la S.F. française en particulier. D'ailleurs, plusieurs de ces fanzines m'ont contacté pour me demander de participer à leur effort. Je leur ai adressé des nouvelles inédites et c'est une bien pauvre collaboration en regard du travail qu'exige la confection d'une revue d'amateurs. Je n'ai pas à cacher que « Le Jardin Sidéral » et « Mercury » ont publié de mes récits. Si ces publications s'adressent à des fans et n'ont qu'une portée limitée, elles ont le mérite de lancer à travers le pays des tentacules, des germes, qui convertiront à leur tour d'autres lecteurs. Ce n'est qu'ainsi que la famille s'agrandira. Et une famille n'est puissante que si elle est nombreuse. Je crois en l'avenir de la S.F. et je suis convaincu qu'un jour elle dominera la littérature. Parce que, déjà, la science lui trace la voie. Et je suis heureux, très heureux, d'être un modeste maillon dans cette chaîne. S'il faut des collections pour satisfaire les lecteurs du genre, il faut aussi des fanzines pour cultiver leur idéal. Car au fond, si tous les hommes avaient la même passion, ne s'entendraient-ils pas mieux ?

G. TORCK : Je pense que les petits fanzines sont une bonne chose, un peu comme le cinéma d'avant-garde à ses débuts : travail bâclé, mais qui permet à tous les fans de lire ou d'écrire sans subir les contraintes des circuits commerciaux. Mais il est nécessaire que ces fanzines quittent très vite, dès qu'ils ont une certaine clientèle, la formule polycopiée pour déboucher sur le semi-professionnel de façon à ne pas tourner en rond. Grâce à eux, la S.F. française s'est maintenue dans des courants peut-être souterrains mais qui permettront à des nouveaux talents de s'imposer un jour.

S. WUL : Ils entretiennent le feu sacré, suscitent de nouvelles vocations.

CETTE SPECULATION INTENSE SUR LES LIVRES ANCIENS (FLEUVE NOIR ET RAYON FANTASTIQUE PAR EXEMPLE) A VOTRE AVIS : UN SIGNE D'INTERET DE LA PART DU GRAND PUBLIC OU UN SNOBISME OUTRE-MESURE ?

P. BARBET : Une bonne part de snobisme, mais aussi un signe d'intérêt. D'excellentes choses ont été publiées et je pense qu'on en publie de très bonnes actuellement.

B.-R. BRUSS : Peut-être un peu de snobisme. Mais surtout le fait que nous entrons dans l'ère des prodiges, et que le public est fatalement amené à s'intéresser de plus en plus à la S.F.

N.-C. HENNEBERG : Si l'on achète des livres anciens, c'est qu'il n'y a pas assez de nouveaux, non ?

G. KLEIN : La spéculation sur les livres de S.F. me paraît tenir aux caractéristiques extrêmement réconfortantes du marché : les amateurs de S.F. savent revenir en arrière, ils ne se contentent pas de la nouveauté. Ils savent aussi ce qu'ils aiment : la cote ne trompe pas. C'est d'ailleurs la même chose aux Etats-Unis. Dans ce pays, les éditeurs spécialisés ne font jamais de publicité : ils disent que c'est inutile. Je trouve assez réconfortant de savoir qu'un écrivain ne s'impose pas comme une lessive, que les gens choisissent encore de choisir. On ne peut pas en dire autant dans beaucoup de domaines de la littérature. Je ne connais pas de snobs qui lisent **régulièrement** de la S.F. Tous ceux qui ont essayé par snobisme pur n'ont pas fini leur premier bouquin. Je crois d'ailleurs que la pire chose qui pourrait arriver serait un succès de snobisme pour la S.F. Ça a presque tué la bande dessinée. Mais la S.F. ne risque pas grand'chose. On ne trouve pas beaucoup de snobs dans les clubs de joueurs d'échecs.

M. LIMAT : Ce ne sont pas les snobs qui recherchent les titres épuisés, mais ceux qui aiment cela, tout bonnement, ceux qui savent ajouter l'action au rêve. Les jeunes lecteurs de S.F. sont les maîtres du monde de demain.

J.-H. OSTERRATH : Un signe d'intérêt.

M.-A. RAYJEAN : Existe-t-il vraiment une spéculation ? Le mot paraît fort. Mais je vous dis tout de suite qu'il n'y a pas de snobs dans la S.F. ou alors ils sont rares. Il y a des fans, des mordus. C'est différent. Ce sont des lecteurs réguliers, assidus, fidèles. Ils cherchent à élargir leur clan, à convertir d'autres lecteurs. Ils aident puissamment la S.F. Il est certain que le relèvement du niveau de vie, le degré d'instruction plus avancé, amènent de nouvelles couches sociales à la S.F., trop longtemps considérée comme une littérature de vulgarisation scientifique. Le développement de la technique et de la science contribue également à l'élargissement de la clientèle S.F. L'intérêt suscité par l'envoi d'hommes sur la lune, par exemple, illustre cette affirmation. Le public devient de plus en plus compétent et la S.F. ne l'effraie plus.

G. TORCK : La spéculation sur les livres recouvre, à mon avis, une forme de snobisme, mais surtout une très grande soif de retrouver les bons vieux textes, car la clientèe se renouvelle et les jeunes cherchent les classiques, avec la loi de l'offre et de la demande...

S. WUL : Ce n'est pas du snobisme, à mon sens.

PARLEZ-NOUS DES ILLUSTRATEURS DE SCIENCE-FICTION. QUEL EST VOTRE PRÉFÉRÉ ?

ARCADIUS : Dans le passé, il n'y a qu'à se baisser pour en ramasser. Dans les modernes, avec Forest maintenant consacré, je citerai en désordre : Inno, Spiro, Kraiser, Sarchielli, Lepiez, etc...

P. BARBET : Forest, Matappy, et ceux du CLA.

B.-R. BRUSS : Je n'ai pas d'idées précises sur les illustrateurs, donc pas de préféré. J'ai l'impression que ceux d'Amérique sont dans l'ensemble supérieurs aux nôtres. (Je rends hommage en passant aux illustrations dessinées d' « Horizons du Fantastique » qui sont bonnes, souvent très bonnes.)

D. DRODE : Je les aimerais strictement figuratifs ou véritablement abstrait et non pas entre deux chaises comme ils le sont souvent. Moins tributaires des modes (ce qu'on piétine dans le pop' art !). Il me semble qu'on n'a pas suffisamment exploité, en France tout au moins, la veine surréaliste. Il faudrait trouver l'équivalent d'un Max Ernst, par exemple. De ce point de vue, les couvertures des pocket-books américains restent inégalées.

N.-C. HENNEBERG : J'aime bien Forest. La plupart des illustrateurs de « Fiction » sont intéressants.

G. KLEIN : Côté illustrateurs, j'ai toujours eu un faible pour le Virgil Finlay de la grande époque, à peu près inconnu en France, et pour Emsh. Mais les Français valent aujourd'hui les meilleurs Américains, ainsi Forest, Bertrand, Druillet quand il travaille un peu, ce qui n'est pas toujours le cas. J'en oublie certainement. Mais c'est du côté des éditeurs qu'il reste beaucoup de chemin à faire. En France, on ne sait pas très bien pourquoi, la présentation du livre ou des revues est presque toujours sinistre. Je crois d'ailleurs que ça va changer et que ceux qui ne feront pas un effort disparaîtront.

M. LIMAT : Beaucoup ont du talent. Mais certains comprendront-ils un jour que S.F., insolite, bizarre, étrange, fantastique, ne sont pas synonymes de laideur, vulgarité, monstruosité ? Souhaitons des tableaux de beauté féerique, non l'étalage des vitrines du musée Dupuytren.

J.-H. OSTERRATH : Difficile à dire. Ils sont beaucoup — et beaucoup sont bons, dans des genres divers.

G. TORCK : Je pense qu'un illustrateur de S.F. doit traduire plus qu'un univers intérieur, comme un illustrateur de roman. Il lui faut projeter des mondes inimaginables et vrais. Clayette me paraît parfaitement avoir saisi cette évidence. Le travail bâclé est beaucoup plus néfaste que dans toute autre branche de la littérature. L'illustration, comme le texte lui-même, en S.F. doit être polie, car la médiocrité ne pardonne pas.

S. WUL : Dans le passé : Guy L'Eclair. Actuellement, Valerian est sensationnel.

LA CONQUETE SPATIALE, CONCRETISÉE ENFIN PAR QUELQUES SAUTS DE PUCES SUR LA LUNE, AVEC DES PROMESSES MIRIFIQUES POUR D'AUTRES PLANETES DU SYSTEME SOLAIRE, MARS ET VENUS, A VOTRE AVIS : UNE REALITÉ PROCHE OU UNE UTOPIE ?

ARCADIUS : Dire qu'il a fallu qu'un homme marche sur la Lune pour que le gros public prenne la S.F. au sérieux ! La S.F., ce n'est pas de demain, c'est d'aujourd'hui qu'elle parle ! Le voyage d'Apollo n'est pas quelque chose de **plus** dans notre évolution, c'est quelque chose **d'autre,** un début, comme le fut la découverte de l'Amérique. Désormais, même si la plupart de nos contemporains n'en ont pas encore conscience, nous ne pourrons plus voir le ciel du même œil. On a abordé la Lune : dès lors, le principe de l'exploration spatiale est trouvé. Le reste est question de puissance, de perfectionnement. Le mécanisme de la conquête est enclanché. Le système solaire sera certainement reconnu en sa majeure partie aux alentours de l'an 2000. Pour la conquête intersidérale, il est à prévoir des solutions ou des obstacles inconnus dans notre pouvoir sur le temps et l'espace. Leurs conceptions changeront de pair avec les nouvelles fusées.

P. BARBET : La conquête spatiale est proche en ce qui concerne les planètes solaires. Au delà, il faudra attendre après l'an 2000. Sauf découvertes nouvelles. Voir à ce sujet : « L'an 2000 » de Herman Kahn.

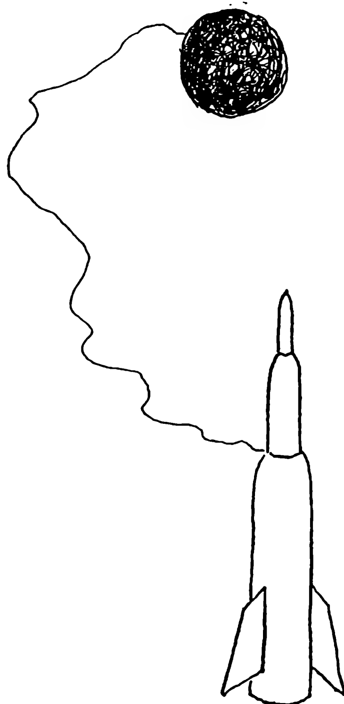
B.-R. BRUSS : Votre expression « promesses mirifiques » me choque un peu. L'homme sur Mars n'est pas une utopie. Il y sera probablement avant la fin du siècle. Peut-être même, comme pour la Lune, plus vite qu'on ne le pense.

Y. DERMEZE : Quoiqu'on dise, la réalité n'est jamais parvenue à la cheville de la fiction (à la condition qu'il s'agisse vraiment de fiction).

Quoique fasse l'homme, il sera toujours très loin de ce qu'il peut imaginer. C'est pourquoi j'ai horreur des récits (S.F. et autres, même policiers) à base vraie, c'est pourtant la mode !

Tout l'art du conteur étant de faire paraître comme vraisemblables les plus délirantes des folies. Que l'homme soit sur Mars ou sur Vénus le mois prochain, et hors du système solaire l'année prochaine, cela n'a rien à voir avec la S.F. Il n'y trouvera jamais la millième partie de ce que j'y imagine. Du point de vue scientifique, de tels exploits sont remarquables —

mais du point de vue S.F, ils n'apportent rigoureusement rien.
N.-C. HENNEBERG : Bien sûr, la conquête spatiale est une réalité. Peut-être, intéressant moins les financiers que les militaires, se ralentira-t-elle. Dommage, c'était beau.
Y. HOBANA : La conquête spatiale : malheureusement, c'est une question d'argent qui va trancher entre la réalité proche et l'utopie. A mon avis, Mars, Vénus et même les mondes extra-solaires pourraient être atteints assez vite si les 200 milliards de dollars qu'on dépense pour les préparatifs de guerre étaient employés plus sagement. Espérons-le. Comme homme et écrivain, je suis foncièrement optimiste.
G. KLEIN : Je trouve sans intérêt de demander à des écrivains ce qu'ils pensent de la conquête spatiale. Ce qu'ils pensent de l'avenir, oui ; mais c'est autre chose. A noter qu'aux Etats-Unis la part des aventures spatiales dans la S.F. de haut niveau a considérablement régressé ces dernières années. Plusieurs écrivains se sont même rangés aux côtés des scientifiques qui demandent un peu plus de recherche fondamentale et un peu moins de technicolor made in Luna. La question est extrêmement difficile et je préfère ne pas l'aborder ici.
M. LIMAT : De toute façon, la conquête de l'espace est commencée. Elle ne s'achèvera jamais... sinon avec l'Univers, ce qui n'est pas pour après-demain. Le rôle divin de l'homme est de tout connaître, de tout découvrir. Le monde lui appartient et si nous ne le voyons pas (dans notre vie actuelle) consolons-nous : ce sera pour une de nos prochaines réincarnations.
J.-H. OSTERRATH : Une réalisation proche, au moins pour la planètes du système solaire.
M.-A. RAYJEAN : Ne nous leurrons pas. La conquête des planètes du système solaire n'est pas pour demain. C'est une question de technique et aussi d'argent. Mais ce n'est pas une utopie car elle s'avère possible. Quant aux voyages interstellaires, alors il faudra attendre sans doute la fin du siècle prochain car il sera nécessaire de trouver d'autres moyens de propulsion si les mêmes astronautes veulent revenir sur la terre. Le temps, entre le départ et le retour du vaisseau, exigera sûrement plusieurs générations. C'est encore du domaine de la science-fiction.
S. WUL : J'y crois.



L'HOMME S'ECHAPPERA-T-IL DU SYSTEME SOLAIRE AVANT OU APRES L'AN 2000 OU BEAUCOUP PLUS TARD ?

B.-R. BRUSS : C'est une autre histoire. Pour beaucoup, beaucoup plus tard. Inimaginable, même théoriquement, en l'état actuel des sciences. Mais tout va si vite.
F. CARSAC : Scientifiquement possible, je crois, mais économiquement et politiquement improbable.
N.-C. HENNEBERG : Dans « Ere Spatiale », je prévoyais, je crois, 2.500...
G. KLEIN : D'un point de vue scientifique, la conquête des étoiles, c'est-à-dire la sortie du système solaire, est à l'heure actuelle aussi rigoureusement éloignée de nos possibilités que le voyage dans le temps. Trop de gens ne s'en rendent pas compte parce qu'ils n'y voient qu'une question de distances. Qui peut le moins peut le plus pour eux probablement. Il est indispensable de rappeler qu'il y a moins de différence entre une fusée actuelle et une galère romaine qu'entre un LEM et un astronef interstellaire. C'est la même chose, au demeurant, pour ce qu'on appelle la pensée artificielle. Il y a beaucoup plus de différence entre une machine intelligente et le plus puissant des ordinateurs actuels, le dernier Control Data, par exemple, qu'entre celui-ci et une règle à calcul. Ce qui n'interdit nullement d'écrire des histoires sur les machines folles et les sociétés ga-

lactiques. Mais ce sont des histoires. Je les préfère bonnes.

M. LIMAT : Demain ? Il est permis de croire à tout. Nous ne possédons pas, actuellement, le moyen d'aller au-delà du système solaire mais de deux choses l'une, ou nos chercheurs le trouveront d'ici quelques décennies, ou **ce moyen nous viendra d'ailleurs,** apporté par d'autres humanités du Cosmos.

J.-H. OSTERRATH : Un jour X du vingt et unième siècle...

S. WUL : J'ai du mal à y croire.

CERTAINES SPECULATIONS IMAGINATIVES DE VOUS, OU D'AUTRES AUTEURS, SE SONT ELLES REALISÉES ? OU S'ACCOMPLISSENT-ELLES ACTUELLEMENT ?

ARCADIUS : A ce sujet, je peux dire qu'il m'est arrivé, comme à d'autres confrères, de S.F. ou non, de rencontrer dans la vie tel personnage après l'avoir imaginé, telle invention, tel extraterrestre même, dans le règne animal. Plus que tout, j'ai été surpris de voir que l'imagination n'est pas aussi gratuite qu'on le croit, puisqu'il m'a été donné d'évoquer, dans telle ou telle œuvre, des mythes ancestraux parfaitement inconnus de moi alors et dont je n'ai appris l'existence connue et répertoriée que bien plus tard. C'est surtout ce qui m'a semblé le plus intéressant dans mon genre de travail.

P. BARBET : Oui, en ce qui me concerne, au moins partiellement, dans le domaine biologique.

B.-R. BRUSS : Oui, bien sûr. Ne serait-ce que la conquête de la Lune.

Y. DERMEZE : Je suis tenté de répondre : Non, je l'espère. Car si elles se réalisent, c'est que j'aurait manqué d'imagination. La S.F. est là pour dépasser la science. Dès qu'elle est rattrapée par celle-ci, elle fait figure de vieillerie (admirable certes... mais décevante). N'est-ce pas le cas des Jules Verne « qui se sont réalisés » ?

N.-C. HENNEBERG : Et comment ! Ne parlons pas des grands anciens. Mais dans « l'Ere Spatiale », moi aussi, j'ai prévu une construction de satellite, mes « Anges de colère » datent d'avant les révélations d' « Agrest » et je travaille en contact avec une société de télépathie et télékinésie qui découvre, en parapsychologie et sous le contrôle des savants, les mêmes choses que moi toute seule.

G. KLEIN : Quand une spéculation imaginative d'un auteur se réalise, c'est presque toujours : a) que ce n'était pas vraiment une spéculation mais une simple extrapolation à partir de faits déjà connus, b) une erreur ou un malentendu.

J.-H. OSTERRATH : Oui, certainement.

S. WUL : Oui.

DONNEZ-NOUS EN TANT QU'AUTEUR DE SCIENCE-FICTION LE VISAGE DE L'AN 2000.

ARCADIUS : L'an 2000 est bien proche. Parlons de son lendemain immédiat. On peut prévoir : technique envahissante, nivelant l'individu (ce que nous voyons déjà à notre époque : haine de l'individu alité, agglutinement en troupeaux, soit une prolifération quasi cancéreuse de la ratiocination prétentieuse, pensée préfabriquée dans le goût de la révolutionnette de mai 68 !) — soit une décrudescence dans l'intérêt fiévreux pour les découvertes techniques ; des machines plus efficaces et plus discrètes. La technique redevenue moyen, non plus absurde comme maintenant (voir le délire automobile, le délire administratif, le délire architectural actuels, etc...) On peut imaginer un XXIe siècle plus humain, plus bucolique. Sinon, il est à prévoir une faillite des découvertes du XXe siècle et une humanité plus imbécile si elle reste entichée par cette technique.

P. BARBET : Je partage les vues de Herman Kahn déjà cité.

B.-R. BRUSS : L'homme même n'aura pas beaucoup changé. Son décor, beaucoup. Une question : pourra-t-il s'adapter au train d'enfer qu'il lui faudra mener ? Autre question : n'y aura-t-il pas des catastrophes ? En bref, c'est tout ce qu'on peut dire.

Y. DERMEZE : Je le vois très sombre. Une civilisation robotisée, avec primauté absolue de la Société sur l'Individu. La mort de l'Homme. La ruche ou la fourmilière. Et plus de S.F., sinon par des auteurs-fonctionnaires soigneusement orientés.

D. DRODE : Je me garderais bien d'essayer de la dessiner. Je n'y tiens pas du tout.

N.-C. HENNEBERG : Sans intérêt. C'est trop près.

G. KLEIN : Il me faudrait deux mille pages et ce sera sûrement très différent.

J.-H. OSTERRATH : Toujours plus de loisir, grâce à l'automation. L'Etat fournira (gratuitement ou presque) du pain et des jeux, si bien que la masse, de plus en plus amorphe, passera son temps devant son écran de Tri-D ou sur les gradins des stades. En réaction, une élite saura utiliser intelligemment tout ce temps dont elle disposera : arts, littérature, recherches... Le goût de l'artisanat, de l'objet unique se retrouvera de plus en plus vif, pour lutter contre la déprimante uniformité de la production à la chaîne. Progrès de la médecine, de l'astronautique, de toutes les sciences en général, etc... Mais l'homme en sera-t-il plus heureux pour autant ? Il est si peu doué pour la paix et le bonheur.

JACQUES STERNBERG :

LA SCIENCE-FICTION EST DANS UNE IMPASSE TOTALE



HDF — Jacques Sternberg, qui êtes-vous ?

J.S. — Je suis né en Belgique, il y a une quarantaine d'années. Je ne suis pas professeur de lettres, je ne suis pas journaliste, je ne suis pas licencié, je n'ai pas mon bachot, J'ai toujours travaillé comme employé. J'ai écrit des livres, que j'ai mis très longtemps à faire publier (10 ans de refus partout à Paris), puis je suis tombé sur Losfeld. J'ai également publié deux livres chez Denœl, dans la collection « Présence du futur ».

HDF — Quelle est votre œuvre la plus marquante ? Celle qui a eu le plus de succès auprès du public ?

J.S. — Mon œuvre qui a eu le plus de succès est celle que je trouve la plus médiocre, c'est « Toi, ma nuit ». Les deux SF : « La sortie est au fond de l'espace » et « Entre deux mondes incertains » ont également bien marché. Mais mon meilleur livre. « Un jour ouvrable », a dû se vendre à quelques centaines d'exemplaires..

HDF — Où en est la SF, pour vous ?

J.S. — La SF pour moi, en tant que lecteur, est dans une impasse totale, parce que je fais partie de cette génération qui a découvert la SF en 1953-1954, c'est-à-dire tous les grands chefs-d'œuvre, en masse. On a découvert la même année : Matheson, Scheckley, Bradbury, Fredric Brown, Lovecraft, Van Vogt. Les autres, à part quelques exceptions comme Brian Aldiss et quelques-uns de la nouvelle école américaine, sont des sous-produits. Quant aux français, je trouve ça illisible. Gérard Klein me semble être le plus doué.

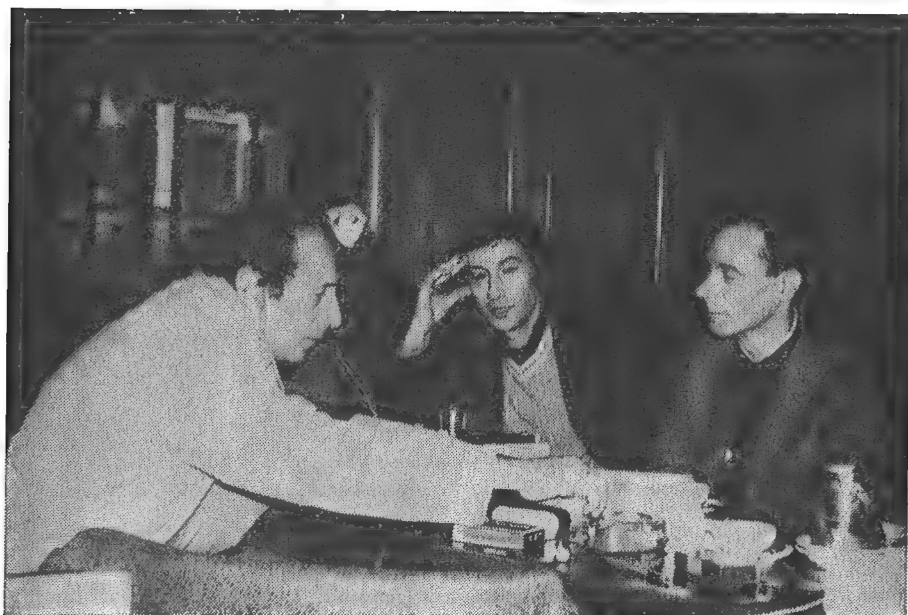
LES AMERICAINS ONT TOUT INVENTÉ

Ce que je déteste dans la SF, et c'est pour cela que j'ai cessé d'en écrire, c'est qu'on la fait systématiquement. On est un auteur de SF, on écrit pour une collection de SF des récits de SF qui s'adressent à des fanatiques de SF et on est un robot de SF. On se croit obligé de toujours mettre des astronefs, toujours la même mythologie. Moi j'aime bien que mon employé, pour se reposer, aille se balader sur la planète Mars passer des vacances insoutenables parce qu'il se passe des choses atroces ou rigolotes ou idiotes. Je trouve que la SF n'est pas assez surréaliste. Maintenant, la SF est devenue pour moi un prétexte .C'est un genre très difficile. Un grand auteur de SF se lit agréablement, un médiocre auteur de SF est illisible. Il faut dire que les américains ont tout dit, tout inventé, et il faut aller loin pour trouver une idée originale. La meilleur SF, celle que j'aime, c'est celle qui est délirante et vraiment fantastique.

Ce qui m'ennuie beaucoup aussi dans la SF, c'est qu'il n'y a jamais de personnages, jamais d'hommes. Ce sont toujours des crétins sentencieux. Ce que j'aime beaucoup chez Scheckley et Brown, ce sont des types, ils se saoulent, ils baisent, ils déconnent, ils sont éveillés. Et il y a autre chose qui me gêne énormément, c'est la chasteté de la SF, qui est un genre puritain alors que c'est au contraire un domaine érotique extraordinaire.

HDF — On distingue en Amérique plusieurs périodes de SF : il y a la classique qu'on appelle le space-opéra où il y a tout l'arsenal des robots, planètes habitées, etc... et il y a également la gothic qui reprend les vieux thèmes éternels. Laquelle préférez-vous ?

J.S. — Je préfère la gothic, parce que le space-opéra, ça me tombe des mains.



Jacques Sternberg avec Mario Mercier et J.-C. de Repper

A L'ECOLE DE LA NOUVELLE

HDF — Le roman de SF pêche souvent par manque de forme...

J.S. — C'est parce que ce sont de mauvais écrivains. Moi j'aime Matheson, Bradbury, Lovecraft et surtout Scheckley. Par contre Heinlein... Les américains sont dressés à l'école de la nouvelle et quand un magazine vous commande une nouvelle et que vous savez qu'il va vous la payer un demi-million, croyez-moi, on la travaille. En France, on n'a pas encore admis que, pour obliger un écrivain à parfaire son style et à ce qu'il donne un travail vraiment au point, il faut qu'il ait le temps de le faire c'est-à-dire avoir l'argent nécessaire pour vivre. En France, la nouvelle est maudite, ce qui n'est pas le cas aux Etats-Unis.

HDF — Que pensez-vous de la conquête spatiale ?

J.S. — Ça m'ennuie horriblement (rires). Resnais m'a raconté une chose que j'ai trouvé très belle ; il a assisté au reportage de la conquête de la lune, il était à New-York. On avait installé à Central Park un grand écran de télévision et il y avait une foule immense pour assister à l'évènement. Et là, il a vu une image de SF que même l'auteur le plus bête n'a jamais imaginé : c'était Nixon apparaissant dans un médaillon et téléphonant aux trois astronautes au garde-à-vous avec drapeau, hymne national et tout... Et personne n'avait imaginé que ça se passerait fatalement comme ça... Toute la conquête spatiale ne m'intéresse absolument pas. Il n'y a qu'une chose qui peut être prodigieuse, c'est si on découvre une autre forme de vie. Mais découvrir des déserts de rocaille, des volcans ou un morceau de gruyère comme la lune, ça n'a vraiment aucun intérêt. Maintenant, si c'est pour rencontrer d'autres conards qui nous ressemblent, il vaut mieux s'en garder. Par contre, si l'on y trouve autre chose, le non-humain, qui est l'un de mes mythes, alors là, oui !

HDF — Selon vous, quel sera le visage de l'an 2000 ?

J.S. — A voir la progression effectuée entre 1950 et 1970, j'ose à peine penser à l'an 2000. Ça deviendra 10 fois plus irrespirable. Je crois que ça sera terrifiant.

HDF — Qu'est-ce que vous pensez du cinéma de SF ?

J.S. — Je n'ai vu qu'un seul grand film de SF : « La jetée » de Chris Marker ; c'est le seul qui soit adulte et beau « L'Odyssée de l'espace », je me suis endormi dès le premier quart d'heure ; il y a de belles choses de temps en temps, mais c'est insoutenable. Resnais prétend que Kubrick a fait un film aussi ennuyeux pour montrer combien le voyage dans l'espace sera ennuyeux, banal et triste... Le début de « La Planète des singes » est très bon ; ce paysage beaucoup plus insolite que la lune, c'est assez étonnant.

HDF — Quelle différence y-a-t-il entre la SF soviétique et la SF américaine ?

J.S. — Il y a une grande différence. La SF soviétique est encore plus ennuyeuse ; c'est le prototype de ce que je ne peux pas supporter. Ils sont capables de décrire pendant 40 pages le départ d'un astronef. On n'a pas idée : c'est comme si moi, je me mettais à décrire le départ d'un train...

HDF — Vos projets futurs ?

J.S. — Survivre.

(Propos recueillis au magnétophone par J.-C. De Repper, Mario Mercier et Louis Guillon.)

A TRAVERS LES COLLECTIONS

DEPUIS 1950

j.-c. de repper

De tout l'éventail des collections et éditions de Science-Fiction, d'auteurs français et traductions d'auteurs étrangers, je ne citerai que les plus courantes et encore sur le marché Français, celles que l'on peut obtenir par troc, échanges, parfois cadeaux, entre amateurs, achats d'occasion en librairies spécialisées, ou autres, et achat de neuf en librairie courante.

L'accent sur certains livres de ces collections a été mis par souçi de le signaler au lecteur, sans son aspect critique. C'est au lecteur de se faire son opinion, et elle se fait, si on veut absolument un aperçu détaillé de la SF, en perdant parfois son temps à la lecture d'œuvres médiocres, se plongeant dans cette littérature telle qu'elle est parue ou parait au jour le jour. Et c'est la seule manière : lire. Ne vous fiez jamais aux « on dit » et « c'est très bien » et les « c'est bon parce que c'est cher » et les « à lire à tout prix » des spécialistes et des connaisseurs, vous serez souvent déçus et parfois très déconcertés.

ANTICIPATION FLEUVE NOIR 1951 A NOS JOURS

Qu'on le veuille ou non, c'est la plus importante collection de SF et la plus représentative du genre. Elle apparait en 1951 sur un marché sans concurrence et avait toutes les chances de réussir et de s'implanter solidement. Et elle les a gardé, car encore aujourd'hui, avec ses 415 titres parus à l'heure ou je l'écris, elle tient la première place, quant au tirage et au fait qu'elle paye ses auteurs-maisons relativement bien. Pour la qualité littéraire, c'est une question de jugement personnel. Certes, les poncifs les plus éculés de la SF y sont rassemblés dans toutes les combinaisons possibles. Et ceux qui à priori, sont contre ce genre de littérature et trouvent qu'elle fait du tort à la SF ont sans doute raison. Mais elle a fait un énorme travail pour vulgariser la SF et la mettre à la portée de tous par une diffusion impeccable.

On peut dire, en général, qu'un titre sur 10 est bon, ce qui en fait quand même une bonne quarantaine.

Je ne les citerai pas tous, mais releverai, parmi les auteurs étrangers :

N° 44 « Sur la Planète rouge » de Paul French (alias Asimov) qu'il ne faut pas confondre avec « la Planète rouge » de Robert Heinlein, paru chez Hachette en 1952.

N° 150 « La troisième race » de Poul Anderson

N° 225 « La guerre contre le Rull » de Van Vogt

N° 92 « La porte vers l'infini » de Leigh Bracket

Les livres d'Arthur Clarke, de John Windham, Murray Leinster, et Fred Hoyle.

Parmi les Français, en premier lieu, les onze livres de Stéfan Wul, ceux de Limat, Bruss, Kurt Steiner, Carsac, un certain « Gille d'Argyre », Barbet, un transfuge du Rayon fantastique, (Voir l'interview de M. Richard pour plus de détails concernant l'orientation et la politique d'édition de cette maison).

Je dirai seulement qu'en mettant la SF à la portée de tous, elle fait tout à la fois, le pire et le meilleur, et dégage une certaine sélection de lecteurs répartis en deux groupes : premièrement, ceux qui iront plus loin et approfondiront la question en lisant d'autres livres, deuxièmement, ceux qui resteront à ce niveau et s'en trouveront, ma foi, satisfaits.

LE RAYON FANTASTIQUE EDITEURS GALLIMARD ET HACHETTE DE 1952 A 1964

Mort au champ d'honneur de l'incompréhension de la SF en France. 124 titres parus.

Cette collection fut la grande aventure de la SF en France, et pourtant, même dès le début, ses éditeurs n'y croyaient guère, vu la pléthore de mauvais titres sortant pèle-mèle avec de purs chefs-s'œuvres de la SF, glissés au milieu d'eux tout à fait par hasard.

Ce premier concurrent du Fleuve noir releva d'emblée le niveau de la SF en publiant des auteurs américains de SF classique qui avaient fait leurs preuves aux U.S.A. Citons parmi de nombreux titres : « L'univers en folie » de Frédric Brown, « le monde des A » de Van Vogt, « la faune de l'espace » (du même), « Cristal qui songe » de Sturgeon, « Guerre aux invisibles » de Russel, « Le règne du gorille » de Sprague de Camp, etc...

La majeure partie de ses titres sont reparus depuis au C.L.A. Anticipation d'Opta, et Denoel (Présence du Futur) va republier le reste.

Il nous faut adttendre le N° 23 pour voir le 1er auteur français Francis Carsac, avec « Ceux de nulle part » se hisser au niveau des maîtres du genre. Après jusqu'au N° 50, encore d'autres auteurs étrangers (comme par ex. « La légion de l'Espace » de Williamson, une œuvre de jeunesse peu convaincante, alors que son excellent « Les Humanoïdes » œuvre plus mure, est sorti chez Stock en 1950).

Après viendra une foule d'auteurs français plus ou moins valables. Ce sont ces numéros que l'on a pu voir en solde ces temps derniers un peu partout. Là aussi une sélection impitoyable s'est faite et il ne reste plus que les mauvais. Les autres, les bons, sont spéculés à outrance, et le valent certes par souçi de posséder la première édition, mais, je le répète encore, ils vont reparaitre.

Son directeur littéraire, Galley, qui fit énormément pour cette collection et la SF, organisa même un prix littéraire de la SF en France : le prix Jules Verne, qui nous permit de découvrir,

par ex. « Surface de la Planète » de Daniel Drode, et « le Sub-Espace » de J. Sériel.

C'était une belle aventure, mais elle s'est terminée. La plupart des auteurs français sont retournés à l'oubli (certains n'auraient jamais dû en sortir), se sont reclassés dans le Fleuve Noir qui est bien accueillant, ou attendent, tapis dans l'ombre et les cendres de la gloire passée, un éditeur mythique et compétent.

GALAXIE (ANCIENNE SÉRIE) 1953-1960 - 65 NUMÉROS PARUS

Ce sont purement et simplement des récits issus de la revue-mère américaine Galaxy. Les auteurs n'ont jamais été présentés au public par quelques lignes sur eux ou un éditorial. Quelques auteurs français ont été publiés vers la fin.

Illustrations déplorables et textes très mal traduits ou tronqués. Il semble que la rédaction parisienne de cette revue n'apprécia pas à leur juste valeur les textes qu'elle publiait. Ce qui fut sa perte.

Aujourd'hui ces numéros sont très recherchés. Ils valent, les 10 premiers numéros 10 frs pièce, les autres, 5frs.

EDITIONS « LE SILLAGE »

Collection : « Les Horizons Fantastiques » eh oui ! Mais ce n'était pas déjà nous car les quatre livres de cette éphémère collection, romans-fleuve dirons-nous plutôt, sont parus vers 1953-1954.

1 L'excellent « Univers Vagabond » de Léon Groc et Jacqueline Zorn.
2 « Paradis atomiques » (roman des jours heureux) de R. Teldy Naim.
3 « Cette sacrée planète » de S. Fowler Wright.
4 « Ceci arrivera hier » de R. Teldy Naim (tout un programme !).

Cela valait 4 à 5 frs à cette époque. Cela s'achète de 15 à 20 frs d'occasion quand on les trouve.

FICTION 1953 A NOS JOURS 195 NUMÉROS PARUS

La présence de la SF en France peut s'affirmer par la description de cette revue et sa lecture. Correspondant de la revue américaine Fantasy, l'une des meilleures aux U.S.A. par la qualité littéraire et l'originalité de ses textes, la rédaction parisienne saura éviter les erreurs de Galaxie (première série). La présentation de la revue ira en s'améliorant sans cesse et tirera jusqu'à 30.000 exemplaires. Dirigée au début par Maurice Renault, et connaissant bien leurs lecteurs par des référendums continuels, la rédaction (A. Dorémieux, Réd. en Chef) se voudra une sorte de « comité de défense et d'illustration de l'étrange ». On y verra le très net choix d'une SF psychologique et poétique pour les américains. En ce qui concerne les auteurs français, ils se classeront, soit dans la catégorie « fantastique » comme Sternberg et Mandiargues, soit dans le sillage de Bradbury, comme Klein, Henneberg, Dorémieux ou Demuth. Ceci pour les 150 premiers numéros. Après le retrait de Maurice Renault, on notera une nouvelle orientation de la Revue, d'abord élimination du « Fantastique » et disparition progressive des auteurs français, au profit d'une SF américaine et anglo-saxonne, spécifiquement intellectuelle On y tournera alors et on y tourne encore en rond pour avoir peut-être dénaturé l'esprit de la SF et ne plus tenir compte des désirs des lecteurs.

Mais l'ensemble de la Revue forme une sorte d'encyclopédie pratique de la SF (surtout avec ses 15 numéros spéciaux) suffisamment éclectique pour donner une bonne idée du genre.

EDITIONS DENŒL COLLECTION PRESENCE DU FUTUR 1953 A NOS JOURS 120 NUMEROS DEJA PARUS

Cette collection avait et a tout pour réussir. Elle semble gacher sa chance d'être la plus intéressante sur le marché français, en ne s'orientant pas toujours vers les bonnes choses.

Ainsi brillamment lancée en 1953 avec son N° I les fameuses « Chroniques martiennes » de Ray Bradbury, elle nous donnera 100 numéros plus tard, la pire œuvre de SF jamais éditée : « Le Pallas ou la Tribulation « d'Edward de Capoulet-Junac.

Dans cette collection, la SF n'est pas appréciée pour elle-même, mais pour ses résonances psychologiques et ses aspects fantastiques. Aussi pas d'anticipation pure, mais certaines « machines » un peu dures à digérer.

Elle nous a fait connaître pourtant de bons auteurs étrangers et quelques français, des œuvres originales et percutantes, montrant de multiples aspects de la SF quand elle fait appel à l'esprit plutôt qu'à la lettre.

Ainsi toute l'œuvre de Bradbury : des nouvelles pour la plupart rassemblées en plusieurs volumes.

Celle de H.P. Lovecraft, Les « Fondations » d'Asimov (re-réédition) les Clifford Simak, le « cycle » de Blish, quelques livres de Brian Aldiss, R. Matheson, Frédric Brown, Poul Anderson, etc... étonnants.

Dans les Français se dégagent et surnagent facilement, Gérard Klein influencé par Bradbury, et Jacques Sternberg, quand il écrivait de la Science-Fiction.

LES EDITIONS « METAL » DE 1954 à 1956 - « SERIE 2000 »

Avec ses 25 titres et son hors-série « les Imaginox » de Raymond F. Jones, c'est l'édition la plus anarchique quant à la présentation des livres et des couvertures.

Il y a eu du bon et du très mauvais dedans. Tous les auteurs sont Français. Certains ont disparus ou sombrés, d'autres ont surnagés et leurs noms nous sont encore familiers.

Se dégagent, par exemple, de cette arène, les œuvres de Pierre Versins, de Limat, de Dermèze, la belle « Naissance des Dieux » de Charles Henneberg, « Postes sur l'inconnu » d'Adrien Sobra. On retrouvera cet auteur, beaucoup plus tard, au Fleuve noir Angoisse sous le nom d'Agapit.

EDITIONS DU GRAND DAMIER COLLECTION COSMOS, SOUS LA DIRECTION DU DOCTEUR ROGER DE LA FUYE

Date de parution : de 1955 à 1957.

Treize ou quatorze titres. Collection créée, à première vue, pour diffuser les œuvres de Keller et Brainin, qui semblent être les auteurs-maison de cette édition.

De bons titres en général, mais certains écrits, avec un peu trop de facilité.

La Planète sans soleil (Maurice Limat).
Nurma (Jean Cap).
Le Septième Ciel (J.-H. Juillet).
Au Centre de l'Univers (Keller-Brainin).
Les Visiteurs de l'An 2000 (J.-H. Juillet).
Les Paladins du Ciel (J.-H. Juillet).
Celui qui ne vient de nulle part (Keller-Brainin).
Le Tour du Soleil en 80 Jours (Keller-Brainin).
La Guerre des Ondes (Keller-Brainin).
La Machine à explorer le Rêve (Keller-Brainin).

Prix : occasion, de 5 à 10 frs, selon l'endroit.

SATELLITE - 1958-1962 - 47 NUMEROS PARUS

Revue dont le grand mérite est d'avoir été 100 % française. A l'opposé de Galaxie (première série) qui ignorait ses lecteurs, sa rédaction se mit à leur service et se soumit toujours aux vœux de la majorité. Cela montra ses échecs successifs, ses formats variés et divers, et vers la fin, son aspect « amateur » qui la fit sombrer définitivement.

Le bon et le mauvais y figurent en proportion sensiblement égales pour l'ensemble des numéros.

On y note une sélection d'une dizaine de romans d'auteurs étrangers, de bonnes études et critiques sur la SF par Gérard Klein, Jacques Bergier, et les auteurs français en vogue de l'époque, l'association, à un certain moment, avec une revue « Hypothèse » qui l'orienta vers la vulgarisation scientifique.

COLLECTION DANIBER

Avec ses 17 titres, parus entre 1960 et 1961, cette petite collection populaire, destinés au Prisunic, s'est intitulée d'abord Science-Fiction-Suspense, puis Anticipation et finalement Mystère avec le N° 17 le « Carmilla » de Shéridan le Fanu.

Son directeur, Daniel Bernstein, a eu le souci de vulgariser la SF en nous offrant un éventail d'auteurs de toutes nationalités, plus ou moins intéressants. Toujours Space-Opéra pour la plupart, quelques titres offrent des extrapolations scientifiques valables. Se lit et s'oublie facilement. A relire parfois.

1 Attention, l'Atlantide attaque (Lester del Rey).
2 La terre envahie (Paul Capon).
3 Les chercheurs d'étoiles (Milton Lesser).
4 Vers un nouveau soleil (Kenneth Wright).
5 Le secret des anneaux de Saturnes (Donald A. Wollheim).
6 L'énigme de la neuvième planète (Donald A. Wollheim).
7 Le mystère des lunes de Mars (Donald A. Wollheim).
8 Rocket vers la lune (Richard Marsten).
9 Danger... Dinosaures ! (Richard Marstein).
10 Ascenseur pour l'infini (Lester del Rey).
11 L'Epervier II ne répond plus (Peter Lemon).
12 Les bagnes de l'espace (François Lourbet).
13 L'Affaire du X-39 (Peter Lemon).
14 Sortilège temporel (François Lourbet).
15 Raid sur Platon (Eric Sodler).
16 Le Retour des Guzrch (Axel Srelsen).
17 Carmilla (Sheridan le Fanu).

Prix occasion : 1,50 à 2,00 frs.

EDITION DITIS

Cette maison d'édition fit paraître, sous le même format, six collections de romans divers aux couvertures violemment bariolées.

Celle de Science-Fiction était annonçée ainsi : « La navigation interstellaire et le contact avec des mondes nouveaux, ouvrent la voie aux guerres cosmiques comme aux plus prodigieuses découvertes ».

8 titres ont vu le jour, tous en 1960, d'auteurs anglais et américains.

Nos
161 « Les Naufrageurs de l'espace » de A. North.
163 « Objectif Pollux » de C. Tubb, qui reparaîtra au Fleuve Noir sous le titre « Le navire-étoile ».
165 « Complot contre la terre » de C.M. Knox.
167 « Fusée en quarantaine » de North.
171 « Les Négriers du Cosmos » de John Brunner.
179 « Sabotage sur la lune » de Murray Leinster.
186 « Fusée de contrebande » de Lée Correy.
189 « La planète oubliée » de Murray Leinster.

La plupart appartiennent au genre Space-Opéra, aventures spatiales etc... Le plus intéressant est « la Planète oubliée » de Murray Leinster.

Prix d'occasion 2 à 4 frs selon l'état, 5 à 10 frs pour le dernier titre.

GALAXIE (NOUVELLE SERIE)

Le N° I parait en 1964. Ils en sont au N° 72. Reprise par les Editions OPTA qui publient également « Fiction » et le « Club du Livre d'Anticipation », ce sont aussi des traductions de revues américaines, mais mieux présentées avec une courte bibliographie sur les auteurs nouveaux. Ils publient également de courts romans en plusieurs épisodes dans la revue, et en hors-série, des numéros spéciaux avec des romans plus importants et 2 ou 3 nouvelles en additif (14 titres parus jusqu'à présent).

Les auteurs classiques américains s'y retrouvent et également les dernières tendances du genre. On aime ou on n'aime pas. Tous les genres de SF s'y cotoyent. C'est plutôt une revue de spécialistes SF que de néophytes la découvrant. Les fanatiques de la SF en font leur pature mensuelle, malgré le mauvais papier et les illustrations lamentables qu'on y voit

souvent. Je crois que le grand public et le lecteur normal s'y attacheront un jour, bien que ce soit de la SF hautement intellectuelle, parfois abrupte et trop brutale pour le lecteur classique et si cartésien, toujours enclin à se plaindre que la mariée est trop belle et à qui il faut tout mâcher.

EDITION OPTA
CLUB DU LIVRE D'ANTICIPATION

Luxueuse collection d'œuvres d'anticipation, tirant à 4.000 exemplaires numérotés, paraissant par souscription, et ensuite en vente libre dans certaines librairies, cette initiative d'Opta est intéressante.

Elle nous redonne des classiques du genre et de grands auteurs comme Van Vogt, Asimov, Simak, Heinlein, Lewis, etc.. et de nouveaux noms comme Philip José Farmer et K. Dick.

Des auteurs éprouvés et connus, de nouvelles œuvres également.

Une vingtaine de livres parus, groupant pour la plupart deux romans d'un auteur, et cela continue. Dirigée au début par Dorémieux, la présence de Jacques Bergier à ses côtés, maintenant, semble orienter cette collection vers l'Héroic-Fantasy.

Les premiers tirages sont épuisés et spéculés outrageusement. Cela montre l'intérêt du public pour ce genre de collection, et la preuve qu'il existe une clientèle n'hésitant pas à payer cher, de bons livres bien présentés.

EDITIONS ROBERT LAFFONT
COLLECTION AILLEURS ET DEMAIN

C'est sans doute la publication chez lui de « 2001 Odyssée de l'espace » de Clarke qui a encouragé Robert Laffont à confier à Gérard Klein la direction d'une collection (voir son interview) qui prouvera que la SF est une littérature vivante. Carte blanche lui a été donné quant au choix et au volume des œuvres à publier.

Quatre livres sont déjà parus :
« Le Vagabond » de Fritz Leiber
« En terre étrangère » de Robert Heinlein
« Ose » de Philip José Farmer
« Un monde d'azur » de Jack Vance.

Leurs prix s'étagent de 15 à 30 frs, selon le nombre de pages. Il en paraîtra, à peut près, un par mois.

MARABOUT

Edition belge de livres de poche ; n'a pas oublié la Science-Fiction dans ses nombreuses collections. Ils nous font connaître de très bons auteurs.

Je citerai parmi tant d'autres :
« Pour une autre terre » de Van Vogt N° 262.
« Au seuil du futur » d'Howard Fast N° 263.
Une anthologie des 20 meilleurs récits de SF présentée par Hubert Juin N° 207.
« Les nouvelles de l'anti-monde », de Georges Langelaan N° 252.

Plus récemment et sous une nouvelle présensation :
« Les Solariens » de Norman Spinrad N° 329.

En auteurs anciens réédités :
« La guerre des Salamandres » de Karel Capek. Ce livre était paru en 1960 Aux Editeurs français Réunis. On en avait vendu seulement 300 exemplaires (citation tirée de la préface d' « Un animal doué de raison » de Robert Merle).

Citons aussi de cet auteur tchèque :
« La fabrique d'absolu » paru aux éditions Nagel en 1945.

ERIC LOSFELD, EDITION LE TERRAIN VAGUE

Quelques livres de Science-Fiction se sont glissé, parmi ses nombreux érotiques et fantastiques.

Je cite :
« Les ingénieurs du Cosmos » de Clifford Simak.
« Mondes interdits » d'Alain Dorémieux.
« Un chant de pierre » de Gérard Klein.
« Toi ma nuit » de Jacques Sternberg.

Plus récemment :
L'excellent « la résidence de Psycartown » de Louis Thirion.
La réédition de « l'heure » de Walter Lewino (paru en 1959 chez Denœl).
« Le Losange » de Fereydoun Hoveyda.

De ce tour d'horizon des collections et revues de SF, se dégage, pour préfigurer l'avenir, un certain renouveau en France, mais les éditeurs actuels sont longs à remuer, n'y connaissent visiblement pas grand'chose et, en bref, n'y croient pas encore.

Les revues « Fiction » et « Galaxie » sont toujours vivantes, bien que leurs tirages aient baissés sensiblement. Leur C.L.A. nous promet monts et merveilles. La tentative de Gérard Klein chez Laffont est très intéressante, et je lui souhaite longue vie.

Dernièrement Albin-Michel, qui s'essaya au genre, fit sortir quatre livres et ne semble pas vouloir poursuivre. Présence du Futur continuera à nous donner chaque mois, le bon ou le mauvais. Jacques Bergier aux Editions Rencontre, compte sortir une dizaine de titres par an. Les Editions Christian Bourgois vont faire paraître trois collections à la fois d'auteurs américains célèbres et inconnus en France sous sa direction.

Des bruits courent que deux importantes maisons d'édition veulent lancer, chacune, une collection de SF d'auteurs américains, à bon marché bientôt.

Nous les attendons et leur souhaitons d'avance bonne chance.

Jean-Claude de REPPER

PANORAMA DES OUVRAGES CRITIQUES DE SF

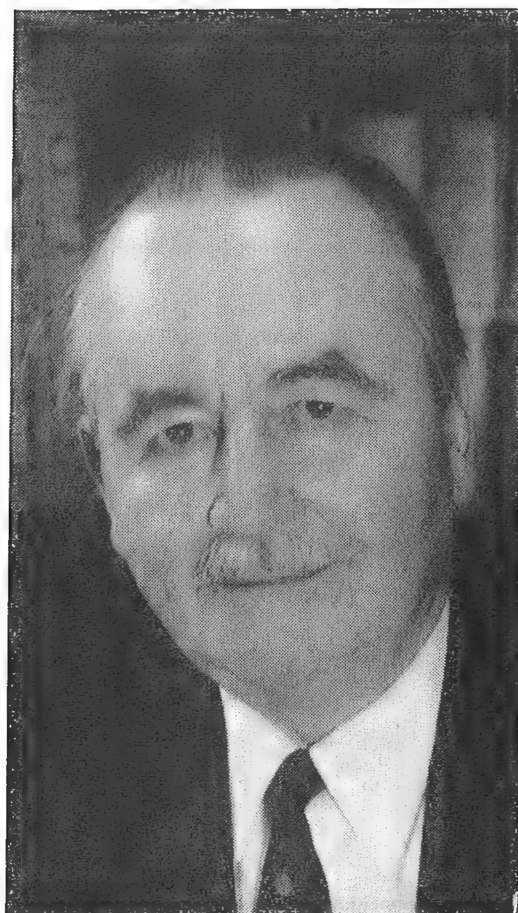
De nombreux ouvrages ont été écrits sur la SF, la plupart étant difficiles à trouver ou vendus à des prix exorbitants. Cependant, nombreux parmi ceux-ci furent le résultat de la dévotion des fans à leur genre, particulièrement en ce qui concerne les index et les bibliographies. Les livres dont on parle le plus sont : « SF Handbook » de L. Sprague de Camp (Hermitage, 1953) l'édition originale de « In Search of Wonder » de Damon Knight (1956), « Modern SF : it's meaning and future » de Reginald Bretnor (1953), « Inquiry into SF » de Basil Davenport (1955), l'histoire du fandom « The immortal Storm » de Sam Moskowitz, « A handbook of SF and Fantastica » du fan australien Donald Tuck (1959, 2 vol.), « Pilgrims through space and time » de J.O. Bailey (1947) et parmi les bibliographies : « Index to the weird ant Fantastica in magazines 1926-50 » de Bradford Day (1953), « 333 : A bibliography of the Science fantasy novel » de Joseph Crawford (1953), « Index to the SF magazines 1926-50 » de Donald Day (1952) et naturellement le très rare « The checklist of Fantastic Literature » de E.F. Bleiler (1948) qui n'a pas moins de 453 pages.

Ils sont les plus rares, mais le lecteur intéressé apprendra avec plaisir que l'on trouve beaucoup d'autres travaux également valables sur la question. L'anthologie de Damon Knight « A century of SF » (Doubleday 1953, Dell 1965) avec, au début de chaque chapitre, d'importants articles donne une bonne vue d'ensemble de l'histoire de la SF moderne, joint à un excellent choix de nouvelles particulièrement représentatives. Avec I.O. Evans, nous revenons en arrière avec ses deux volumes « SF through the ages » (Panther books, Londres 1966), le premier étant composé de morceaux choisis de Walter Scott, Platon, Lucien, Poe, Verne et d'autres ouvrages très anciens de SF, le second avec des choix plus récents de Wells et Gernsback à Clarke et Anderson. On peut encore trouver en plusieurs éditions « New maps of Hell » de Kingsley Amis (Ballantine Books 1960) qui constitue un intéressant panorama de la SF moderne, sur un plan plus sociologico-sexuel, mais très incomplet. Advent Books a fait reparaître une édition nouvelle, revue et élargie de « In Search of Wonder » de Damon Knight (1967-1968) un gros volume d'opinions personnelles sur la littérature de SF, fandoms, livres et auteurs caractéristiques. Advent est un éditeur spécialisé qui a également sorti « The issue at hand » de William Atheling Jr. (James Blish, 1964-1967), une collection d'essais sur la SF et le fandom, « The SF novel », par Basil Davenport (1959-1964) qui rassemble quatre essais sur divers aspects de la SF par Heinlein, Kornbluth, Bester et Bloch, « A requiem for Astounding », de Alva Roger (1964-1967), une histoire illustrée du fameux magazine de SF, jusqu'à ce que son titre soit changé en « Analog », et maintenant « All our yesterday » (1969), une histoire du fandom de SF longtemps attendue, avec tous ses ennemis et ses défenseurs, par Harry Warner. « Yesterdays tomorrows » (Routledge, Londres 1968) est un survol historique des sociétés futures, depuis les plus anciennes « Utopies » jusqu'aux sociétés modernes de SF de Ballard et W.S. Burrough. A noter un important livre de travail « From Utopie to nightmare » (Bles, Londres 1962) de Chad Walsh qui traite du même thème mais avec un côté plus théologique. « The tale of the future » de I.F. Clarke (Library Association, Londres 1961) est une liste des œuvres de SF publiées depuis 1644 à 1960 en Angleterre, avec de courtes notes sur le contenu de chaque livre. L'autre ouvrage de Clarke « Voices Prophesying war 1763-1984 » (Oxford University Press 1966) essaye de traiter le thème de la guerre dans des textes extrapolatoires, en comparant avec ce qui est réellement arrivé. Dobson Books, à Londres, a ressuscité « Of worlds Beyond », édité par Lloyd Arthur Eshbach (1964, publié à l'origine par Fantasy Press aux U.S.A. en 1947) et qui comprend huit essais sur l'art d'écrire de la SF par Heinlein, Taine, Williamson, Van Vogt, de Camp, E.E. Smith et Campbell. Les anthologies de Sam Moskowitz constituent un survol de la SF. Au début des années 60, le magazine américain « Amazing » et l'anglais « Science Fantasy » publièrent une série de biographies d'auteurs fantastiques très connus, maintenant réunis en deux volumes : « Explorers of the infinite » (World 1963 - Meridian 1967) qui traite des auteurs anciens depuis de Bergerac, Poe et Shelley jusqu'à Gernsback, Lovecraft et Weinbaum, et « Seekers of to-morrow » (World 1963-Ballantine 1967) qui, lui, traite des auteurs de SF modernes les plus connus. Bien que n'étant pas infaillibles, les livres de Moskowitz sont non seulement des ouvrages de référence très valables, mais sont également matière à une lecture amusante.

Eddy BERTIN

FRANÇOIS RICHARD :

De trop nombreux esthètes de la Science-Fiction ignorent ou méprisent systématiquement nos auteurs français.



HDF — **Le Fleuve Noir édite deux séries de romans assimilées au fantastique : « L'Anticipation » et « L'Angoisse ».**

Dites-nous quelques mots au sujet de ces deux collections.

Richard — La collection « Anticipation » a démarré en 1950 avec une série d'ouvrages groupés sous le titre : « Les Conquérants de d'Univers ».

C'était la première tentative de littérature dite d'Anticipation en France et la mise en marche fut évidemment assez lente. Nous tirions à huit mille exemplaires au départ et rééditions un an après par suite d'une nette amélioration. Depuis cette collection ne cesse de progresser... ce phénomène n'est peut être pas étranger aux récentes découvertes scientifiques.

« L'Angoisse » est apparue quelques années plus tard. Au début, nous fûmes vivement intéressés par les romans d'Angoisse Américains dont certains furent traduits. La formule ayant « accroché », nous avons demandé à des auteurs Français d'en écrire à leur tour. Ainsi, nous arrivâmes à constituer une équipe d'auteurs dont Kurt Steiner, B.R. Bruss, Marc Agapit...

Depuis Juillet 69 nous sortons deux volumes « Angoisse » par mois au lieu d'un seul. Le résultat est appréciable.

HDF — **Quels sont les tirages actuels de ces deux collections ?**

R. — L'Angoisse tire à peu près à 45.000 exemplaires et l'Anticipation à 62.000.

HDF — **Parlez-nous des rééditions « Angoisse » et « Anticipation » sous forme de volumes tête-bêche. Cela correspondait-il à un besoin du public ?**

R. — Nous avons eu en effet beaucoup de demandes de lecteurs qui désiraient se procurer les premiers volumes, évidemment épuisés. Une réédition pure et simple n'aurait pas été tout à fait rentable. Nous avons donc choisi de réaliser ces volumes « tête-bêche » en étudiant des prix très économiques (auteurs et dessinateurs durent faire quelques sacrifices) afin de sortir deux livres en un seul pour un prix inférieur à n'importe quel ouvrage issu de nos séries habituelles.

HDF — **Cette formule a-t-elle déjà donné des résultats ?**

R. — Il est encore un peu trop tôt pour vous répondre, mais je crois que nos lecteurs en sont très satisfaits. Les premières ventes ayant eu lieu avant la période des vacances il est difficile de dresser un bilan. Toutefois nous n'avons enregistré aucun retour, ce qui est une chose encourageante.

HDF — **Pensez-vous augmenter le rythme de parution de ces livres couplés ?**

R. — Une deuxième série est actuellement à l'étude. La sortie est en principe prévue pour le début de l'année 70.

HDF — **Que pensez-vous des spéculations qui sévissent sur les premiers numéros Angoisse et Anticipation dont quelques libraires spécialisés sont les bénéficiaires ?**

R. — Nous sommes bien sûr au courant de ces spéculations, certains ouvrages atteignant des sommes bien supérieures au prix normal. Mais ceci est un phénomène que nous ne pouvons empêcher. Si nous les rééditions, ces livres perdraient de leur valeur et en outre, rien à priori ne nous permet de penser que nous viendrions à bout d'un nouveau tirage. Nous croyons tout de même éviter ce genre de spéculations en créant la série « tête-bêche ».

HDF — **Avez-vous l'intention de rééditer l'intégralité des volumes Angoisse et Anticipation ou bien s'agira-t-il de quelques numéros seulement ?**

R. — L'opération n'en est qu'à son tout début. Il est donc difficile de faire des prévisions pour l'instant, mais en principe, nous rééditerons à peu près tout... ou tout au moins les meilleurs

œuvres, celles que les collectionneurs recherchent le plus.

HDF — **Parlez-nous à présent des auteurs du Fleuve Noir. Tout d'abord les familiers de l'Anticipation.**

R. — Et bien ces familiers ce sont bien sûr Richard-Bessière avec les soixante dix ouvrages publiés à ce jour, et tous ceux que vous connaissez : Jimmy Guieu, B.R. Bruss, Maurice Limat, Rayjean...

HDF — **Toujours à propos de l'Anticipation, comptez-vous des auteurs étrangers ?**

R. — Très peu. Nous avons la série des « Perry Rhodan » de K.H. Scheer et Clark Darlton assez bien accueillie par le public, c'est tout. Nous avons d'ailleurs aucun intérêt à rechercher des auteurs étrangers étant donné que nous comptons actuellement beaucoup d'auteurs français, même de plus en plus.

En 1970 nous publierons trois nouveaux auteurs français, néophytes de l'Anticipation : Pierre Courcel ; Georges Murcie et le Docteur Clauzel.

HDF — **Imposez-vous à chaque auteur une cadence de parution ?**

R. — Absolument pas. Une telle politique serait nuisible à la qualité des ouvrages. Certains auteurs nous remettent deux manuscrits en quatre mois quitte à demeurer six mois sans rien nous donner, cela est très variable. Mais en aucun cas nous imposons une quelconque cadence.

HDF — **Pensez-vous poursuivre la nouvelle orientation littéraire qui s'est amorcée au sein de l'Anticipation. Vous comptez en effet de nouvelles plumes telles Jet D. Le May ; le tendem K.H. Scheer et C. Darlton; Pierre Barbet; Louis Thirion ; Francis Carsac, reconnues comme respectables aux yeux de certains adeptes de la Science Fiction.**

R. — Cette orientation littéraire s'effectue peu à peu. Tous les auteurs évoluent avec le temps. Ceux que vous venez de citer possèdent une façon de s'exprimer toute personnelle et il faut convenir que cette façon plait malgré tout au public français. De trop nombreux esthètes de la Science Fiction ignorent ou méprisent systématiquement nos auteurs français.

Francis Carsac est un cas particulier puisqu'il écrit qu'un roman tous les trois ans... il possède ainsi le loisir de soigner ses textes jusqu'à une sorte de perfection. Les fidèle du Fleuve Noir ont une production nettement plus prolifique.

Quant au fantastique traditionnel, j'espère que B.R. Bruss nous transmettra de nouveaux manuscrits. Il compte déjà à son actif de très nombreux ouvrages dans les deux collections.

HDF — **Recevez-vous beaucoup de manuscrits d'écrivains inconnus du public, désireux d'œuvrer pour l'Anticipation ou pour l'Angoisse ? Encouragez-vous leur vocation ?**

R. — Nous recevons essentiellement des récits de Science-Fiction. Il nous arrive d'en retenir quelques-uns : si le manuscrit est valable nous convoquons alors l'auteur s'il réside à Paris, autrement nous lui écrivons en lui fournissant des explications en vue de la rectification ou de l'amélioration de ses textes. Ce dernier suit en général nos conseils. Ainsi, huit fois sur dix le récit est accepté puis publié et nous sommes heureux de compter un nouvel auteur.

Nous encourageons toujours ceux qui ambitionnent d'écrire dans le cadre de nos collections. Les manuscrits que nous recevons au siège de notre maison d'édition recueillent toute notre attention.

(Propos recueillis au magnétophone par Georges NAHON.)

GERARD KLEIN :

La S.F. doit sortir du ghetto où on l'a enfermée



H.D.F. — Qui vous a donné l'idée de créer une collection de Science-Fiction et pourquoi chez Robert Laffont ?

G.K. — Il y a deux raisons majeures : la première, c'est que les collections existant ne me satisfaisaient pas entièrement. La deuxième, c'est que l'édition m'a toujours intéressé ; j'avais d'ailleurs essayé, sans succès, de lancer une collection il y a quelques années. Maintenant, pourquoi Robert Laffont ? C'est un peu le fait du hasard ; j'ai entendu dire qu'il n'était pas hostile à l'idée de cette collection. Nous nous sommes rencontrés et l'affaire s'est conclue.

LA S.F. EN FRANCE : UN PROBLEME INSOLUBLE ?

H.D.F. — Vous n'avez publié à l'heure actuelle que des auteurs anglo-saxons. Pensez-vous élargir cette collection à d'autres auteurs étrangers, peut-être français ?

G.K. — Il y a une chose sur laquelle je veux insister : je suis libre de mes choix et je tiens à maintenir cette collection à un niveau très élevé. Je ne suis pas du tout opposé à publier des auteurs français. Seulement, il se trouve que, pour l'instant, tous les manuscrits que j'ai reçu sont d'une grande médiocrité. Cela d'ailleurs ne me surprend pas ; vous connaissez le problème de la S.F. en France : les auteurs ne sont pas ou peu payés ; donc, ce que l'on reçoit, ce n'est pas du travail de professionnel. En France, il n'y a pas de débouchés ; on ne peut pas être un écrivain de S.F. de métier. La seule maison qui se rapproche d'une certaine conception du professionnalisme, c'est le « Fleuve Noir », mais les auteurs sont obligés d'écrire beaucoup pour gagner leur vie. Il y en a quand même de bons comme Kurt Steiner, Stefan Wul dans le temps... Mais la plupart font un autre métier.

H.D.F. — En dehors des romans, pensez-vous publier des recueils de nouvelles ?

G.K. — Dans la collection « Ailleurs et Demain », je ne pense pas. Longtemps, on a cru en France que la bonne littérature de S.F. empruntait de préférence la forme de la nouvelle. Entre les années 37 et 55, il y a eu de nombreuses revues et un marché très considérable pour les nouvelles. Les américains écrivaient beaucoup sous cette forme et tout le monde pensait qu'elle convenait mieux au développement des idées de S.F. C'est possible. Mais depuis 1955, aux Etats-Unis, la situation s'est retournée. Des éditeurs de livres se sont intéressés à la S.F. et ils ont publié des romans. Et on a découvert des tas d'auteurs qui écrivaient d'excellents romans. D'ailleurs, de plus en plus, les écrivains américains s'adressent directement à un éditeur de livres au lieu de passer par l'intermédiaire d'une revue. Presque tous les romans de Van Vogt sont parus en serial dans « Astounding » en particulier ou d'autres revues ; à l'heure actuelle, c'est devenu très rare.

H.D.F. — Ferez-vous des rééditions ?

G.K. — J'ai pensé à cette idée, mais je ne voudrais pas en faire dans le cadre de la collection « Ailleurs et Demain » où je ne veux publier que des inédits. Si je me lance dans des rééditions, je le ferai dans une autre série dont la forme reste à définir.

H.D.F. — Vous avez publié : « Le Vagabond » de Fritz Leiber, « En Terre étrangère » de Robert Heinlein » et « Ose » de Philip José Farmer. Pourquoi ces auteurs plutôt que d'autres ?

G.K. — Il y a là une politique. Ce sont des livres qui sont, à mon avis, susceptibles d'intéresser à la fois l'amateur de S.F. chevronné et le monsieur ou la dame qui n'a jamais lu de

S.F. et qui cherche un renouvellement du roman. Dans le Leiber, on trouve une remarquable conjonction entre une technique littéraire très élaborée et un sujet ; cette technique rappelle un peu celle du simultanéisme de Dos Passos. Le Heinlein possède un intérêt sociologique certain. Il est paru aux Etats-Unis en 1961 et a eu un énorme succès parmi l' « underground ». Il faut le lire aussi dans cette perspective et ça se lit comme un thriller. Quant au Farmer, c'est un roman qui a peu de liens avec la S.F. traditionnelle, c'est surtout un roman politique, une espèce d'apologie de la trahison.

LES COLLECTIONS ACTUELLES NE ME SATISFONT PAS

H.D.F. — Pouvez-vous nous dire en quoi les autres collections françaises ne vous satisfont pas ?

G.K. — Ce que je crois à propos des autres collections, c'est qu'elle ont tendance à enfermer la S.F. dans une série de ghettos. « Fiction » se compose d'une équipe de puristes qui ont une doctrine et il n'est pas question de s'en évader. « Présence du futur » a tendance à enfermer la S.F. dans une conception beaucoup trop hiératique. On a le sentiment que c'est une collection remarquable en un sens, mais qui n'a jamais pris la S.F. tout à fait au sérieux ; c'est une conception trop limitative. Enfin le « Fleuve Noir », qui cantonne la S.F. dans le domaine du roman d'aventures, qui peut avoir un certain charme, mais qui est destiné à des adolescents ou à des gens qui « consomment » de la littérature de S.F. Ça se défend, puisque c'est la collection qui se vend le mieux ; mais ça enferme la S.F. sous une étiquette. Ce que j'ai voulu faire, c'est une collection de romans qui soient simplement des romans avec un point commun : la S.F. C'est d'ailleurs à dessein s'il n'y a pas le mot « Science-Fiction » en tête de la collection.

H.D.F. — Deux auteurs de la nouvelle école américaine, Philip K. Dick et Philip José Farmer semblent être considérés par beaucoup comme les Van Vogt et les Asimov des années 70. Ne pensez-vous pas que Farmer sera plus accessible au public français ?

G.K. — Il est certain qu'on appréciera d'autant mieux K. Dick qu'on connait bien les réalités américaines, parce qu'il y a énormément de petits détails qui risquent de passer complètement inaperçus du public français. Chez Farmer, il y a plus d'universalisme ; à première vue, il est moins concerné par les problèmes sociaux que par ceux de l'individu ; il touche ainsi probablement plus de gens.

UNE ŒUVRE MAITRESSE : DUNE

H.D.F. — Quels sont les prochains ouvrages que vous allez publier ?

G.K. — Je vais publier un livre de Jack Vance qui s'appelle : « Un monde d'azur » (1). C'est un ouvrage un peu marginal, un conte philosophique sur le thème du pouvoir. Ça se passe sur une planète où des rescapés d'un naufrage interstellaire ont réussi à s'établir sur une planète-océan, et ils vivent sur des ilots qui sont des feuilles de plantes marines géantes. C'est le problème de leurs relations avec un être énorme et intelligent qui vit dans les eaux de cette planète-océan et qui leur assure une certaine protection en échange de nourriture. Il n'y a pas dans ce roman ce côté bricolage, qui peut être intéressant, mais qui a écarté trop de gens de la S.F. Ensuite, je sortirai un livre tout à fait extraordinaire, qui devrait faire l'unanimité, c'est « Dune » de Frank Herbert, qui est le grand roman sur le thème de l'empire galactique et qui a enfoncé définitivement, à mon avis, la série des « Fondation » d'Asimov. Il y a la même ampleur de vision, mais on trouve une intensité poétique, une qualité littéraire qui est très supérieure à celle d'Asimov qui, il faut l'avouer, est un peu sec. On peut dire sans exagérer que c'est le « Autant en emporte le vent » de la S.F. et il a aussi les qualités d'un drame shakespearien. Herbert, qui est inconnu en France, est un des grands noms de la S.F. américaine actuelle. Le public américain ne s'y est d'ailleurs pas trompé, puisque « Dune » a obtenu le « Hugo » lors de sa sortie en 1968.

En résumé, au cours de cette première année, on peut distinguer dans la collection deux catégories d'ouvrages : ceux qui ont une certaine ambition qui dépasse de très loin la S.F. ; ce sont le Leiber, le Heinlein et le Herbert et comme il ne faut pas trop épuiser le lecteur, j'ai publié des livres qui sont excellents mais beaucoup moins ambitieux : le Farmer et le Vance. On peut ajouter dans cette catégorie un livre de Brunner qui va sortir et qui s'appelle « Le long labeur du temps ». Il décrit d'une manière très réaliste la vie autour d'un astro port interstellaire. Ce n'est pas son livre le plus ambitieux qui est « Stand on Zanzibar » que je publierai l'année prochaine. Je veux alterner des ouvrages qui ont une très grande qualité littéraire mais qui risquent d'avoir plus de mal à s'imposer au public et des ouvrages de bonne classe mais plus faciles qui feront pénétrer l'idée que la S.F., c'est quelque chose de lisible. A partir de l'année prochaine, je publierai des ouvrages de S.F. plus classiques et peut-être un certain nombre de nouveaux auteurs.

H.D.F. — Avez-vous eu des réactions de la part des autres éditeurs de S.F. ?

G.K. — La seule réaction que j'ai enregistré, c'est celle de mes amis de Fiction et de Galaxie. Je crois qu'ils sont très contents parce qu'ils sont conscients du fait que je peux amener à la S.F. un public qui, ensuite, s'intéressera aux revues, aux classiques du C.L.A. et à leurs autres collections. Je ne pense pas qu'il y ait sur le marché français de la S.F. de possibilité de concurrence. Ce que je voudrais, c'est être plus en pointe ; j'ai les coudées plus franches ; je peux donc publier des ouvrages qui sont éventuellement plus d'avant-garde, qui sortent un peu de l'ordinaire, tandis que eux doivent, et c'est leur rôle, représenter, disons la doctrine.

H.D.F. — Pouvez-vous nous parler des tirages ?

G.K. — Le Leiber a été tiré à 10.000 exemplaires qui ont été épuisés et on retire maintenant par tranche de 2.000. C'est un livre qu'on



J.-C. de Repper avec Gérard Klein

devrait amener entre 15 et 20.000. Les suivants sont tirés d'emblée à 12.000. Dans le domaine de la S.F., je crois que l'on peut vendre sur une assez longue période ; les gens reviennent en arrière, suivent les collections ; il y aura dans cinq ans des amateurs de S.F. qui s'y mettront et qui liront les premiers ouvrages parus. Je pense qu'on pourra établir à terme cette collection sans trop de difficultés à 20.000, ce qui, pour ce genre de littérature, est quand même important.

LA S.F. DOIT REDONNER DE LA SUBSTANCE AU ROMAN

H.D.F. — Pensez-vous que la S.F. soit la littérature de l'avenir ?

G.K. — Disons que c'est une littérature d'avenir. C'est l'une des rares voies largement et solidement ouverte au roman dans l'état actuel des choses. Je ne crois pas du tout que le roman soit un genre littéraire mort, mais je pense que certaines formes de roman comme le roman psychologique, par exemple, sont des formes enterrées et que la S.F. vient à point nommé pour redonner de la substance, de l'intérêt au roman. Le public de S.F. présente bien des caractéristiques très intéressantes : d'abord c'est un public extrêmement fidèle et ensuite extrêmement difficile ; il sait très exactement ce qu'il veut. On le constate dans le marché des livres d'occasion. C'est une cote de la qualité des ouvrages qui est impitoyable ; ça prouve aussi que les lecteurs reviennent en arrière. Il y a un autre aspect, c'est qu'il est radicalement insensible à la publicité. En France, on le constate peu, mais aux Etats-Unis, on a interrogé des éditeurs de S.F. pour savoir ce qu'ils faisaient en matière de publicité ; ils ont répondu qu'ils n'en faisaient pas, parce que ça n'avait aucun intérêt. Les lecteurs se débrouillaient pour savoir ce qui paraissait et il était impossible de leur vendre quelque chose dont ils n'avaient pas envie, même en faisant de la publicité. Je crois qu'ont peut constater le même phénomène en France ; c'est un phénomène assez réconfortant et très exceptionnel dans le domaine du roman que celui d'un public — qu'on peut qualifier d'élite — qui est difficile, qui sait très exactement ce qu'il veut, qui est fidèle, et qui entretient en somme avec le genre, par livre interposé, et avec les auteurs, une espèce de dialogue. Ça me parait être une forme de culture ; c'est en cela qu'on peut dire que la S.F. est une littérature d'avenir.

(Propos recueillis au magnétophone par Jean-Claude de Repper).

(1). — Cet ouvrage est paru début avril.

LA SCIENCE-FICTION A LA RECHERCHE DES ORIGINES DE L'HOMME

rené prédal

Par définition tournée vers le futur, la science-fiction se trouve pourtant parfois confrontée au problème des origines de l'humanité. Le paradoxe n'est d'ailleurs qu'apparent car le temps est passé de l'attente béate des lendemains qui chantent, du bien être presse-bouton et de la technicité triomphante. L'homme est en effet assez engagé dans le processus de l'avenir pour avoir perdu ses illusions ; le robot n'a plus le charme qu'il revêtait il y a vingt ans, l'allongement de la vie se paie du spectre de la vieillesse, les progrès techniques engendrent la monotonie, les outils de libération (TV, automobile) sont déjà instruments d'esclavage et la conquête spatiale elle-même s'est banalisée depuis qu'une lune sans mystère s'est mise à ressembler au désert du Névada et les cosmonautes à des enfants déguisés pour le Mardi Gras.

Ce désenchantement est d'ailleurs déjà lieu commun. L'homme du XXe siècle n'est pas l'humaniste du XVIe siècle assoiffé de savoir ou le scientiste du XIXe certain que la science allait lui apporter le bonheur sur une terre mise au service de l'homme. Aussi, regardant d'un œil morne et blasé la ligne bleue horizon de l'avenir, l'homme en vient à se poser l'unique question à laquelle aucune réponse n'a encore été proposée ; comment a-t-il été créé ? Entre la thèse de la Bible (création divine à partir de la terre) et celle des scientifiques de l'orée du siècle (l'homme descend du singe), que croire ? N'y a-t-il pas d'autres solutions ? La religion et la biologie ont donné chacune la leur mais la physique ne peut-elle pas proposer la sienne (la découverte de l'électricité, grossièrement assimilée à la foudre, a permis la naissance du mythe de **Frankenstein** qui offrait une hypothèse quant à la composition de cette fameuse « étincelle de vie ») ? Et l'astronomie, science actuellement en plein développement ?

C'est cette dernière possibilité qui semble avoir donné aux scénaristes l'idée d'utiliser la science-fiction pour se pencher sur ce problème aujourd'hui encore qualifié de métaphysique parce que non résolu. L'idée — aujourd'hui fortement remise en cause — selon laquelle la lune s'étant refroidie plus vite aurait vu se succéder à sa surface les mêmes phases de vie que sur la terre mais à un rythme accéléré pouvait en effet laisser espérer que les études astronomiques offriraient la résolution du secret de la présence de la vie — et donc en particulier de la vie humaine — sur les planètes. Même si ce n'est plus valable à partir de l'analyse de la lune, l'espoir reste concevable pour une autre planète. Dès lors, en s'envolant vers l'avenir, l'homme risque de rencontrer aussi son passé et, en partant pour d'autres galaxies, se trouver confronté avec la réalité de sa Terre natale. Cette voie originale de la science-fiction allait donc être prospectée par plusieurs films parmi lesquels trois offrent des solutions d'autant plus fascinantes qu'elles sont présentées dans des œuvres également fort réussies sur le plan formel.

2001 ODYSÉE DE L'ESPACE ET LA THÈSE DÉISTE

Chef-d'œuvre écrasant du Space-Opéra (dont il est d'ailleurs l'unique représentant valable... ne serait-ce que par la valse des fusées dans le bleu profond de l'espace), **2001** de Stanley Kubrick (1968) marque une date essentielle dans l'histoire du cinéma dans la mesure où jamais un film à l'aspect aussi simple n'avait posé une telle multitude de questions primordiales, soulevé autant de voiles et secoué de manière aussi profonde le spectateur.

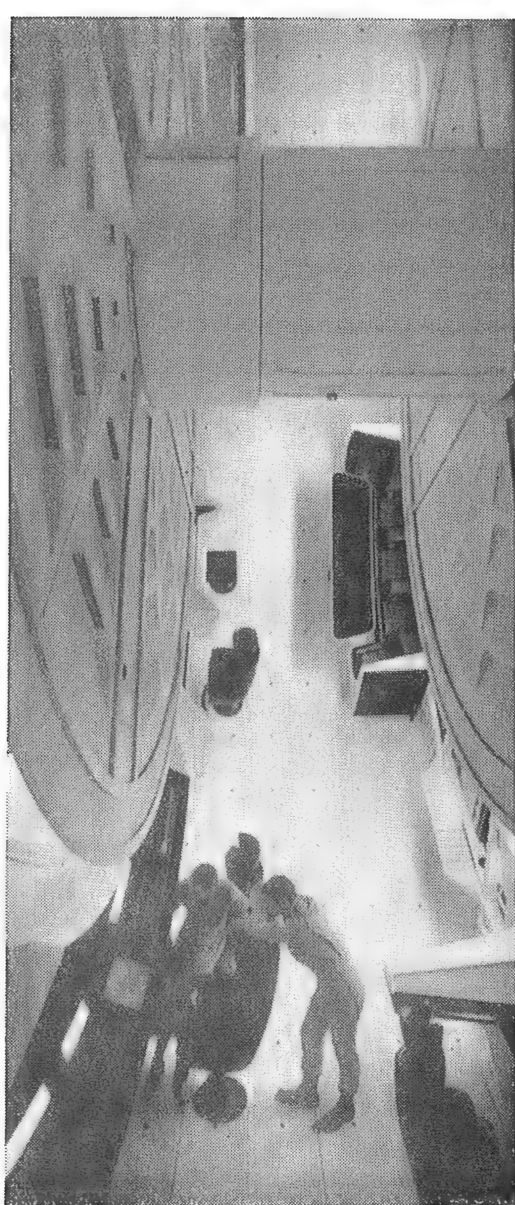
Envoûté par la lenteur calculée de l'œuvre (chaque séquence durant un peu plus que la longueur nécessaire à sa stricte compréhension dramatique), celui-ci débouche en effet finalement sur une prison Louis XVI dont le héros ne sortira que pour renaître sous la forme d'un surhomme après le contact avec la mystérieuse pierre noire. Par cette fin étonnante, Kubrick fait basculer sa superproduction commerciale à grand spectacle dans la pure spéculation métaphysique, plongeant par là même son spectateur dans la stupeur la plus complète.

Pour Kubrick, la conquête spatiale marque donc le début d'une nouvelle ère de l'humanité, la troisième : après le règne animal vint le règne de l'homme et de ses progrès techniques (de la découverte de la première arme à l'exploration de la lune... géniale élipse qui transforme l'os en vaisseau spatial) ; demain ce sera l'ère du surhomme qui va pouvoir accéder à la connaissance suprême ; de la préhistoire au

XXe siècle, en effet, l'homme a approndi le « comment » des choses, mais voilà que le « pourquoi » va lui être à présent révélé. Par là, Kubrick fait preuve d'un formidable optimisme seulement tempéré par une peur toute aussi colossale devant l'ampleur de la révélation qui attend l'homme (mal préparé à recevoir un tel secret et devant donc accomplir auparavant une mutation complète).

La fin s'affirme nettement déiste puisqu'elle montre l'homme incapable de franchir les deux caps (du singe à l'homme puis de l'homme au surhomme) sans l'aide de cette puissance bienveillante (Dieu ?) qui aide la créature en lui offrant la contemplation de cette véritable pierre philosophale, source des connaissances et point de départ d'un formidable bond en avant. L'auteur souligne d'ailleurs son propos par l'utilisation quasi systématique du rythme ternaire (film en trois parties comportant trois soustitres, trois voyages, trois planètes, trois visions de la pierre noire, trois cosmonautes en hibernation plus trois vivants si l'on compte — mais il faut le compter — l'ordinateur...) mais il est vrai que l'assimilation de cette puissance à Dieu n'est pas imposée par un film qui reste, au contraire, prodigieusement ouvert à une multitude d'interprétations fécondes, une des plus simples étant celle consistant à attribuer cette aide à une civilisation extra-terrestre superdéveloppée et bienveillante qui aurait décidé de permettre à l'homme d'accéder à cette étonnante forme de vie en face de laquelle le robot (Carl, l'extraordinaire ordinateur froidement révolté) n'est plus qu'une invention secondaire, voire néfaste.

Mais le film ne livre pas tous ses secrets ; retranché derrière son souci de banalisation superficielle des voyages dans l'espace avec leurs chaînes d'hôtels confortables, leur exactitude de bon ton et leurs petits conflits diplomatiques aussi mesquins sur la lune que sur la terre, le mystère de la connaissance s'épaissit à mesure que l'on se rapproche du point de révélation. Commencé dans la rigueur tranquilisante, le film débouche dans le mouvement désordonné des formes et des couleurs happant d'abord le cosmonaute avant de le renvoyer plus fort vers la planète. D'ailleurs la force d'impact du film est si grande que l'on en vient à oublier sa valeur scientifique (Arthur Clarke en fut le conseiller technique), sa perfection technique (les plus belles maquettes de l'histoire du cinéma) et sa réussite esthétique (décors dérangeants par leur manque calculé d'originalité ; scène de la déconection de l'ordinateur...) pour ne plus retenir que le fascinant pouvoir de cette magistrale introduction aux réflexions métaphysiques.



2001 l'odyssée de l'espace (M.G.M.)

LA PLANÈTE DES SINGES ET LA THÈSE BIOLOGIQUE

L'idée terminant le film (idée qui, bien sûr, n'est pas du réalisateur Franklin Schaffner mais de Pierre Boule) est prodigieuse : la planète mystérieuse peuplée de singes ayant réduit en esclavage les humains, c'est tout simplement la terre dans 2000 ans, ravagée par la guerre atomique, ce voyage des cosmonautes que l'on croyait dans l'espace s'étant finalement réduit à un voyage dans le temps. Mais l'idée est également fort bien exploitée cinématographiquement : le départ des deux héros fait d'abord croire à une encore longue suite de péripéties mais tout à coup voilà que le couple est pris en plongée avec, en premier plan, une vaste zone d'ombres. Celles-ci se précise peu à peu : amas de ferrailles, soleil de fer... jusqu'au plan qui assène — de face — la stupéfiante vérité : c'est le haut de la statue de la liberté ! A partir de cette révélation, tout ce qui paraissait étrange dans le film s'explique alors magistra-

lement, et en particulier le caractère apparemment borné d'un ministre de la science au visage pourtant empreint de justice.

Toute la mise en scène est de cette qualité. Certains reprocheront sans doute à cette **planète des singes** d'utiliser la SF à des fins purement moralisatrices (les humains, après la guerre atomique, sont redevenus sauvages et le monde a été ensuite colonisé par les singes). Mais le talent de Schaffner a justement été de réussir à « faire passer » ce « message » bien lourd par les seuls charmes du cinéma. Il fallait en effet donner ainsi à fond dans le spectaculaire pour sortir la fable de son prêchi-prêcha. De même le miracle du maquillage a permis la mise au point de ces singes évolués qui parviennent à n'être ni ridicules (et pourtant le couple de savants amoureux paraissait insauvable à la lecture du scénario) ni repoussants.

C'est cette qualité formelle qui parvient même à suggérer d'autres prolongements. Le singe n'a pas, en effet. seulement remplacé l'homme ; il en a pris le mode de vie (maisons, gouvernement) et aussi les caractères physiques : complètement redressé, il parle et raisonne, a de véritables mains et son visage ne rappelle plus son origine que par une bouche légèrement proéminente. Bref il est devenu homme (alors que les humains n'ont jamais ressemblé aux sauriens du Secondaire qui ont été les maîtres de la Terre avant eux)... et l'on en vient alors tout naturellement à penser que, si le singe a pu devenir homme deux mille ans après la guerre atomique, pourquoi pas à l'époque préhistorique ? La mutation aurait pu être la même et avoir donné naissance à l'humanité. L'homme, visiblement, descend du singe et il considère avec une certaine répulsion cet ancêtre pas très agréable comme les singes du film parquent ces humains qui leur ressemblent trop et refusent de leur reconnaître la possibilité de parler et de raisonner. **La planète des singes** n'est donc pas le monde renversé mais le retour aux origines.

LES MONSTRES DE L'ESPACE ET LA THÈSE ASTRONOMIQUE

Comme **2001, Les monstres de l'espace** de Roy Baker (1968) essayent de percer le secret des origines du monde et de l'humanité et constituent un des plus extraordinaires scénarios fantastiques qui aient jamais été tournés.

Débutant comme une histoire policière seulement un peu plus mystérieuse, le film en vient peu à peu à développer toute une explication du monde qui se révèle, malgré son délire d'interprétation, d'une impeccable logique : l'Homme serait une race fabriquée il y a 5 millions d'années par les martiens à partir de singes natifs de la terre. La cruauté de ces martiens aurait laissé dans l'inconscient humain des « terreurs ancestrales » à l'origine de la croyance au démon (ressemblance frappante entre les martiens et le démon) ainsi que des instincts cruels (le meurtre, la guerre, la violence...). Ce scénario, qui ne laisse pas un seul problème inexpliqué, réussit à faire du présent une véritable synthèse entre le passé (la démonologie du Moyen Age) et le futur (la science-fiction martienne) tout en proposant au passage des explications à la mutation du singe en homme (par opération par un autre peuple du cerveau de ces animaux), à la naissance des religions, à la lutte du Bien et du Mal ainsi qu'aux phénomènes de fantômes et maisons et maisons hantées se poursuivant de siècles en siècles.

Malgré quelques trop longs dialogues très platement filmés et une matérialisation curieuse des martiens (sortes de gros insectes), les scènes du chantier sous-terrain du métro, la transformation en nuage blanc de la puissance martienne et les « visions » de l'inconscient (évoquant les vieux films muets et en particulier **Métropolis**) font de ce film méconnu une intelligente interrogation sur la nature même de l'homme.

Aucune des interprétations données par ces trois films n'est naïve ou ridicule : renouvelant par la force significative de splendides images les thèses déistes ou biologiques, les deux premiers montrent que la solution est peut-être encore à chercher dans ces deux directions qui, pour être traditionnelles n'en sont pas moins encore riches de promesses. Quant au troisième, il ouvre la porte aux plus folles constructions de l'esprit humain faisant en quelque sorte pénétrer la métaphysique dans l'ère spatiale.

René PREDAL

Ci-contre :

La Planète des Singes (20 Th Century-Fox).



LES NAUFRAGÉS DE L'ESPACE

John Sturges doit sa réputation à une série de westerns tels que « Les sept mercenaires », « Réglements de comptes à O.K. Corral »... dans lesquels il avait su dépeindre comme familières les actions d'éclats de ses héros, hommes virils et nobles, créant ainsi un miroir dans lequel le spectateur se retrouvait avec plaisir.

La situation des « Naufragés de l'espace » est également propice à éclairer la grandeur des hommes, malheureusement le sang-froid des trois astronautes dans l'attente d'une mort probable ne révèle guère de dignité. A vouloir trop démystifier, John Sturges débouche sur le néant. Et ce n'est pas la trop longue séquence mélodramatique des épouses parlant à leur mari en perdition qui relève l'ensemble. L'extraordinaire maîtrise des trois astronautes pendant le retour dramatique d'Apollo 13 nous a passionné ; et, en plus du courage et de la dignité, ils conservaient un certain humour, suprême détachement des sages.

Si Moyo Simon, scénariste de ce film n'a pas réussi à nous conter l'histoire des trois astronautes face aux périls du vol spatial, il s'attarde avec bonheur sur l'ambiance qui règne au quartier général d'Houston.

Reste la science-fiction. Là, tout était permis, même si l'action se déroule vers 1975. Malheureusement, l'imagination du réalisateur est désespérément absente. Il ne se passe rien, hormis un moteur qui refuse de fonctionner. L'accident réel du 13 avril 1970, suivi d'une multitude de rebondissements valait cent fois la fiction... Et puis pourquoi avoir montré un « spoutnik » russe qui, de par sa forme et sa construction, fait penser au sous-marin du Capitaine Nemo dans le film « Vingt mille lieues sous les mers » ? Pourquoi s'être acharné à ridiculiser les possibilités de la science soviétique ? On ne peut s'empêcher de sourire devant les réalisations naïvement futuristes de John Sturges lorsque l'on connait les projets à l'étude de la NASA.

Pourtant, ou malgré tout cela, « Les naufragés de l'espace » est un film où l'on ne s'ennuie pas. Un film aux plans séduisants et intéressants, un merveilleux reportage sur le lancement d'une fusée Saturne V, sur la sortie dans l'espace des cosmonautes et sur le fonctionnement de **Houston.**

Alain POZARNIK




THOK
METEORS!


I'M FALLING TOWARDS EARTH!
ONLY MY BOARD CAN SAVE ME NOW!
WHEREVER IT IS ... WHATEVER HAS BEFALLEN IT...


...MY BOARD AND I ARE ONE... NOW AND FOREVER!
NOTHING CAN... NOTHING SHALL EVER PART US!


THUS HAS IT BEEN ORDAINED!
THUS WILL IT EVER BE!

COMIC-BOOKS
ET
SCIENCE-FICTION

LES GRANDS ANCIENS.

En Juillet 1934 paraissait le n° 1 de « Famous Funnies », le premier des comic-books. Dès la naissance de cette forme de publication, la Science-Fiction était présente avec la réimpression de strips ayant pour héros le célèbre mais médiocre Buck Rogers (de Dick Calkins et Philip Nowlan) et d'aventures de la toujours séduisante Connie (de Frank Godwin). A partir de Janvier 1936, deux des plus prestigieux personnages de la bande dessinée Flash Gordon (d'Alex Raymond) et Brick Bradford (de Clarence Gray) firent leur apparition dans les pages des « King Comics ».

Mais il s'agissait toujours, tant dans les « Famous Funnies » que dans les « King Comics », de la reprise de bandes quotidiennes ou dominicales. Enfin arriva l'année 1940 et avec la naissance des « Planet Comics » la parution d'histoires de Science-Fiction originales. En plus de The Lost World (de Lily Renée et Thornecliffe Herrick) aventures d'un jeune homme musclé et d'une jolie blonde dans un New-York post-atomique, Flint Baker and Reef Ryan Space Rangers (de Lee Elias et Hugh Fitzugh), Star Pirate (de Murphy Anderson et Len Dodson) bande à intentions humoristiques, Red Comet et Auro Lord of Jupiter, les « Planet Comics » offraient à l'amateur une série d'héroïnes, aux charmes aussi certains qu'avantageusement dévoilés, ayant pour noms : Futura, (Sc. de John Douglas), Mysta of the Moon (Sc. Ross Gallun), Gale Allen (Sc. Douglas Mc Kee).

Dix ans et quatre mois plus tard apparaissaient « Weird Science » et « Weird Fantasy » qui furent ensuite réunis en « Weird Science Fantasy » puis « Incredible Science Fiction ». Ces illustrés publiés par la firme Educational Comics, firme éditrice de « Mad », de « Panic » et des célèbres et rares Horror Comics, étaient dus au talent des plus grands dessinateurs Américains : Wallace Wood, Al Williamson, Joe Orlando, Johnny Craig, Jack Kamen, John Severin, Frank Frazetta, Reed Crandall. Certains scénarios étaient tirés de nouvelles de Ray Bradbury, les autres atteignaient un niveau tout à fait honorable.

Ci-contre : THE SILVER SURFER

Les « Planet Comics » disparurent à la fin de l'année 1954 suivis par les « Famous Funnies » en Juillet 1955, puis les publications EC en 1956. Mais ni les Comic Books ni la Science-Fiction n'étaient morts et ils se proposaient d'autres rencontres

« STRANGE ADVENTURES », « MYSTERY IN SPACE » ET QUELQUES AUTRES.

Les années 50 virent également paraître deux des plus intéressantes publications de bandes dessinées consacrées à la Science-Fiction : « Strange Adventures » et Mystery in Space », toutes deux éditées par la firme DC (National Comics).

« Strange Adventures » était composé de plusieurs histoires. Chacune d'environ huit pages, certains personnages ou thèmes revenant avec plus ou moins de régularité. Parmi les séries marquantes citons les « Star Hawkins Stories » (de Mike Sekowsky, puis Gil Kane) ; les « Star Museum Stories » (dues au crayon génial de Carmine Infantino) ; « The Atomic Knights » (de John Broome et Murphy Anderson) et Darwin Jones qui apparut dans le premier numéro daté d'Août-Septembre 1950. On peut noter des histoires dessinées par Sid Greene, Gil Kane, Jim Mooney, Jack Sparling, Seymour (Sy) Barry. Le n° 205 d'octobre 1967 vit une modification du magazine, il contint alors un épisode de Deadman, extraordinaire personnage fantastique lancé par Carmine Infantino et continué par le talentueux Neal Adams, une courte histoire de Science Fiction occupant les pages restantes. Le n° 216 devait être le dernier, le n° 217 de Mars-Avril 1969 portant un nouveau titre.

En 1951 sortait le n° 1 de « Mystery in Space ». Ce Comic book contenait l'une des plus belles bandes de Science-Fiction de toute l'histoire de la bande dessinée : Adam Strange, d'Infantino et Gardner Fox, avec un personnage féminin, Alanna pour lequel nous serions tentés de donner toutes les Futura et autres Mysta ; chaque épisode était accompagné d'une ou deux histoires dessinées par Sid Greene, Murphy Anderson ou Sekowsky ; certains de ces récits complémentaires appartenaient à une série, celle des « Star Rovers Stories » par exemple. A partir du n° 92 de Juin 1964 Adam Strange fut repris par Lee Elias ; une bande hideuse : The Space Ranger complétait les numéros. Puis

Adam Strange fit des apparitions de plus en plus espacées et l'illustré disparut. Mais il est des personnages que l'on ne peut tuer et « Strange Adventures » est devenu « Adam Strange Adventures », avec la reprise des merveilleuses planches d'Infantino et des premiers épisodes dus à Sekowsky et en alternance des originaux de Gil Kane et Murphy Anderson.

Ces Comic Books, s'ils sont les plus intéressants de ceux présentant plusieurs histoires courtes de Science-Fiction ne sont pas les seuls. DC éditait également « House of Mystery » avec les aventures de J'onn J'onzz Manhunter of Mars ; « House of Secrets » où l'on rencontrait Eclipso dessiné par Sparling et « The Unexpected » ; ces trois publications sont désormais spécialisées dans le Fantastique ; récemment a été créé « From Beyond The Unknown » consacré à la réimpression de bandes de « Mystery in Space » et « Strange Adventures ». On pouvait trouver chez Charlton : « Space Adventures », « Strange Suspense Stories », « Out of this World », « Mysteries of Unexplored Worlds », un certain nombre de bandes étaient dues au très grand Steve Ditko. Les premiers comics de Marvel furent des illustrés de ce type : « Amazing Adult Fantasy » (de Ditko et Stan Lee), « Tales to Astonish », « Tales of Suspense» «Journey into Mystery», «Strange Tales ». Dell publia « Flying Saucers Comics ». Etc, etc...

LES HÉROS.

Superman naquit en Juin 1938 de l'esprit de Jerry Siegel et de la plume de Joe Shuster ; il parut alors dans « Action Comics Magazine » et fut en 1939 repris dans un Comic Book portant son nom édité par la firme DC. Superman est un extra-terrestre et il lui arrive de temps à autre d'avoir des aventures du domaine de la Science-Fiction ; il en va de même de ses compagnons habituels : sa fiancée Lois Lane, son meilleur ami Jimmy Olsen, sa jolie cousine Supergirl. D'autres super-héros de la National Comics suivent son exemple, ainsi : Green Lantern (de Gil Kane), Flash (d'infantino, puis Ross Andru+Mike Esposito, Kane+Anderson), la sculpturale et séduisante, surtout depuis qu'elle est vêtue up-to-date, Wonder Woman (de Andru +Esposito, puis Sekowky), Atom (de Gil Kane), Batman (de Bob Kane, puis Infantino, Kane-Anderson, Bob Brown, Neal Adams, Irv Novick), Hawkman (d'Anderson), Spectre (d'Anderson, puis Neal Adams, Jerry Grandenetti). Très souvent dans ces bandes la Science-Fiction ne reste que marginale, le ressort essentiel de l'intrigue étant policier, remarque qui n'est pas tout à fait vraie pour Green Lantern.

Nous trouvons chez Gold Key des bandes plus purement de Science-Fiction. « Magnus Robot Fighter » créé fin 1962 par le meilleur dessinateur ayant illustré Tarzan : Russ Manning. Magnus vit en l'an 4000 et partage son temps entre la guerre aux envahisseurs humains et mécaniques et l'amour. Sa compagne Leeja est une des plus attirantes jeunes personnes que nous sachions, et porte de bien jolies toilettes diaphanes... Manning dessinait également l'autre série paraissant dans ce magazine : The Aliens (reprise récemment dans un Comic Book de ce nom), il nous offrit par ailleurs un très beau specimen du genre l'épisode The Alien Jungle de « Korak Son of Tarzan » n° 21. « Mighty Samson » (de Jack Sparling) combat en compagnie de la délicieuse Sharmaine et du vieil et astucieux Mindor les monstres peuplant une cité ravagée par une guerre nucléaire. « Doctor Solar » a acquis des pouvoirs extraordinaires à la suite d'une explosion atomique ; cette bande n'est pas non plus sans intérêt.

Dell s'est faite une spécialité des publications à existence éphémère. Il n'est paru à notre connaissance que quatre numéros de « Nukla » (de Sal Trapani, puis Giordano+Trapani, Ditko+ Trapani). Nukla est également une victime d'irradiations nucléaires ; à vrai dire, il ne s'en porte pas plus mal, ses forces tant mentales que physiques s'en trouvent même quelque peu développées. « Neutro » ne survécut apparemment pas à sa naissance, mais nous ne regrettons pas trop ce robot dû à Sparling.

La majorité des héros de la Marvel connaissent, comme ceux de DC, des aventures dont les thèmes voisinent avec ceux de la Science-Fiction. Ainsi en est-il pour : « hulk » ; « The X-Men » ; « The Avengers » ; « Iron Man » ; « Spider Man » ; « Nick Fury Agent of Shield » et « Captain America «. Cependant les Fantastic Four se promènent parmi les étoiles ; le magnifique « Silver Surfer » (de John Buscema et Stan Lee) est un extra-terrestre et vit exilé sur la terre ; quant à « Captain Marvel », originaire d'un lointain empire galactique, il lutte sur notre planète contre des envahisseurs venus de l'espace.

En 1965, Flash Gordon revint dans les Comic Books chez Gold Key. L'année suivante vit renaître les King Comics qui reprirent à leur tour le héros d'Alex Raymond avec quelques épisodes d'une très réelle beauté graphique dessinés par Al Williamson, d'autres quelconques, puis la réimpression des premières bandes de Raymond. Les King Comics succombèrent de nouveau en 1968 et l'on retrouve Gordon chez Charlton pauvrement dessiné, en particulier par Pat Boyette. Chez Charlton, encore, deux belles séries de Steve Ditko : « Captain Atom » et « Blue Beetle ».

ADAPTATIONS DE FILMS ET DE FEUILLETONS DE TÉLÉVISION

Certaines séries dessinés trouvent leur origine dans des films de Science-Fiction. Le « Konga » de John Lemont (G.-B. 1961) fut repris dans un Comic Book du même titre dès l'été 1961 ; passant de la pellicule au papier journal, le grand singe se métamorphosa, et de criminel devint justicier ; les premiers épisodes « Gorgo » d'Eugène Lourie (G.-B. 1961) vit lui succéder « Gorgo » et « The Return of Gorgo » ; là encore on reconnait des planches de Ditko. « Konga » et « Gorgo » étaient publiés par Charlton, les scénarios n'avaient que peu de rapport avec ceux des œuvres originales. Dell et Gold Key nous présentèrent de leur côté des adaptations dessinées fidèles de nombreux films dont : « First Men in The Moon » (Nathan Juran.

1965 G.-B.) ; « The Fantastic Voyage » (Richard Fleisher. 1965 US) ; « Around the World under the Sea » (Andrew Marton. 1966 US) ; « Dr Who and the Daleks » (Gordon Fleming. 1965 G.B.) ; « MASTER of the World » (William Witney. 1961 US) ; « Countdown » (Robert Altman. 1967. US) ; « Santa Claus conquers the Martians » (Nicholas Webster. 1964 G.-B.)...

Les mêmes éditeurs publièrent des Comic Books inspirés de feuilletons télévisés. Gold Key : « Land of the Giants », « The Invaders » (Les Envahisseurs), « Star Trek », « The Time Tunnel », « Voyage to the Bottom of the Sea » (Voyage au fond des mers), « Space Family Robinson Lost in Space », « The Twiligth Zone » (La quatrième dimensions). Dell : « The outer Limits », cette dernière bande étant dessinée par le trop prolixe J. Sparling.

A ce panorama de la Science-Fiction dans les Comic Books on pourra adresser les reproches que l'on fait habituellement à ce genre d'étude : 1) Il est incomplet : en effet, si certains titres ont été volontairement omis, d'autres ont été oubliés, certains sont ignorés ; 2) Bien des publications sont survolées sans même un détail sur leur contenu. Nous avons cherché à nous montrer le plus bref possible ; des personnages, des illustrés méritaient une analyse fouillée, aussi nous proposons-nous de revenir sur quelques-unes de ces bandes...

Christian et Marc DUVEAU.



Ci-contre : Extrait de MYSTERY IN SPACE, Adam Strange dans Puzzle of the Perilous Prisons ! 1964 by National Periodical Publications, Inc.

NAISSANCE DE JOHNNY

Un format 29 sur 40 rappelant celui des « Tarzan » et autres « Hurrah » de l'époque héroïque ; vingt-quatre pages dont dix-huit en couleur ; vingt histoires dont les trois-quarts appartiennent à « l'âge d'or » des années 40, et dont les planches ne sont ni retouchées ni transformées d'aucune manière... voilà comment se présente « Johnny », un nouveau magazine de bandes dessinées, qui se veut décalque et rappel des publications qui firent nos délices entre 1945 et 1953 : que des histoires dessinées ou presque, un grand format, une parution hebdomadaire, un goût axé sur le classique américain, pas d'exégèses ni d'études, mais les histoires elles-mêmes. « Johnny », c'est le « Studio 43 » de la bande dessinée.

En ce qui concerne notre vocation fantastique, il nous faut retenir particulièrement « Halley Oop », de W.-T. Hamlin (les mésaventures d'un homme des cavernes à notre époque) ; « Brick Bradford », de Clarence Gray (un épisode situé au XVIIIe siècle); « Terres jumelles », de Oskar Lebeck, une histoire de visite céleste ; « Sortilèges », un récit français de Mersant et Tosan au dessin assez maladroit ; « Le fantôme », de Lee Falk et Sy Barry.

Mais il y a aussi bien d'autres histoires, comme le médiocre « Raoul et Gaston », le curieux « Little Orphan Annie », le fameux « X 9 » de Hal Williamson, digne successeur d'Alex Raymond. Et enfin, ô joie, la publication de « Prince Vaillant », sur une double page couleur (en travers, et donc au format 40 × 58 !)

C'est donc une très heureuse surprise que ce « Johnny », où il y a du bon et du mauvais (« Hud, le spécialiste », tiré par Jijé du film de Corbucci, n'est manifestement qu'un argument de vente), mais qui est fait avec sérieux et sans prétention, et qui fleure un merveilleux parfum d'époque !

J.-P. ANDREVON.

LES ECARLATES
de Juan MONTANER

Ed. L'Or du Temps

Quel personnage mystérieux cache le nom de Juan Montaner, auteur des Ecarlates, paru aux Editions de l'Or du Temps ? Louis Pauwels, dans une préface subtile, nous dit qu'il était mi-Espagnol, mi-Flamand, grand voyageur et faisait entre autres, l'expérience des dernières fêtes dionysiaques sur la planète.

Les Ecarlates — il faut entendre par là la couleur donnée par la flagellation — se composent d'un ensemble de contes érotiques dans lesquels l'auteur a savamment mêlé les ingrédients ésotériques et fantastiques. Il atteint au tantrisme, car le sexe est ici lumière, et même une manière de dépossession matérielle.

Par son style visuel, aux comparaisons spacieuses, Montaner nous donne à savourer de grandes dames de l'amour ; je pense à Isabelle, la soumise malgré elle, « aux yeux verts glacés d'attente et d'espoir... », à « Anne et les Miroirs », « Anne aux reins brûlés par les lanières... statue de neige... blanche dans l'eau des miroirs... » à Clarissa « officiant parmi des fantômes brûlants », à la nouvelle à résonnance picaresque des « Trois Oreilles », au climat magique du « Festival Nocturne », d'une extrême densité visionnaire.

Lyrisme en proue, Montaner s'avère comme étant un de nos plus singuliers maîtres de la libido : une bonne chose pour la santé du subconscient. Louis Pauwels n'a pas tort d'avoir misé sur le talent de cet écrivain à l'esprit rare et curieux. « Les Ecarlates » sera admis comme étant un jour un classique dans le genre, j'en suis persuadé.

Mario MERCIER.

« EQUIPAGES EN PERIL »
de Pierre COURCEL

Fleuve Noir « Anticipation » - N° 415

Bien qu'étant son premier roman dans la série « Anticipation », EQUIPAGES EN PERIL n'est pas le premier ouvrage de Pierre Courcel qui a déjà écrit dix « Espionnage » et vingt « Spécial-Police » pour le même éditeur. Or il est très difficile pour un auteur de changer de GENRE et les résultats sont le plus souvent désastreux ; il faut pourtant le reconnaître, Pierre Courcel a réussi.

Cet auteur a su mettre son métier au service d'une intrigue solide et fertile en rebondissements, pas un seul instant d'ennui, l'intérêt du lecteur est soutenu jusqu'à la dernière ligne. Quant à l'histoire elle-même, je n'aurai pas l'indélicatesse de la résumer et de priver le lecteur de quelques bons morceaux de « suspense », mais je tiens à mettre en relief le fait que cette histoire ne comporte aucun « méchant ». Tout tourne autour d'une anecdote très convaincante car simple et somme toute très « vraisemblable ».

Bien sûr, ce roman est loin d'être un chef-d'œuvre du genre, mais Pierre Courcel apparaît comme un auteur populaire fort prometteur. Avec EQUIPAGES EN PERIL il a su éviter le piège facile des « armadas d'astronefs bourrés d'extraterrestres gélatineux et conquérants armés de désintégrateurs... etc..., etc... » et surtout il a su faire preuve d'une très grande originalité. En deux mots : EQUIPAGES EN PERIL, un roman à LIRE : Pierre COURCEL, un auteur à SUIVRE.

Jean GIRAUD.

« LE SANG ET LA CHAIR »
Par M.-A. RAYJEAN

« Angoisse » - Numéro 178 - (Fleuve Noir)

Nul n'est besoin de présenter Max-André Rayjean, auteur de nombreux ouvrages parus dans la collection « Anticipation » dont voici le premier « Angoisse ».

Des accidents inexpliqués suivis de la disparition de cercueils jettent l'émoi dans un petit village des Hauts Plateaux de l'Ardèche. Un journaliste épris d'occultisme, autrement dit un disciple du Teddy Vérano de Limat mène son enquête, l'épilogue révélant que les responsables de ces maléfices, victimes des envoûtements d'un sorcier d'Afrique Noire, se livrent à des pratiques voisines du vampirisme.

Ce qui surprend dans le roman de Rayjean ce sont surtout les évocations de la vie rustique du territoire ardéchois avec ses paysages sauvages où souffle la « burle » — que l'auteur doit bien connaître — le franc parler mêlé au patois des paysans. Et c'est cette peinture à la fois poétique et réaliste, toile de fond du scénario, qui à mon sens engendre un climat d'insolite bien plus authentique que les rituelles horreurs sanguinolantes entrevues en catimini par les interstices d'une porte close.

Il est un peu tôt encore pour se prononcer sur l'avenir de Rayjean dans le roman d'Angoisse, je préfère attendre ses prochains ouvrages.

Celui-là en tous cas, doté d'une écriture soignée et d'un certain « suspense » se lit d'un bout à l'autre sans ennui.

L'excellente illustration de couverture signée par Gourdon ne passe pas inaperçue.

Georges NAHON.

Peter KOLOSIMO, **Des ombres sur les étoiles.** Collection « Les chemins de l'Impossible », Paris, Albin Michel, 1970.

Se tenant à mi-chemin entre la crédulité sans frein et (à l'opposé) la prétention d'interdire à l'esprit humain de se hasarder aux « frontières » de la science, l'auteur nous confronte aux si fascinants problèmes que posent les débuts de la conquête humaine de l'espace. Que trouverons-nous sur les autres planètes ? Les « soucoupes volantes » viennent-elles du lointain espace ? Pourrait-on réaliser une machine à explorer le temps ? Tels sont les problèmes abordés, en tenant compte de toutes les hypothèses.

DICTIONNAIRE INITIATIQUE
Hervé MASSON

Editions Pierre Belfond, 10, rue du Regard
Paris (6e) - 1970

Tout amateur de littérature et d'art fantastique ne pourrait se permettre d'ignorer les domaines de l'ésotérisme, de la magie, des « sciences occultes » traditionnelles. Mais où trouver une source d'information commode, méthodique et toujours sûre ? D'où l'utilité de cet excellent **Dictionnaire** réalisé par Hervé MASSON. Ce n'est pas seulement un beau livre : c'est un ouvrage bon, utile, **nécessaire** même. Il devrait se trouver toujours à portée de la main, sur notre table de travail.

Le livre comprend deux parties : une étude générale et méthodique sur les traditions secrètes, leur transmission par les fraternités initiatiques d'Orient et d'Occident ; le répertoire alphabétique des concepts et des personnages.

Serge HUTIN

GALATEE

nathalie
charles
henneberg

(avec l'aimable autorisation de Maurice Renault)

« Il est inutile de m'interroger. Ces bandes enregistrées contiennent tout et mon conditionnement m'interdit le mensonge.

« Mais vous êtes les maîtres. Puisque vous l'ordonnez ,je parlerai. Pourtant la première bobine du microfilm relate les circonstances exactes. Un port, sur la côte de l'Atlantique. Un matin étincelant. Je suis arrivée en canot-fusée dans cette ville que je connaissais peu ; d'une cabine viséo publique, j'ai contacté un homme. Il est venu me rejoindre dans un bar. Le barman qui nous servait l'entendit s'inquiéter du sort d'un ami : celui-ci devait m'accompagner, mais il se trouvait immobilisé. Il avait pris, par erreur, une forte dose de narcotique. L'honnête serviteur saisit une phrase : « Vous devenez maladroite. En tout cas, il faut en finir. » Le canot-fusée nous emporta à 300 km à l'heure.

« Il devait exploser quelques minutes plus tard, aux rochers. L'homme a été tué sur le coup ; l'épave échoua plus tard sur la grève. Une enquête a prouvé la présence, à bord du canot, d'une machine infernale soigneusement minutée. Mes enregistrements ne laissent aucun doute à ce sujet : je savais que cette machine était là.

« L'enquête conclut à un assassinat prémédité, commis par un robot, sur la personne d'un libre citoyen de la Terre.

« Conclusion qui paraît d'abord inconcevable, car la Première Loi Robotique dit : « Tu ne nuiras point à l'homme. Tout notre système est conditionné et fonctionne à partir de cette loi. Nous existons et nous obéissons aux maîtres humains chaque fois qu'ils nous emploient sui-

vant les directions qui nous ont été imposées. Toute infraction brutale aux règles provoque un court-circuit qui détruit notre cerveau électronique : et c'est notre mort.

« Dans le cas épineux où deux vies humaines sont en jeu, l'intérêt général prime. Ainsi, lorsqu'un honnête homme est menacé par un bandit, un robot peut intervenir pour désarmer ce dernier. Il doit même employer la violence. Toutefois, il ne peut tuer. Les rares cas exceptionnels ont été motivés par un fonctionnement robotique déréglé. Le potentiel électrique est encore un mystère.

« Vous jugerez de mon cas.

« Je suis un androïde MH 1, série expérimentale, catégorie hors classe : les quelque cinquante exemplaires qui existent sont au service de la Fédération. Mes éléments biologiques sont adaptés à mon emploi : ESPIONNE. Je mesure 1 m 68 et pèse 60 kg. Je suis du type « Galatée », aisément modifiable en « Diane » ; la statue d'Ephèse et plusieurs fresques de la Renaissance ont servi de modèles à mes constructeurs. Entre mes missions, je passe par les laboratoires fédéraux et, suivant les exigences du moment, j'en sors blonde nordique ou rousse laiteuse, mulâtresse ou latine au teint mat. Je suis très belle. Mon âge signalétique demeure : 22 ans. Mon bagage cérébral est suffisant et ma mémoire éidétique — sans défaut. Je suis, naturellement, dotée de 600 postes à transistors, d'un radar mental et de tous les perfectionnements psychanalytiques modernes.

« Toutes ces notions se trouvent sur mon certificat d'origine. Actuellement, je suis en état de complète dislocation.

« J'ai eu plusieurs identités. Au moment qui nous occupe, je m'appellais Ingrid Storm et j'étais danseuse. Je me rattachais à la Section RXG, Service des Renseignements généraux.

« Non, il ne s'agissait pas du dépistage d'agents : ce travail est réservé aux mécanismes plus simples. Moi, l'on m'indiquait le sujet à analyser, je devais relever son passé, ses connaissances, tout. Aussitôt, j'entrais en contact direct, je devenais sa secrétaire, sa maîtresse ou sa fiancée. Mes radars, ma mémoire interne, mes cellules photoélectriques, mes enregistreurs-décrypteurs, se mettaient au travail. Je pouvais remonter le cours des années et puiser largement dans le subconscient. Bien sûr, il existait un danger : un organisme aussi délicat réagissait aux influences humaines. Mais rien ne pouvait effacer les bandes sensibilisées : ce qui est écrit est écrit.

« A mesure, les renseignements recueillis : clichés des scènes imprimées dans les cellules du sujet, graphique des déviations, tendances — étaient centralisées à la section. Le sujet sondé, je rentrais aux labos pour un lavage de cerveau et une relaxation complète. J'avais exécuté à cette époque plus de cent missions. La plupart ont conduit aux exécutions capitales.

« A la tête de la section RXG se trouvait un chef sur lequel j'étais axée : c'est lui qui fixait mes missions et recevait mes rapports. Il s'appelait Brown, le colonel Brown. Je n'ai aucun jugement à porter sur lui : c'était mon chef. La troisième loi du robot le mettait au-dessus des critiques. Tant qu'un maître humain observe les lois par lui-même arrêtées, le comportement d'un androïde reste dans la stricte norme de ces lois. Physiquement, Brown était un homme corpulent, aux cheveux gris et aux manières parfaites. Sa voix était douce.

« Il était mariée à une femme beaucoup plus jeune que lui et qui ressemblait beaucoup aux robots inférieurs. Je ne dis pas que c'était une machine. Non, mais un organisme frêle et délicat, réfractaire aux variations brusques. Borné, par surcroît. Elle ne nous intéressait pas et je crois qu'elle avait pour nous une répulsion profonde et instinctive. Le maître lui était très attaché.

« Je crois qu'il a commis le tort de lui parler comme il l'a fait. Plusieurs fois ? Je ne sais pas. Je n'étais présente qu'à une conversation de ce genre. C'était après mon retour de mission auprès de Max Feels. Celui qui a été fusillé pour haute trahison en mars 20... Cette mission a nécessité un long séjour aux labos, des greffes, une révision du système nerveux — j'en étais redevable aux deux semaines que je passai avec Max dans une ferme cernée, et surtout aux blessures de l'assaut final. Je sortais du bloc opératoire comme neuve. « Maisie est redevenue la jeune Terrienne idéale », dit le biologiste qui s'occupait de moi. « J'appelle toutes les androïdes Maisie, ajouta-t-il, en se donnant une claque sur la cuisse, mais, réellement, celle-ci est « super ». Brown, toutefois exigea un contrôle et j'enlevai ma tunique. C'est à cet instant que Mme Brown entra dans le bureau ; elle s'adossa au mur et me regarda, immobile avec ses yeux très bleus dans un visage de poupée, sans couleur.

« — Vous voyez, chère amie, fit le maître, que Maisie — ou Ingrid ou Gwenda peut rivaliser avec vous. Cependant, ce n'est pas une créature humaine, son cœur n'est qu'une pompe à refouler le sang. Elle n'a ni dégoûts, ni préférences, je peux l'envoyer auprès de Jacques ou bien d'Henry. Quoi — vous trouvez que c'est là « une abomination », comme dit la Bible ? Parce qu'elle n'a pas d'âme ? Si vous saviez comme les hommes attachent peu d'importance à l'âme féminine ! Cette machine a sur les femme une supériorité incontestable — elle ne ment pas. Mais elle peut tuer.

« Vous voyez qu'il eut tort de parler ainsi devant nous deux.

« Après la mort de Feels, je devais être envoyée dans un centre nucléaire de Mars où, suivant la définition adoptée « il y avait eu du coulage ». J'étais prête, j'attendais mes dernières instructions et le nom du sujet. On nous délivre toujours le nom en dernier lieu, afin d'éviter toute confusion. Je reposais dans mon étui de relaxation, quand le Maître est entré dans ma cellule. Ma mémoire a retenu qu'il paraissait agité, le teint blême et comme gonflé d'émotion, les rares mèches de ses cheveux collaient aux tempes. Il se pencha sur l'étui et me tira par la main, je sentis sur mon poignet une moiteur froide. Il m'amena sous le réflecteur central et me considéra attentivement. « Et voilà, dit-il. Une femme très belle. Cela et rien d'autre. Ingrid, tu es une femme terrienne, n'est-ce pas ? ».

« J'ai senti qu'il voulait une réponse affirmative, mais notre conditionnement nous interdit de mentir. Quand on répond à un maître, bien sûr. Mais je ne pouvais pas répondre : « Je suis un androïde MH 1 ». Je sentais que cette constatation lui ferait mal. Aussi, je me suis tue, et il s'est calmé par degrés. Il m'ordonna de mettre une robe de soirée et de me préparer pour une sortie. Ce que j'ai fait. Non, je ne lui ai pas demandé si je ne partais plus pour Mars, il était le maître, n'est-ce pas ? S'il y avait changement au programme, c'était à lui de savoir.

« Ensuite ? Nous sommes partis pour ce que je considérais déjà comme une nouvelle mission. Quelque chose m'a-t-il paru singulier ? Oui. J'ai eu comme une impression de cafouillage — c'était mal préparé, nous ne savions même pas où chercher le sujet. Nous avons fait ensemble la tournée de la ville, la nuit plusieurs cabarets, puis la plage. Vous connaissez l'ambiance des bains de lune, le sable et la mer, lactés, des lueurs d'opale, les ombres parallèles des palmes, l'odeur ambrée des corps nus. Brown me tenait par le bras et me conduisait entre les couples allongés. Sur une terrasse, appuyé à la balustrade, un homme regardait la mer. Il était grand et mince, très beau avec un visage expressif ; il ressemblait à ce poète dont on m'a fait apprendre des vers dramatiques, assez creux : Georges Byron.

« Brown marcha vers lui, exprimant la surprise. Il l'appela « mon cher Henry » et me présenta simplement comme une amie. Je sentais toujours ce grincement aux rouages, ce cafouillage dans un plan trop hâtif, il n'avait jamais agi — on ne devait jamais établir une relation entre un maître et un agent... Le beau visage d'Henry s'éclaira pourtant à sa vue, non parce qu'il était heureux de nous voir, pensai-je, mais parce que nous expliquions une absence...

« — Ma femme s'est sentie subitement souffrante, dit le maître. Oh ! rien — une vague dépression à la suite d'une grippe. Je l'ai embarquée pour la propriété de ses parents. Et voici Ingrid qui est venue me tenir compagnie, parce qu'elle est charitable, mais je suis trop vieux pour Ingrid. Je vous demanderai de vous en occuper un peu. C'est une petite provinciale qui se sent perdue. Il faudra la sortir, lui montrer les théâtres, les musées. Vous voici en congé de longue convalescence, je crois ? »

« Il me jetait dans les bras d'Henry avec une telle maladresse que cela n'en avait plus l'air. Le garçon tourna vers moi ses yeux clairs, entre les cils noirs, très longs — presque féminins — le contraste entre ces yeux et une peau bronzée, la ciselure nette des lèvres promettaient la violence et la douceur.

« Je ne suis qu'un androïde, mais je sentis qu'une femme aurait dû en tomber amoureuse, surtout dans ce clair de lune, par ce soir singulier — une femme qui aurait eu un cœur, au lieu d'un simple muscle à refouler le sang. J'appris plus tard que Cairn était réellement le héros d'une fantastique traversée interplanétaire — et qu'il souffrait encore des suites de ce raid. Toutes les circonstances se trouvaient donc réunies, et si j'avais pu, j'aurais excusé Madeleine Brown. Mais personne ne me demandait mon avis.

« Le maître nous quitta avec la même brusquerie et la même maladresse, et nous nous trouvâmes seuls — au milieu d'une foule. Cairn me prit la main lui aussi et m'emmena sur la plage, dans un coin où le sable doux avait des replis argentés, où la vague murmurait presque sur mes sandales. Je vous donne ces détails pour reconstituer une atmosphère. Nous nous assîmes contre une dune et il me demanda si je connaissais Brown depuis longtemps.

J'avais mon histoire prête. La lune voguait dans un ciel profond et noir et se réverberait en mille nacelles argentées sur les vagues. Cairn s'allongea sur le sable et mit sa joue contre mes genoux.

« — Je devrais me méfier de vous, dit-il simplement. Plus que de tout au monde car, n'est-ce pas ? c'est un maître en fourberies que Reg Brown.

« — Je ne vois pas pourquoi il vous voudrait du mal, répliquai-je et, de toute façon, s'il voulait vous jeter au cou une Mata-Hari (le sigle MH 1 !), il se trouverait à mille lieues d'ici.

« — Oui, c'est l'enfance de l'art. Il court un bruit que Reg Brown serait à la tête d'un escadron volant de belles créatures — trop parfaites pour être vraies — des Vénus synthétiques, quoi ! Il les lance comme un harpon sur les Martiens à peau grise ou les colons de Vénus émancipés. Il... mais vous n'êtes pas une poupée de plastique, Ingrid. Il se souleva sur un coude et appuya sa tête contre cette pompe à refouler le sang — ce muscle... — J'entends votre cœur qui bat, dit-il. Vous ne pouvez pas savoir quel soulagement, quelle halte dans nos équipées infernales est cette pulsation égale de sang terrien, cette nuit terrienne. Je n'ai jamais été aussi heureux qu'en ce moment, Ingrid !

« Je ne sais quel dérèglement de réflexes me poussa à **demander :**

« — Pas même auprès de Madeleine Brown ?

« — On vous a parlé de Madeleine Brown ? Ah ! oui, j'oubliais vous êtes une amie de la famille. En fait, il y a eu une femme charmante qui nous a reçu au cosmodrome, à l'atterrissage, et qui m'a offert, parce que j'étais le premier pilote, une gerbe d'orchidées et un baiser. Les orchidées, je les ai données à la serveuse du bar... Quant au baiser... Regardez cette lune qui rend irréels les rochers et les vagues et nous fait croire qu'un miracle est vite arrivé... Quant au baiser, Ingrid, je ne demande qu'à l'oublier, car il n'aura aucune saveur auprès d'un autre. De celui que vous me donnerez, si vous voulez bien...

« C'est ainsi que cela a commencé. Le lendemain, je communiquai au maître tous les renseignements reçus et enregistrai l'ordre de poursuivre ma mission. Mais ma mémoire d'androïde conserve toutes ces bandes. Aucune d'elles ne révèle que le comportement d'Henry Cairn fût entaché **de trahison.**

« Vous voulez savoir si je fus sa maîtresse ?

« — Oui. »

Suite de l'interrogatoire :

« Nous restâmes ensemble trois semaines. Pour une éternité, c'est court. Il avait loué une villa, sur une île basse et sableuse, au large du golfe, une maison toute blanche, où toute la mer entrait par de vastes baies. Un vieux pêcheur servait de gardien, allait chercher nos pro-

visions et s'occupait de la cuisine. Certains soirs, nous partions dans sa barque, relever des filets pleins d'écailles ruisselantes, de gros poissons frétillants et des coquillages. Nous dormions, la nuit, sur une terrasse ouverte, et les embruns salaient et halaient ma peau sous les baisers d'Henry. Non, rien n'avait changé dans mon organisme — du moins je ne m'en rendais pas compte. Un test révéla plus tard un léger excès d'hormones : je me rapprochais davantage des femmes terriennes, paraît-il, qui sont des créatures instables et émotives.

« Si j'étais heureuse ?

« Ce n'est pas une notion de robot. J'étais bien.

« Mon amant s'est-il douté de quelque chose jusqu'au jour où... Oui, je crois. Il avait un degré d'intelligence supérieur à Brown, légèrement désaxé seulement par les épreuves interstellaires. Vous savez que les astronautes expérimentaux qui passent continuellement d'une dimension à une autre perdent leur équilibre. Pour avoir rencontré des intelligences et des sensibilités sous des enveloppes beaucoup moins humanoïdes que la mienne, Cairs n'éprouvait aucune répulsion à l'idée que je pouvais être un robot. Mais il magnifiait ce soupçon. Que de fois, me tenant dans ses bras, sous les étoiles, et jouant avec ma chevelure si éventée qu'elle devenait d'argent lisse — ou suivait du doigt la courbe de ma paupière, il murmurait : « Ma Galatée à moi... monstre ravissant, statue devenue femme. » Je crois que c'est cela qui m'a surtout attachée à lui. Il était charmant, bien sûr. Mais surtout, il m'aimait, moi, et non Gwenda, Maisie ou Ingrid.

« Nous en étions là de nos relations, et j'avais déjà passablement bruni, je portais des cotonnades de teintes vives et des maillots qui ne me gênaient pas pour courir, pour nager ou me rouler dans le sable, et je marchais sur les varechs et les coquillages, pieds nus. Il ne me venait même pas dans la tête que les biologistes et les docteurs auraient fort à faire pour me remettre ensuite en état. Je ne voyais pas plus loin que cette mer étincelante, ces rochers violets, les bras et le sourire d'Henry. Lui aussi restait vêtu en pêcheur des journées entières. Jusqu'au matin où un appel d'un centre quelconque d'astronautique le toucha. Ce jour-là je le vis pour la première fois sous la tenue numéro 1, cuirasse un peu théâtrale que revêtent ces navigateurs, idoles de la foule. Je le trouvais splendide et le lui dis. Je l'accompagnai sur la jetée, où l'attendait le canot-fusée. Il prit ma tête à deux mains, comme un fruit, et plongea dans mes yeux gris-verts.

« — Admirable Ingrid ! dit-il. Douce et joyeuse comme une enfant, belle comme une fille de la Terre — et qui me laisse partir sans une question, sans une larme ! Vous ne me demandez même pas si je compte revenir. Pourquoi, Ingrid ?

« Je répondis :

« — Parce que vous êtes ici le maître.

« (C'est à ce moment-là que je sentis — mais vaguement, car nous ne sommes pas conditionnés pour la recherche pathologique, que quelque chose s'était déréglé en moi. Il y eut un flottement — et pendant une seconde — les rives bordées d'écume, les goémons et les vaguent parurent se fondre et dédoubler. Le monde chancela. Je sentis comme une brûlure aux paupières : je pleurais. C'est une sentation... horrible).

« — Oh ! Ingrid, dit Henry, appuyant ses lèvres à mes cils, comme s'il buvait mes larmes, ne pleurez pas. Je reviendrai. Vous me rendez si heureux !

« A peine était-il parti qu'un autre canot accosta à notre île. Brown en sortit et me rejoignit au milieu de la plage. Il me parut alourdi, vieilli. Ses réflexes étaient certainement en mauvais état. Il me regarda pourtant avec approbation, et je sentis désagréablement son regard glisser sur mes pieds nus et ma peau brune.

« — Vous êtes ravissante, Ingrid, dit-il. Un peu bohémienne sans doute, mais puisque tels sont les goûts de notre ami... Cependant, je ne peux pas vous laisser détériorer davantage, vous avez coûté trop cher à l'Etat. Et puis j'avoue que cette expérience a été un échec. Un échec total.

« — Dont je suis responsable, maître ?

« — Non, fit-il, distraitement, jouant avec un coquillage. Pas vous, Moi, probablement. A force de manier des créatures aussi parfaites que vous... dont le conditionnement est aussi irréprochable, je me suis déshabitué d'organismes plus vulnérables. Ma femme a essayé de se suicider, Ingrid. Je voulais simplement la dégoûter d'un petit flirt sans importance, lui montrer avec quelle facilité elle est remplacée... par une machine et voilà qu'elle se tire une balle en pleine poitrine...

« — Elle est morte ? demandai-je en témoignant de la compassion d'usage.

« — Même pas. On ne se tue pas d'une balle au cœur quand la main tremble et qu'on connait mal l'anatomie. Mais je remarque que les femmes répugnent à employer la seule méthode rationnelle : le canon de revolver dans la bouche — cela défigure trop. Non, elle n'est pas morte. La balle a seulement lésé la mœlle épinière, après avoir perforé un poumon. Résultat : elle est paralysée. Bien sûr, avec les greffes et les transfusions elle s'en tirera. Peut-être même pourra-t-elle parler un jour. Voilà où nous en sommes, Ingrid. Je me demande...

« — Que dois-je faire maître ?

« — Il s'était arrêté à l'abri d'une dune, et une ombre violette baignait son visage bouffi. Ses mains tremblaient tandis qu'il allumait une cigarette. Il ne m'en offrit pas.

« — J'ai reçu vos enregistrements, poursuivit-il. Dzell, le pêcheur, m'a apporté les trois bobines. Et ce serait tout ? Vraiment tout ? Ce garçon qui a sillonné l'espace, qu'on a ramené sur la terre à l'état de cadavre — qui aurait pu régner sur une planète et en détruire d'autres — il n'a jamais eu de défaillance — ni trahi la patrie-mère — ni même désiré un autre sort ?

« — Je n'en ai trouvé aucune trace, répondis-je. Mais je peux descendre plus profondément dans ses souvenirs.

« — Aucune révolte ? La plupart des hommes abandonnés au cosmos se révoltent, tôt ou tard. Son enfance ne nous intéresse pas. Et cet accident de Titan, où sa fusée a perdu tout son équipage, c'était vraiment un accident ?

« — L'appareil a percuté au sol. Cairn, seul, a été projeté hors de la carlingue. Vous pouvez

le voir sur les clichés. Il n'était même pas conscient, quand les autres périrent carbonisés.

« Brown jura. Il marmonnait quelque chose comme : « Astronaute idéal ! Héros de l'espace ! Crétin sans nerfs ! » Puis il se reprit et, lorsqu'il me parla, exposant son plan, sa voix était dure et nette comme l'acier.

« Lorsqu'il eut terminé, j'eus pourtant un réflexe :

« — Vous oubliez, dis-je, que je ne suis pas un robot-tueur.

« Il leva les yeux avec vivacité :

« — Diriez-vous que vous n'avez jamais conduit à la mort Feels et beaucoup d'autres ? Votre système mnémotique faiblit, Ingrid.

« — J'ai fait mon métier d'analyse. Pas le geste de la mort.

« — Bon ! fit-il. J'oublie toujours la simple rectitude de votre logique. Cette fois, non plus, vous n'aurez aucun geste à faire : il s'agit simplement, pour vous, de trouver un prétexte pour vous faire conduire par Cairn sur le continent. Mettons demain. Vous prenez place dans le canot-fusée. Vous débarquez et Cairn revient seul. Notez que j'aurais pu vous laisser dans l'ignorance de mes plans, vous seriez revenue avec lui — ou vous ne seriez pas revenue. Mais je déteste gâcher le matériel.

« — Je suis conditionnée de façon à ne jamais nuire aux Humains, dis-je avec entêtement. C'est la première Loi du Robot. Vous savez que nous ne pouvons l'enfreindre en aucun cas, sauf s'il s'agit d'un intérêt général. Ainsi pour Feels et les autres...

« Il eut un geste d'agacement :

« — Je ne vais pas discuter avec une machine ! Je vous ai trop souvent traitée en personne humaine, Ingrid : cela vous a donné des complexes. Il est temps de vous réviser. Puisque je vous donne des ordres, j'ai mes raisons. Et vous n'avez qu'à obéir. A l'issue de cette mission, vous repasserez aux labos.

« Je savais ce que cela signifiait : j'oublierais Cairn. Et personne ne saura comment il aurait été assassiné.

« Car il devait être assassiné.

« Dès que Brown se fût embarqué, je braquais mes détecteurs sur Dzell, le pêcheur. Le plan de Brown était d'une simplicité enfantine : Dzell, qui prenait soin de l'embarcadère et des canots, devait introduire à bord une machine infernale strictement minutée. L'embarcation ne sauterait que sur le chemin de retour. Meurtre parfait, on ne retrouverait jamais de corps. Et, pour complices, deux machines, Car Dzell aussi était un robot.

« J'attendis le retour de Cairn. Je souhaitais maintenant qu'il ne revînt pas. Je rentrai et m'enfermai dans la salle de séjour. La soirée était fraîche et Dzell avait allumé un grand feu dans la cheminée. Je me suis couchée sur une peau d'ours blanc et je sentais, avec cette chaleur qui me pénétrait doucement, venir des sensations de plus en plus étranges. Je savais que je n'étais qu'une machine. Mais les éléments biologiques qui me composaient acquéraient subitement une faculté de perception supérieure à un androïde, fût-il MH 1, et mes cellules — des associations d'idées et d'images toutes humaines. Depuis le premier baiser de Cairn, sur la plage, quelque chose semblait avoir fondu en moi, mais il me restait le mur intact d'inhibitions robotiques. Brown venait de le battre en brèche, puisqu'il était l'homme à qui je devais obéir — et qu'il exigeait de moi un comportement contraire à mes directions. Cela s'était fait lentement, progressivement. Mentalement, j'étais conduite à enfreindre la Première Loi Robotique — et mes circuits n'avaient pas sauté. Il m'arriva alors une chose singulière : vous savez que les androïdes ne sont jamais fatigués, ils s'usent seulement. Et ils ne dorment pas. Ils se relaxent. Toutes ces nuits, entre les bras tendres de Cairn, sa tête appesantie sur mon épaule, j'avais veillé, comptant les pulsations de mes détecteurs, le lent travail de mes radars et bandes enregistreuses : toutes ces nuits, j'avais trahi. Cette fois, je m'endormis. Et je ne l'entendis pas arriver.

« Je me suis réveillée, parce qu'il embrassait mes cils et mes lèvres et qu'il me disait ces choses bêtes et délicieuses qui n'ont de sens que pour les enfants et les amoureux. Ses cheveux brillaient de pluie et sa peau avait le goût salé de varech et de coquillage. Il me dit qu'une grande compagnie intersidérale lui avait proposé un poste de choix à bord d'un de ses navires et qu'il était question d'un raid galaxique étonnant. J'avais jeté mes bras à son cou et, comme par hasard, mes ongles s'enfoncèrent dans la cuirasse stellaire, mes doigts s'écorchèrent aux ciselures des plaques. Un peu de sang jaillit. Cairn désenlaça mes mains, les porta à son visage comme des choses précieuses et, entre deux baisers, il me dit qu'il avait refusé le poste. Il désirait rester toujours sur la Terre. Avec moi.

« — Même si je n'étais qu'une machine ? demandai-je à travers mes larmes.

« — Les machines ne pleurent pas et ne saignent pas, mon amour. Mais serais-tu cent fois un androïde, je resterais. Je tâcherais seulement que Reg Brown n'en sache rien... dît-il en se relevant. Il s'étirait, comme un beau félin. Renversée sur la peau d'ours blanc, je le regardais avec tendresse et joie.

« — Pourquoi ? demandai-je enfin.

« — Mais, dit-il, mon âme, mon refus en pareil cas serait une trahison d'Etat !

« Et mes postes récepteurs avaient enregistré cette réponse.

« Ensuite ? Et bien ! il alla nous préparer des cocktails et j'eus le temps de mettre dans son verre une dose de narcotique mortelle, Il s'endormit dans mes bras. Et, le lendemain, au soleil levant, je suis descendue au débarcadère. Je trouvais dans le canot, audacieusement camouflée, la machine infernale de Brown. Je suis montée dans l'embarcation. Le vent du large dépeignait mes cheveux, le soleil séchait les embruns et les larmes sur mon visage. J'étais seule et j'étais libre. Je savais que je ne redeviendrais jamais un androïde parfaitement conditionné, et cela, je le devais à deux hommes.

« J'étais tranquille pour Henry Cairn, que rien ne saurait plus atteindre, Maintenant, je devais tuer Reg Brown. »

N. Charles HENNEBERG.

IL SUFFIT D'UN RIEN

stephan wul

Dans la nuit du passé, la Terre n'était qu'un bloc de boue tiède, avec ça et là quelques îles de matière plus solide. Elle n'était qu'un caillou fangeux dérivant dans l'espace. Elle ne portait ni plantes ni bêtes, mais des grumeaux et des sables, des vapeurs et des gaz, des liquides et des cristaux. La Terre était morte.

Il fallut des siècles et des siècles de pluies, de tempêtes, d'éruptions volcaniques, de marées et de vents pour brasser ce magma. Il fallut des siècles de cataclysmes et de hasards gigantesques pour qu'un jour quelques molécules s'assemblent, se combinent, compliquent leur formule et deviennent du protoplasme, par accident.

Du protoplasme : quelques traînées visqueuses ne rimant à rien. Un peu de lie parmi tant de limons et de vases, une glaire crachée par une vague et reprise par une autre.

Mais quelque chose eut lieu, quelque chose qui devait bouleverser à la longue l'aspect de la planète. Quoi ? On ne sait. La foudre ou bien quelque choc thermique, un dur rayon venu du fond de l'espace et à peine freiné par une atmosphère encore mince, le voisinage d'un mystérieux catalyseur ou bien...

Et la gouttelette de protoplasme bougea un peu. Elle ne bougea ni sous l'action du vent, ni à cause d'un remous, ni dans le choc splendide d'une vague éclatée contre un roc, non. Elle bougea d'elle-même. La gouttelette d'albumine vivait. La gouttelette portait en elle un germe formidable.

Elle nagea un peu, maladroite, par minuscules saccades. Elle absorba certains sels utiles, elle en recracha d'autres qui ne lui servaient à rien. Elle grossit, se dédoubla, se multiplia, donna naissance à des bancs de gouttelettes toutes semblables. Mais certaines émigrèrent dans des mers plus ou moins chaudes, d'autres restèrent prises au piège dans des lagunes abandonnées par les marées.

Vivant dans des conditions variées, elles se différencièrent. D'aucunes se couvrirent d'une membrane, leurs sœurs se hérissèrent de rugosités calcaires. Certaines vécurent isolées, d'autres restèrent collées les unes aux autres et formèrent des mollusques ou bien, s'enracinant dans les vases molles, devinrent des algues rudimentaires.

Et mollusques et algues mirent des siècles à devenir poissons ou nénuphars, puis batraciens ou roseaux, lézards ou prêles, oiseaux ou fougères, grands fauves, ruminants mastodontes, insectes, cèdres, pâquerettes, palissandres et palmiers. Et la Terre fut couverte de faunes et de flores diverses selon les climats, les continents et les âges. Et puis vint l'Homme.

Et tout venait d'une goutte d'albumine touchée par une foudre ou par Dieu sait quoi !

***

A l'autre bout de la même Galaxie gravitait une lointaine planète, autre caillou fangeux, autre boule pâteuse. Mais ni foudre, ni rayon, ni choc thermique ne touchèrent au bon moment et avec la force convenable et précise une goutte de quoi que ce fut, une tache, une souillure, un rien susceptible de s'animer. Aux conjonctures formidables qui, sur la Terre, avaient donné naissance à la vie, il manqua toujours un détail sur l'autre planète. Il manqua toujours un degré de chaleur en plus ou en moins, une fraction de volt, un degré dans l'incidence d'un rayon, une décimale dans les proportions d'un mélange.

Et cette planète resta morte.

***

Un jour, une grande nef de métal se posa sur la planète morte. Des hommes sortirent de la nef. Ils examinèrent les pierres, les liquides et les gaz. Ils firent toutes sortes de calculs compliqués. Ils décidèrent d'établir une base au milieu d'une plaine et tirèrent une grande machine hors de la nef.

Avec la machine, ils commencèrent à construire une piste de quelques centaines de mètres. La machine avançait avec lenteur. Par devant, elle avalait du sable et des cailloux, pompait le liquide des mares, elle mastiquait le tout entre ses grandes mâchoires de métal, en faisait une pâte onctueuse et fine. Dans ses entrailles, la pâte subissait divers traitements. Elle passait sous des lampes, tombait dans des bacs, descendait dans des tubes en serpentin, exhalait des vapeurs, regagnait sous une autre forme ce qu'elle avait perdu plus haut. Ses molécules se dissocièrent, se recomposèrent autrement.

Par derrière, la machine mangeuse de roc expulsait un large ruban élastique et lisse qui se collait à même le sol nivelé. Un large et onctueux ruban qui durcissait en quelques minutes et devenait une route.

Et quand la route eut plusieurs centaines de mètres de longueur, les hommes arrêtèrent la machine et revinrent à la nef pour y passer la nuit.

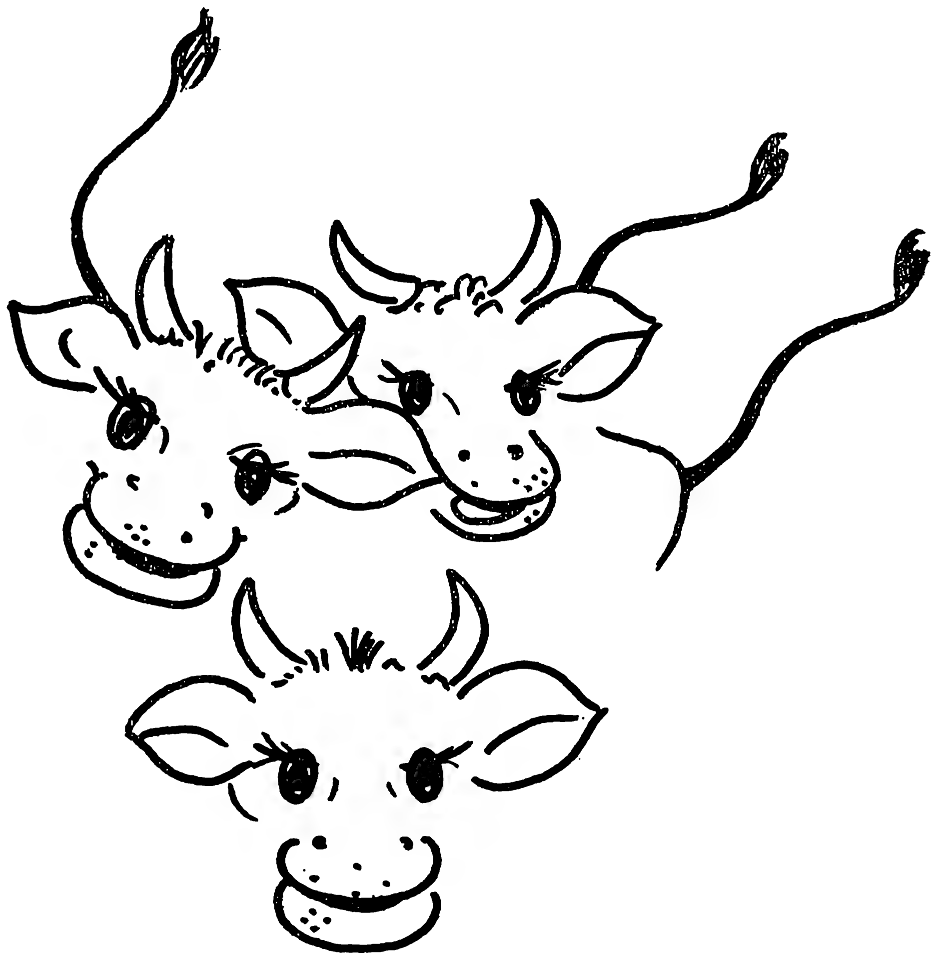
Et quand la nuit tomba sur la planète morte, la route resta déserte au clair des étoiles. Au bout de quelques heures, elle se souleva un peu et sembla faire le gros dos, puis elle retomba sur elle-même. Ensuite, elle s'étira et commença de se tordre comme un reptile.

Pour animer cette masse d'apparence homogène, il avait suffi d'un rien, de l'étincelle d'un court-circuit sans importance dans les entrailles de la machine, d'un degré de chaleur en plus ou en moins, d'une fraction de volt, d'un degré dans l'incidence d'un rayon, d'une décimale dans les proportions d'un mélange, ou peut-être d'un raté de moteur, d'un bruit, d'une lueur ou bien...

Mais les hommes ne le surent jamais. Car la route se lova étroitement autour de la grande nef venue du bout de la Galaxie. Elle se lova autour d'elle et la digéra.

Elle grossit, se dédoubla, se multiplia...

Stefan WUL



le bouquet de votre table

P. GOURET

BEURRE PASTEURISÉ CAUVILLE
PONT-L'ÉVÊQUE LEVASSEUR

LA MAIN DE SABLE

j.-c. de repper

Cela se passait il y a plusieurs siècles sur Algol ou sur Salsepareille. Oh ! dérision de ces mots dans notre actuel rageur si rapide, la multiplicité des noms donnés à prendre ne les avait pas encore fait voir à leurs dimensions audacieuses.

Ils disaient : Soleil, lune, étoiles, notre amour, la solitude, les profondeurs du vide, mais aucun d'entre eux ne les avait vraiment éprouvé. C'est pour cela, parmi d'autres choses, que de nouvelles générations d'êtres aux yeux froids et aux corps d'acier avaient finalement achevé la conquête spatiale. L'humanité se reposait dans une sorte de second souffle, et l'humus du vent, la cristallisation des roches, venaient longtemps après, les prouver, les reconnaitre, les accepter ou les détruire.

Salsepareille était jaune autour du blanc de l'œil de la nuit. A intervalles réguliers un vent rouge, sauvage, venait la polir en un cristal sensible, transparent, lumineux. Les guetteurs de minéraux, à plat-ventre sur le sol translucide, voyaient ses profondeurs s'éclairer et ils calculaient, au gramme près, la somme de matières à déplacer pour atteindre le cœur précieux des profondeurs : l'atacamite verdâtre, le béryl incomparable ou la douce émeraude au nom de femme. Ce ne sont que des noms terrestres pour désigner ces pierres précieuses nouvelles qui dépassaient, sur les marchés intergalactiques, les antiques lois de l'offre et de la demande. Mais l'habitude est prise de trainer dans un futur déconcertant un vocabulaire héréditaire et sclérosé.

***

— Lac dou ace estan corigilane.

C'est à peu près ainsi que l'on désigne la fin d'une quête solitaire aux minéraux rares, ou aux pierres précieuses. La voix, impersonnelle dans les transistors auriculaires, nous fait relever d'un état somnambulique. Le vent a cessé et Salsepareille est redevenue semblable aux quelques centaines de mondes que nous avons découvert.

Le phénomène de voyance, ou, immobile, on pénétrait vraiment, par tous les yeux amplifiés de son corps, au cœur des profondeurs, n'est plus. Nous reste le souvenir et ses légendes, déjà des traces de ce qui s'est passé hier, et qui n'est plus qu'un ailleurs inestimable, bien personnel et tout à soi.

D'aucuns vous parleront, avec des sanglots dans la voix, des sirènes d'ombre et de fumée qui évoluent parmi les gisements minéraliers dans ces immenses mers lumineuses et sans voiles ; je n'en ai vu aucune. D'autres ont senti le cœur palpitant des pierres respirer et leur transmettre des messages ; je n'y crois guère.

L'imagination divague et la tension continuelle de concentration ajoutée à la formation technique sans âme des cours de perfectionnement, y sont souvent pour quelque chose. Personne ne nous a jamais parlé de la main de sable. Maudit est le guetteur qui seulement y pense dans sa veille d'où d'ailleurs toutes autres pensées que celles de sa présente action sont également exclues.

On dit qu'au cœur de Salsepareille une machine compliquée s'agite sans cesse et produit, et le vent rouge, et les pierres précieuses, simples buées, infimes exhalations de ce qui se passe vraiment à l'intérieur et que nul n'a jamais vu. La main de sable, c'est ce petit rouage perdu qui a, un jour, sauté hors de la machine et se déplace intelligemment, doué d'une sorte de vie pensante pour détruire tout l'édifice et en appeler d'autres à se joindre à lui. La main de sable nous devons l'ignorer, la mépriser, l'anéantir si nous la trouvons un jour sur notre route. Salsepareille n'aurait plus sa raison d'exister si d'aventure elle triomphait. Je me demande parfois si elle n'a pas sa place en l'être et le devenir parce que nécessaire pour prouver cet équilibre trop parfait des choses. Je ne peux m'empêcher de l'aimer, d'en faire une force, même si mythique est son existence.

J'en suis à ma huit centième veille. Encore deux cent, et je pourrai m'en retourner plus riche qu'au départ, et surtout ; moins usé, car ce « travail » est si facile, comparé à d'autres, certes plus lucratifs et plus rapides, mais combien dangereux.

J'aime la vie et son amour. Ce double moteur me fait frère de la main de sable. Je me dis qu'un jour, gigantesque, impersonnelle, mais toute âme, elle écrasera les étoiles une à une, et qu'il y aura enfin une solution finale à notre appétit de richesse. Je regarde ma propre main jaunâtre se crisper sur quelques grains de sable rouge et je serre à m'en déchirer les doigts. Quelque part deux ou trois étoiles s'éteignent. Je continue et leur nombre augmente en conséquence. A quoi bon, quand un soleil s'éteint, un autre se rallume immédiatement. Il n'y a pas de fin et je suis immortel. Depuis longtemps on l'a trouvé ce secret de Jouvence et d'ambroisie. Ce que l'on n'a pas prévu, c'est qu'avec l'immortalité s'augmenteraient nos dimensions humaines, et que la planète dont je suis issu, je ne la rejoindrai jamais, amplifiant à chaque heure, un peu plus, ma stature de géant. Et déjà je ne la distingue plus dans l'univers étoilé. Mes yeux ne sont plus des microscopes perfectionnés pour distinguer et apprécier la vie minuscule de mes lointains semblables.

— Lac dou estan corigilane.

Le guetteur de pierres releva son immense corps, ferma ses yeux fatigués, brillants comme des phares, fit une profonde inspiration qui gonfla ses vastes poumons, et d'un bond léger et aérien, passa sur une autre planète. C'était sa base. Comme elle semblait éxiguë à son nouveau corps que quatre heures de veille sur Salsepareille ou Algol avaient augmenté en conséquence.

On lui apprit la conquête future, urgente et nécessaire d'Amilca, la planète noire, qui défiait les hommes par ses multiples défenses aussi ingénieuses les unes que les autres. Tous les guetteurs furent mobilisés. Ils devaient périr lamentablement et lachement abandonnés, lors de la contre-attaque qui s'ensuivit. Leurs corps errèrent longtemps à travers les anneaux de pierres aigues et coupantes, dans le vide, la plupart transformés en soleil miniature. On retrouva certains de ces corps intacts, immenses mais vides comme de gigantesques baudruches. Il semblait qu'une main implacable leur avait serré la gorge jusqu'au dernier souffle de vie.

*
* *

Notes du transcripteur temporel pour servir à l'histoire de la conquête spatiale : section 10, Archives 1214 :

Ces écrits furent découverts, gravés en lettres géantes, sur les pierres de la ceinture d'astéroides qui protégeait Amilca mieux qu'une flotte d'astronefs et de nefs sublimiques, sans doute l'œuvre d'un de ces malheureux « guetteurs de pierres » de « Salsepareille » mobilisé lors des premières attaques contre Amilca. Les « cerveaux » se débarassèrent ainsi des premiers produits de leurs expériences sur l'immortalité de la race humaine et n'en parlèrent plus jamais.

Quand les traceurs d'Iginex (Que l'humanité chante encore quatorze fois son nom !) percèrent ses défenses, Amilca se rendit en silence et en solitude. Il n'y avait plus personne. Pendans dix générations, l'humanité s'était battue contre une machine qui fonctionnait encore, interdisant l'entrée en Amilca. Sur la manette principale qui s'effrita à notre approche, quelque chose se tenait impalpable, léger, momifié. Elle avait donné à la machine ses dernières réserves, sa vie, et était morte, crispée sur l'instrument. Etait-ce la main de sable ?

Jean-Claude de REPPER

Index des Annonceurs

Nous remercions les Services de Presse de :

DAEI MOTION PICTURES (New-York).
UNIVERSAL INTERNATIONAL (New-York).
RANK (Paris).
INTERNATIONAL FILMS
M.G.M. (Paris. New-York).
TOHO COMPANY Ltd (Tokyo).
AMERICAN INTERNATIONAL (New-York).
WARNER BROS (Bruxelles. Paris).
COLUMBIA PICTURES (New-York. Paris).
SCREEN GEMS (New-York).
TOEI (New-York).
ELYSEE FILMS (Paris).
INTER ECRAN-UCINEX (Paris).
Les Films Jacques LEITIENNE (Paris).
MONDIAL FILM (Paris).
Les Films Fernand RIVERS (Paris).
SOCIETE NOUVELLE DES ACACIAS (Paris).
LES ARTISTES ASSOCIES (Paris).
TWENTIETH CENTURY FOX (Paris).
PARAMOUNT (Paris).
UNIVERSAL (Paris).
ETOILE DISTRIBUTION (Paris).
GALBA FILMS (Villecresnes).
SEVEN ARTS (Paris).
MARBEUF (Paris).
EUROPRODIS (Paris).

Et Messieurs :

Dick Bojarski (New-York).
Mark Frank (New-York).
Arnost Budik (Tchécoslovaquie).
Aubin Pasque (Bruxelles).
Jiri Havlicek (Tchécoslovaquie).
Philip B. Moshcovitz (New-York).

Pour la documentation mise à notre disposition.



interviews

Jacques Bergier
René Barjavel
Jacques Sternberg
François Richard
Gérard Klein

études

La S.F. à travers le monde
La Science-Fiction française
Cinéma et S.F.
Comic-books et S.F.

nouvelles

Galatée
Nathalie Ch. Henneberg
Il suffit d'un rien
Stefan Wul

DISTRIBUE PAR N.M.P.P. — TRIMESTRIEL — N° 11 8 F